

COLLECTION A. JOURDAN

HISTOIRE
DE
L'ALGÉRIE
TUNISIE-MAROC
PAR
E. CAT

BU LETTRES



D

092 2142730

EN VENTE A LA LIBRAIRIE A. JOURDAN

AHMED BEN KHOUAS.

Grammaire et Dialogues français-kabyles. 1 vol.
in-32, cartonné. **2 fr.**

BELKASSEM BEN SEDIRA, O. ✽, I. ✽, ancien profes-
seur à l'école supérieure des lettres d'Alger, etc.

Petite grammaire arabe de la langue parlée.
1 vol. in-18, cartonné. **1 fr.**

Cours pratique de langue arabe. 1 vol. in-18, car-
tonné. **3 fr. 50**

Cours de littérature arabe, *sujets de versions* tirés du
Mostatref, des Mille et une Nuits, etc., muni des
voyelles. 2^e édition. 1 vol. in-18, cartonné. **10 fr.**

Dialogues français-arabe. 1 vol. in-32, cartonné. **3 fr.**

Dictionnaire français-arabe. 1 vol. in-32, car-
tonné. **5 fr.**

Dictionnaire arabe-français. 1 vol. in-32, car-
tonné. **5 fr.**

Cours de langue kabyle (*dialecte zouaoua*). Grammaire,
versions, contes, fables, etc. 1 vol. in-18, relié
percaline. **8 fr.**

Grammaire d'arabe régulier. 1 vol. in-12, car-
tonné. **8 fr.**

X Cours gradué de lettres arabes manuscrites. **5 fr.**

Manuel épistolaire de langue arabe. 1 vol. in 18. **5 fr.**

COLIN, Professeur au Lycée.

Éléments du langage arabe. 1 vol. in-32 cart. **2 fr.**

CAT (E), I. ✽, professeur à l'école des lettres d'Alger.

Petite histoire de l'Algérie (TUNISIE-MAROC). 2 vol.
cartonné. **4 fr.**

DUCRET, ancien Instituteur à Alger.

Cahier d'écriture arabe, réglés, avec modèles gravés
et gradués. Nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.

Chaque cahier, **0 fr. 15**

LE ROUX (J.-M.), ✱, Capitaine, ancien chef de bureau arabe.

Essai de Dictionnaire français-haoussa et haoussa-français, précédé d'un Essai de grammaire de la langue haoussa, accompagné d'une carte de l'Afrique septentrionale. 1 beau vol. in-4°, cartonné. **15 fr.**

MACHUEL (L.). O. ✱, I. ✱, Directeur de l'enseignement public en Tunisie.

Une première année d'arabe, 2^e édition, 1 vol. in-18, cartonné. **1 fr. 50**

Méthode pour l'étude de l'arabe parlé (idiome algérien); 4^e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-18, cartonné. **3 fr.**

Grammaire élémentaire d'arabe régulier, contenant : *lecture et écriture, parties du discours, conjugaison, nom, genre, nombre, etc.*, 2^e édition, 1 vol in-8°, cartonné. **3 fr.**

✓ Manuel de l'arabisant ou *Recueil de pièces arabes* (Première partie). Lettres administratives, judiciaires, politiques, etc, 1 vol. petit in-8°, cartonné. **6 fr.**

Manuel de l'arabisant ou *Recueil de pièces arabes* (Deuxième partie). Actes divers pourvus de toutes les voyelles. 1 vol. petit in-8°, cartonné. **6 fr.**

Les Voyages de Sindebad le Marin, muni de toutes les voyelles; 2^e édition. 1 vol. in-18, cartonné. **3 fr.**

SOUALAH, ✱, Professeur à l'École normale et à l'École Supérieure de Commerce d'Alger.

Méthode pratique d'arabe régulier. 1 vol. in-12. **3 fr.**

L'auxiliaire de l'arabisant. 1 vol. in-12. **4 fr.**

Corrigé des Exercices de la méthode pratique d'arabe régulier. 1 vol. in-18. **3 fr. 50**

L'arabe pratique et commercial. 1 vol. in-8° cartonné. **3 fr.**

Cours préparatoire d'arabe parlé (illustré).
Partie de l'Elève. **0 fr. 80**

Partie du Maître. **1 fr. 80**

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

OUVRAGES DE FONDS POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ARABE

CARTES, PLANS ET OUVRAGES RELATIFS A L'ALGÉRIE

ADOLPHE JOURDAN

IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

— ALGER —

LIBRAIRIE DE LUXE

COMMISSION EN LIBRAIRIE

Abonnement à tous les journaux, Revues
et Publications périodiques

PAPETERIE

FOURNITURES DE BUREAU ET DE DESSIN

Matériel complet pour les Écoles. — Atlas et Sphères

INSTRUMENTS DE MATHÉMATIQUES ET DE PRÉCISION

POCHETTES DE 1^{er} CHOIX

ALBUMS A DESSIN. — COULEURS

EXPÉDITIONS DANS TOUTE L'ALGÉRIE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

PETITE
HISTOIRE DE L'ALGÉRIE
TUNISIE. — MAROC

BHB
3006

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ALGÉRIENNE
COLLECTION ADOLPHE JOURDAN

PETITE
HISTOIRE DE L'ALGÉRIE
TUNISIE. — MAROC

PAR

E. CAT

LAURÉAT DE L'INSTITUT, AGRÉGÉ D'HISTOIRE
PROFESSEUR A L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER

TOME I. — AVANT 1830

ALGER
ADOLPHE JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
IMPRIMEUR-LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE

1889

PRÉFACE

L'auteur qui veut écrire un précis d'histoire de France rencontre pour son travail toutes sortes de ressources et de secours : riche série de chroniques, dissertations d'érudits qui éclairent les points obscurs, beaux ouvrages des Augustin Thierry, des Guizot, des Michelet, des Henri Martin. De tout cela s'est formée une sorte de longue tradition, qui dicte les jugements, commande les sympathies et établit pour ainsi dire la vérité historique. Ajoutons que, à toutes les époques, on sent sous la masse des faits la patrie française qui se dégage et grandit, qui souffre aussi parfois et semble défaillante, mais qui ne peut mourir. Cette pensée toujours présente donne à notre histoire nationale une merveilleuse unité, en même temps qu'elle soutient et passionne l'historien.

On n'a pas les mêmes bonheurs, lorsqu'on essaie de retracer, même dans un cadre modeste, l'histoire de l'Algérie. Souvent les documents sont peu nombreux et mal connus ; les critiques n'ont point débrouillé les difficultés ; les grands historiens n'ont point projeté sur les faits la lumière de leur savoir ou de leur pénétration d'esprit ; enfin, pour me servir d'une expression convenable à cette terre d'Afrique, le sol est encore à défricher. L'histoire de l'Algérie non plus n'a aucune espèce d'unité ; ses annales ne sont point celles d'une race, d'un peuple, d'une communauté historique quelconque ; c'est seulement l'histoire de races diverses qui y ont tour à tour dominé : Phéniciens, Carthaginois, Romains, Vandales, Grecs, Arabes, Turcs, et tous se sont évanouis et perdus dans le vieux fond de race berbère. Même sous les

plus puissants de ces maîtres, la contrée se morcelait à l'infini; chaque tribu avait son histoire; ce peuple berbère, que nous retrouvons toujours, n'a pas de tendances générales, n'a pas l'idée de la patrie, et ses annales n'ont rien de l'unité et de la majestueuse progression que présentent celles des peuples civilisés.

Nous avons cru devoir dire un mot des difficultés particulières que présentait notre tâche; elles sont telles que nous croyons pouvoir les invoquer comme excuse en songeant à toutes les imperfections, aux passages obscurs ou arides qu'on trouvera dans ce petit livre. Nous le donnons simplement à titre d'essai; tel qu'il est, il nous semble pouvoir rendre quelques services à ceux qui sont désireux d'avoir, dans un seul ouvrage, toute la suite des faits historiques relatifs à l'Algérie depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Que s'il est bien accueilli par les élèves de nos écoles, par les étudiants de nos cours d'arabe et par les aspirants aux titres d'interprète, nous serons amplement satisfaits et récompensés de notre peine.

Il va sans dire qu'en écrivant ce court précis d'histoire, nous nous sommes toujours tenus en garde contre les assertions contenues dans les ouvrages qu'on appelle de seconde main; toujours nous avons eu recours aux sources les plus autorisées, consultant pour l'antiquité les textes mêmes des auteurs grecs et latins, pour la période contemporaine les comptes rendus et les rapports officiels, les travaux personnels des hommes qui ont pris une part à l'œuvre de la conquête et de la colonisation. Pour le moyen âge et la période de la domination turque, nous nous sommes servis des traductions des historiens arabes les plus estimées, des recueils de documents authentiques et enfin de presque tous les travaux d'érudition qui ont paru sur cette matière. Faire la liste des ouvrages que nous avons consultés, ce

serait presque donner une bibliographie historique de l'Algérie. Il se peut qu'un jour nous publiions un ouvrage de ce genre, mais pour le moment nous bornons à indiquer les livres les meilleurs et que les lecteurs, désireux de plus de détails, pourront consulter avec fruit. Ce sont :

1° *Le Corpus inscriptionum latinarum*, publié par l'Académie de Berlin; le volume VIII, qui contient toutes les inscriptions recueillies dans l'Afrique septentrionale, est une mine inépuisable de renseignements; on peut tirer aussi d'utiles indications de la préface écrite par M. Mommsen, des tables ou *indices* faites avec un très grand soin et des cartes qui ont été élaborées par Kiepert.

2° *La Province romaine d'Afrique*, par Tissot, 2 vol. in-4° avec atlas, Paris 1884-1886, ouvrage très admiré, mais qui paraît beaucoup moins original à ceux qui connaissent depuis longtemps l'Algérie. Ce travail, qui est considérable, nous eût peut-être épargné des recherches assez longues s'il avait paru quelques années plus tôt.

3° *L'Algérie romaine*, de M. Boissière, Paris 1883, 2 vol. in-12, livre qui unit à un grand charme de style un vrai sens de choses algériennes; ce livre doit peut-être à sa remarquable élégance de forme d'avoir moins été apprécié des érudits qu'il ne mérite de l'être.

4° De nombreux travaux de M. Masqueray parus dans le *Bulletin de correspondance africaine*, travaux qui classent son auteur parmi les hommes les plus compétents pour ce qui concerne l'Afrique romaine.

5° *Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, par M. E. Mercier, Paris 1875, in-8°, l'ouvrage qui a le mieux élucidé la question importante de l'élément arabe en Algérie.

6° Ibn Khaldoun. — *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes*, traduite de l'arabe par M. de Slane, 4 vol. in-8°. Alger, imprimerie du gouvernement, 1855 à 1858. Monument

d'un grand savoir, mais dont l'étude est singulièrement confuse et pénible.

7° Mas. Latrie. — *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Magreb avec les nations chrétiennes au moyen âge*. Paris, in-18, 1886, Didot.

8° Rotalier (de). — *Histoire d'Alger*, 2 vol. in-8°, Paris, 1841. Livre estimable, un des meilleurs qui aient été écrits sur la période de la domination turque.

9° Sander-Rang et F. Denis. — *Fondation de la Régence d'Alger*, 2^e édition, J. Augé, Paris, 1837, 2 vol. in-8°.

10° Élie de la Primaudaie. — *Le commerce et la navigation de l'Algérie avant la conquête française*. Paris, 1861, gr. in-8°. — *Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1503-1574)*, in-8°. Alger, Jourdan, 1875.

11° Gramont (H.-D. de). — *Histoire d'Alger sous la domination turque (1515-1530)*, in-8°, Paris, Leroux, 1837. Livre remarquable que le savant président de la Société historique algérienne (bien connu par tant de brochures intéressantes sur l'Algérie sous les Turcs) vient de publier; il comble une importante lacune dans les annales de l'Algérie.

A partir de 1830, les faits historiques de l'Algérie ont été racontés par maint écrivain de talent; nous nous bornerons à citer parmi les ouvrages les plus considérables :

12° *Les Annales algériennes*, par Pellissier, précis historique de l'administration française depuis 1830, 3 vol. in-8°, Paris, Anselin (1836-1839). Pellissier est un auteur exact et judicieux, des dépouilles de qui se sont enrichis un grand nombre de compilateurs.

13° Fillias. — *Histoire de la conquête et de la colonisation de l'Algérie (1830-1860)*, in-8°, Paris, 1860.

14° Wahl. — *L'Algérie*, in-8°, 348 pages. Paris, 1882, Germer-Baillière. Livre excellent pour la sûreté des informations, la justesse et l'originalité des aperçus en même temps que pour la vigoureuse netteté du style.

PETITE

HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

TUNISIE. — MAROC

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS ET LES HABITANTS

L'Afrique Mineure

Au Nord de l'Afrique, entre l'Océan, la mer Méditerranée et le Sahara, se dresse un grand massif de terres escarpées et montueuses ; baigné de trois côtés par les flots, il est limité au Sud, au quatrième côté, par les plaines immenses du grand désert et ressemble ainsi à une sorte d'île jetée en avant du continent africain. On a appelé cette région *massif atlantique*, à cause de la chaîne de montagnes, l'Atlas, qui en constitue l'ossature ; quelquefois *Berbérie* ou *pays barbaresques*, du nom

de ses premiers habitants connus ; des géographes ont aussi proposé la dénomination significative d'*Afrique Mineure*.

Défauts géographiques de l'Afrique Mineure

Ce pays a des ressources nombreuses ; pourtant on peut dire qu'au point de vue géographique il est mal conformé. Les montagnes qui le composent ne forment point d'imposants massifs, comme les Pyrénées ou les Alpes, couvertes de neiges éternelles et servant de réservoirs pour l'alimentation des grands fleuves. Les chaînes de l'Afrique Mineure se heurtent et se croisent en tous sens ; elles forment comme une sorte de chaos, un entassement informe de pierres et de rochers. Aussi il n'y a nulle grande vallée un peu ouverte et qui puisse devenir un centre important, comme sont en France les vallées du Rhône, de la Garonne ou de la Seine ; il n'y a nulle grande rivière qui donne au pays l'animation et le mouvement. Les vallées sont des ravins étroits et sauvages, et forment d'innombrables cantons séparés les uns des autres par des obstacles très forts ; les rivières ne sont que des *oueds*, torrents impétueux pendant l'hiver,

sans eau pendant l'été. Partout les communications sont singulièrement difficiles ; les hommes des divers cantons ne peuvent, qu'avec beaucoup de peine, échanger les produits de leur agriculture et de leur industrie ou même leurs idées. Ainsi, par suite de ce morcellement infini du sol, par suite de l'absence d'une grande vallée qui eût pu devenir un centre politique et commercial, les habitants de l'Afrique Mineure sont toujours demeurés isolés les uns des autres, et leurs tribus n'ont jamais pu se réunir en un corps de nation. Leur isolement a fait leur sauvagerie et, s'ils ont quelquefois reçu un faible bénéfice des civilisations étrangères, ils sont toujours retombés dans une demi-barbarie. L'histoire de l'Afrique Mineure n'est donc point l'histoire d'un peuple ; c'est plutôt l'histoire des étrangers qui sont venus à diverses reprises tirer parti de cette terre ; c'est l'histoire même, si on veut, de diverses civilisations luttant contre une barbarie toujours renaissante.

Le pays aux époques préhistoriques

La région dont nous venons de parler n'offrait sans doute pas, dans les temps les plus reculés,

le même aspect qu'aujourd'hui ; les recherches des savants semblent démontrer qu'autrefois le désert n'existait pas. Il y avait, à la place des sables et des plateaux incultes qui le composent aujourd'hui, de grands étangs ; à la place des oueds sans eau coulaient de grands fleuves ; le pays était à peu près semblable à ce qu'est maintenant cette autre partie de l'Afrique qu'on appelle la région des *grands lacs*. Une humidité très forte, jointe à la chaleur du climat, faisait croître une végétation abondante, et les animaux sauvages pullulaient ; l'éléphant, l'hippopotame, le crocodile, les girafes, les bœufs y vivaient en grand nombre. Sous l'influence d'un changement progressif dans le régime des pluies, cette région s'est peu à peu asséchée, comme fait maintenant, sous nos yeux, la contrée des grands lacs. Ses vastes dépressions pleines d'eau sont devenues d'immenses plaines sablonneuses ; les fleuves se sont taris et il n'en reste plus que les squelettes, que les lits desséchés appelés *oueds* ; tels l'Igharghar, l'oued Mya, l'oued Saoura et autres.

L'homme préhistorique

On comprend, par ce que nous venons de dire,

que le désert, autrefois riche en eaux, en végétaux et en plantes, a dû être le séjour de l'homme à une époque très ancienne. On a trouvé des traces de cet homme préhistorique; il est dessiné grossièrement sur plusieurs rochers, nu, tenant à la main quelque chose comme une lance et ayant sur la tête, à ce qu'il semble, de grandes plumes, ornement habituel des sauvages (1). Les voyageurs qui ont parcouru le Sahara ont remarqué aussi beaucoup de stations de l'âge de pierre, dans lesquelles ils ont recueilli des couteaux, des morceaux de haches, des pointes de flèches en silex et autres preuves de la présence des hommes. A quelle race appartenaient-ils? Nul ne peut le dire, mais on admet assez généralement qu'ils étaient de la race noire, et on croit que les *Rouarha* de la région d'Ouargla sont comme les derniers représentants, très modifiés, de ce peuple primitif.

Les Berbères, les invasions étrangères

La première race dont l'existence en Afrique

(1) Inscriptions rupestres dans l'oasis de Tyout, aux environs de Guelma et en plusieurs localités du Sahara.

soit bien constatée, est celle qui existe encore de nos jours et est appelée par nous *berbère*. Elle est répandue, plus ou moins mélangée avec les races arabe et noires, dans presque toute l'Afrique du Nord; il y a des Berbères dans la vallée du Nil, dans l'oasis de Syouah, dans le Sahara, le Sénégal et, enfin, dans le grand massif qui a pris d'eux le nom de Berbérie. Les Berbères de ces diverses régions sont sans doute assez différents les uns des autres, et parlent des dialectes variés; pourtant ces hommes ont quelques traits physiques et moraux communs, et on a reconnu que tous ces dialectes dérivait d'une même langue.

Les Berbères sont-ils nés sur le sol même de l'Afrique, c'est-à-dire sont-ils autochtones, ou bien sont-ils venus d'un pays étranger? La question n'est pas encore complètement résolue; mais on admet presque généralement qu'ils sont venus, comme tant d'autres races d'hommes, des grands plateaux de l'Asie et qu'ils faisaient partie de la famille des Sémites (1). Ils étaient venus très anciennement s'établir en Afrique, et on dit pour cela qu'ils sont des anciens Sémites ou *proto-sémites*.

(1) Famille de peuples tels que les Phéniciens, les Hébreux, les Arabes, etc.

Quelques auteurs pensent que ces proto-sémites se sont mélangés avec des hommes de la famille Indo-Germanique, venus du Nord par la Gaule, l'Espagne et le détroit de Gibraltar. On explique par là l'existence d'hommes blonds ou roux, à peau blanche, avec des yeux bleus, chez les Chaouias de l'Aurès, les Kabyles du Djurdjura et bien d'autres tribus berbères.

Les traditions historiques semblent garder le souvenir d'une invasion du côté de l'Orient. Saluste, un auteur latin, qui gouverna la Numidie et qui connut certaines légendes des indigènes, raconte qu'Hercule vint dans la Berbérie amenant avec lui des hommes de race orientale. Procope, au VI^e siècle de notre ère, entendait encore dire quelque chose de semblable par les habitants du pays; enfin Ibn-Khaldoun, un historien berbère du XIV^e siècle, nous fournit des données analogues.

La venue en Afrique d'un grand nombre d'Orientaux ne paraît donc pas douteuse; il n'est pas aussi certain qu'il soit venu des hommes du Nord, ni qu'il y ait eu des indigènes de race noire; pourtant la géographie rend ce fait très vraisemblable. La Berbérie ou l'Afrique Mineure est en effet comme une sorte de carrefour, où viennent se toucher la race nègre par le Sénégal et le Maroc,

et la race blanche par l'Espagne et le faible fossé de Gibraltar ; par la Tunisie elle regarde l'Orient, et c'est surtout de ce côté que sont ouvertes ses grandes plaines. Il est à croire par suite que la race nègre a dû, dans les temps très anciens, pousser une pointe vers la Berbérie ; des hommes de race blanche ont dû aussi y venir par le détroit de Gibraltar ; mais comme c'est vers l'Orient que le pays est principalement tourné, c'est surtout de ce côté qu'il a dû recevoir les plus nombreux émigrants. La loi géographique qui a poussé vers la Berbérie, depuis les temps historiques, d'abord les Phéniciens, puis deux fois les Arabes, existait dès les temps préhistoriques. Nous pouvons supposer que les ancêtres des Phéniciens et des Arabes ont fait, pendant cette époque mal connue, les mêmes migrations qu'ont faites leurs descendants dans les temps plus rapprochés de nous.

Les citadins, les montagnards et les nomades

Les hommes de race berbère, établis dans l'Afrique du Nord, subirent très fortement l'influence des divers pays qu'ils habitèrent, et bientôt il y eut une grande différence entre les Berbères de la mon-

fagne, ceux qui occupaient les plaines et ceux qui étaient sur le bord de la mer. On peut même dire qu'ils formaient ainsi trois groupes, se distinguant par leurs caractères physiques et moraux, aussi bien que par leur état social et leurs institutions.

Les hommes établis dans le voisinage de la mer eurent de bonne heure des relations avec les navigateurs et les marchands étrangers ; ils reçurent, par le grand chemin des flots, quelques éléments de civilisation exotique ; ils s'adonnèrent au commerce et à l'industrie, bâtirent des villes et devinrent un peu moins farouches que les autres Berbères ; ils eurent un certain luxe dans leurs maisons et leurs habits, par suite une certaine mollesse, et ces citadins, appelés *Maures* dans les temps anciens comme aujourd'hui, laissèrent toujours, par leur faiblesse, les étrangers entrer et s'établir en Berbérie.

Tout autres furent les hommes de la montagne et des régions élevées de l'intérieur ; sous un ciel plus froid, au milieu d'une nature plus rigoureuse, ils prirent l'habitude du travail agricole et de la chasse ; ils vécurent de peu, de quelques galettes cuites sous la cendre ou de quelques figues, y joignant, aux grandes occasions, un peu de viande que leur fournissaient leurs maigres bestiaux ; ils

portèrent des vêtements grossiers, s'habituaient à une vie laborieuse et sédentaire dans d'étroites maisons groupées en villages ; ceux-ci, pour les besoins de la défense contre les ennemis avides, furent perchés sur les cimes ou aux flancs des hauteurs. Tels sont de nos jours les *Kabyles* du Djurdjura, les *Chaouias* de l'Aurès, les *M'zabites*, etc., etc. Tels étaient aussi presque tous ceux que les anciens appelaient *Gétules*.

Dans les grandes plaines, incultes et souvent stériles, qui constituent l'intérieur de l'Afrique du Nord, les Berbères s'adonnèrent surtout à l'élevage des moutons, et ils eurent d'innombrables troupeaux qu'ils promènèrent parmi les landes ; mais pour que le pâturage ne leur manquât point, ils durent parcourir des espaces considérables, changeant chaque jour de place, menant une vie vagabonde ; les anciens les appelaient *Numides*, et nous, nous les désignons par un nom semblable, celui de *Nomades* ; ils n'eurent point de maisons, mais seulement des gourbis ou des tentes ; point d'industrie, puisqu'ils étaient exclusivement pasteurs, et par suite il fallait que dans chaque famille on préparât les vivres, les vêtements et tout ce qui est nécessaire à la vie ; pour ces travaux chaque homme eut besoin de plusieurs femmes, et ainsi,

tandis que les sédentaires demeurèrent monogames, chez les Numides exista la polygamie. La vie errante les a empêchés aussi d'avoir une notion très nette de la propriété ; plusieurs tribus se sont souvent rencontrées pour se disputer un pâturage, et chez tous ces hommes s'est fortement développé le goût du vol, du pillage et des razzias ; enfin, comme ils portent tout avec eux dans leurs déplacements, ils vivent au jour le jour, sans souci de rien épargner.

Caractères généraux de la race

Toutes ces tribus, qui ont pris des mœurs différentes suivant les diverses régions qu'elles occupent, ont cependant bien des traits communs. On voit qu'elles appartiennent à une même race, et les dialectes qu'elles parlent, Kabyle, Chaouia, Tamachek et autres, proviennent d'une seule langue, la langue berbère. Tous, les hommes du bord de la mer comme les sédentaires et les nomades, sont de grands et beaux hommes, bien faits, robustes, capables d'endurer la fatigue, la soif et la faim, marcheurs infatigables et cavaliers intrépides. Les anciens auteurs, aussi bien que les modernes,

ont signalé leur audace à la guerre, leur goût pour le pillage et le vol, leur habileté dans les escarmouches, les surprises, les razzias, ainsi que leur cruauté. Toujours ils ont été menteurs et fourbes (1), prompts à la révolte, fanatiques et crédules ; au temps des Romains ils croyaient fermement aux prédictions de leurs prophétesses, comme ils ont confiance actuellement aux folles promesses de leurs marabouts. — Cela montre que la race n'a pas beaucoup changé, malgré les innombrables invasions d'étrangers, Phéniciens, Romains, Arabes, etc., ou peut-être que les étrangers, se trouvant sous le même ciel et dans les mêmes conditions sociales que les indigènes, sont devenus, avec le temps, complètement semblables à eux.

État social des Berbères

L'état social des Berbères n'était point celui d'une nation ; c'était celui de la tribu. Il n'y avait

(1) Les anciens, en parlant de mauvaise foi, disaient volontiers une foi Punique, une foi Carthaginoise, une foi Africaine.

presque point de liens entre les groupes d'hommes qui étaient voisins ; au contraire on était dans un état de guerre permanente, soit pour des vengeances de famille, soit pour se disputer un champ ou un pâturage. De là la nécessité pour chaque tribu de s'établir sur un point culminant, sur un pic ou sur une hauteur d'un abord difficile. Dans la plaine, c'était entre les diverses tribus de continues razzias. Jamais les indigènes ne comprirent qu'il était de leur intérêt de se tenir en paix les uns vis-à-vis des autres ; jamais ils n'eurent un intérêt commun. Leurs divisions les affaiblissant, ils furent vaincus par tous les étrangers qui abordèrent en leur pays. L'anarchie la plus complète, tel a toujours été l'état politique de la race berbère.

Agriculture, commerce, industrie

On comprend qu'avec un tel état social l'agriculture, le commerce et l'industrie étaient anciennement peu développés. Le sol, d'une merveilleuse fécondité, donnait assez de blé, d'orge et de fruits, malgré le peu de soins qu'on accordait à la culture. La vigne fournissait des raisins excellents,

L'olivier de grandes quantités d'huile, mais d'huile mauvaise et mal préparée. La seule chose qui fût l'objet de grands soins était l'élevage des bestiaux ; d'excellents chevaux de race Barbe ou Berbère, des bœufs de petite taille paissaient dans les prairies et les broussailles, tandis que d'innombrables troupeaux de moutons et de chèvres mangeaient les herbes sèches des hauts-plateaux. Le commerce était très restreint, et se faisait seulement dans les marchés établis aux limites des diverses tribus ; quant à celui des régions fertiles du littoral, il fut toujours aux mains des étrangers. L'industrie était peu de chose ; elle consistait dans la construction de maisons grossières, dans la fabrication de meules en pierre pour l'écrasement des olives, dans l'exploitation de quelques minerais de fer et la fabrication des choses les plus nécessaires à la vie. (Couteaux, poteries communes, tapis, vêtements, etc., etc.)

Monuments mégalithiques

Les anciens Berbères, comme les autres populations primitives, prenaient grand soin des morts, et les seuls monuments un peu importants qu'ils

nous aient laissés sont des tombeaux. — Le plus souvent ils consistent en grandes pierres dressées sur la place où le corps est enseveli ; quelquefois plusieurs grandes pierres sont placées l'une sur l'autre ; d'autres fois ce sont des alignements de pierres plus petites, figurant des cercles, des ovales, etc. En un mot on a trouvé sur de nombreux points de l'Algérie des monuments très semblables à ceux qu'on appelle communément monuments celtiques, dolmens, menhirs, cromlechs, etc. — Tout d'abord les archéologues ont imaginé que ce pouvaient être les tombeaux de Gaulois mercenaires au service de Carthage ou servant dans les légions romaines ; mais le nombre des monuments de ce genre est tel qu'on est forcé d'y voir un mode de sépulture habituel aux habitants ordinaires du pays. Quelques savants pensent qu'ils ont pu être dressés par ces envahisseurs blonds venus du Nord par l'Espagne et dont on trouve comme les derniers représentants, ou mieux une vague trace, chez les populations blondes de l'Aurès et de la Kabylie.

CHAPITRE II

PHÉNICIENS ET CARTHAGINOIS

Les navigateurs et marchands Phéniciens

Nous avons vu que, dans les temps les plus reculés, l'Afrique du Nord était occupée par une race demi-sauvage, qui tirait un parti médiocre des ressources du sol, et que, faute d'une dénomination meilleure, nous appelons race Berbère. Mais bientôt des étrangers vont venir en ce pays pour en exploiter les richesses, et, par la force même des choses, ils exerceront quelque influence civilisatrice sur les tribus Berbères. Les Phéniciens sont les plus anciens de ces étrangers, que l'histoire nous fasse bien connaître.

Les Phéniciens, appartenant à la race sémitique, étaient originaires d'un petit pays appelé la Phénicie, et qui forme comme une bande étroite de terrain entre les monts boisés du Liban et la Mé-

diterranée. L'abondance du bois et la proximité de la mer poussèrent les habitants à se faire navigateurs; l'histoire ne nous indique pas de marins plus anciens qu'eux. Ils coururent le long de tous les rivages méditerranéens, entrèrent en relations avec des hommes de toutes les races et fondèrent partout des comptoirs, depuis le littoral de l'Asie Mineure jusque par delà des colonnes d'Hercule; ils s'aventurèrent, à ce qu'il semble, jusque dans les parages du Sénégal d'un côté et jusqu'à ceux de la mer du Nord de l'autre. Ces grands voyages, ces conquêtes pacifiques et l'influence civilisatrice qui en résultait, ont été symbolisés par les anciens Phéniciens dans la belle légende de Melkarth, l'Hercule tyrien, dont l'Hercule grec n'est qu'une image un peu effacée.

Les vaisseaux phéniciens sortis des ports de Tyr et de Sidon, portaient, de comptoirs en comptoirs, les productions des divers pays méditerranéens; ils faisaient ainsi le transit entre l'Égypte, la Grèce, l'Italie, la Gaule, l'Espagne et l'Afrique; leurs maîtres étaient comme les courtiers du monde ancien et acquéraient d'énormes richesses. De plus, l'industrie phénicienne, pour fournir aux nombreuses demandes faites par des peuples encore barbares, avait pris une prodigieuse exten-

sion. Elle fabriquait, à l'usage de ces hommes primitifs, des objets de luxe et de toilette qui leur paraissaient merveilleux, des étoffes teintées en couleur pourpre, des vases richement ornés, des ornements d'ivoire, d'or et d'argent, des ouvrages en verre, des parures de femmes, des jouets d'enfants, etc., etc. Les Berbères, comme bien d'autres habitants du littoral, payaient ces bagatelles très cher. Nous lisons dans les récits de voyages modernes que les sauvages de l'Amérique, de l'Océanie et de l'Afrique centrale achètent à des prix fabuleux les verroteries, les chiffons de couleurs voyantes et autres objets de pacotille que leur apportent les voyageurs venus de pays plus industriels; il en était ainsi dans l'antiquité entre les Phéniciens et les tribus encore incultes de l'Afrique Septentrionale.

Établissements des Phéniciens en Afrique

Les Phéniciens avaient surtout des comptoirs, c'est-à-dire des établissements créés dans un but de commerce et pour les relations de la paix. Aussi ils manœuvrèrent habilement pour ne jamais faire la guerre et ne songèrent presque pas à

fonder des États en pays étranger. Pourtant quelques-uns de leurs comptoirs devinrent des villes importantes : Adrumète, Leptis Magna, Utique, furent de véritables républiques, établies sur la côte tunisienne, et elles avaient sous leur dépendance un grand nombre de comptoirs, échelonnés depuis les Syrtes jusqu'au delà des colonnes d'Hercule. Mais l'histoire de ces États phéniciens s'est pour ainsi dire perdue ; elle est d'ailleurs éclipsée pour nous par l'histoire plus brillante de Carthage. Cette colonie phénicienne sera plus audacieuse que sa mère patrie ; elle appuiera son trafic par les armes et, espérant tout de la guerre, osera disputer aux Romains la Sicile, l'Espagne et l'Italie elle-même.

Fondation de Carthage

Voici ce que les légendes antiques rapportent : vers le milieu du IX^e siècle avant J.-C., une princesse tyrienne, nommée *Didon* ou *Élissa*, quitta la Phénicie dont son frère Pygmalion était le tyran. Son mari avait été tué par ce dernier ; aussi, emportant avec elle ses trésors, et suivie de quelques amis fidèles, elle résolut de fuir cette terre qui

lui rappelait de tristes souvenirs. Le vaisseau qui portait sa fortune déposa la petite colonie près des bouches du Bagradas (Medjerda), non loin d'une ville phénicienne prospère, Utique. Didon ne voulut point s'adresser à ses compatriotes ; elle demanda aux Berbères de lui vendre un coin de terre, et, suivant la légende, ils lui en donnèrent autant que pourrait contenir une peau de bœuf. Elle fit découper cette peau en lanières très minces et en entoura un espace assez vaste ; c'est celui où s'est élevée la forteresse de *Carthage*, que l'on appela *Byrsa*, c'est-à-dire la peau de bœuf.

Cette légende a été inventée par les Grecs qui ne comprenaient pas bien le mot phénicien *Bosra* ou *Betsura* (château fort) ; ils le confondirent avec le mot grec *Byrsa*, peau de bœuf et, pour lui donner un sens plausible, imaginèrent la fable que nous avons rapportée plus haut. Le seul fait bien prouvé dans tout cela, c'est l'établissement d'une colonie tyrienne à Carthage, vers le milieu du IX^e siècle av. J.-C.

Progrès des Carthaginois

De cette forteresse qu'ils occupaient, les nou-

veaux venus ne tardèrent pas à descendre dans la plaine et à prendre un plus grand espace ; ils fondèrent une ville qu'ils appelèrent *Karth Hadatsch* ou *Carthage*, c'est-à-dire la cité neuve. Elle devint prospère par le commerce et s'accrut par l'arrivée de nouveaux colons et marchands tyriens. Elle eut bientôt des flottes, une armée, et soumit à son pouvoir toutes les petites colonies que les Tyriens avaient semées çà et là sur les côtes d'Afrique. La puissante Utique elle-même devint presque sa sujette.

Carthage, comme Tyr sa mère patrie, grandit surtout par le commerce ; ses enfants explorèrent et couvrirent de comptoirs toutes les côtes du bassin occidental de la Méditerranée, puis celles de l'Océan, jusqu'à l'Angleterre au Nord, jusqu'au Sénégal au Sud. Parmi les ports africains qui leur appartenaient, citons : Utique (Bou-Chateur), Hippo-Zaryte (Bizerte), Hippo-Régius (Bône), Ruscada (Philippeville), Chullu (Collo), Igilgili (Djiddjelli), Saldæ (Bougie), Rusazus et Rusippisir (sur le littoral de la Grande Kabylie), Rusguniæ (cap Matifou), Icosium (Alger), Iol (Cherchell), Carthennæ (Ténès), Siga (Rachgoun), Tingis (Tanger), etc., etc.

Sur tous ces points, les Carthaginois retrou-

vaient les traces des anciens négociants phéniciens. Comme leurs prédécesseurs, ils vendaient aux Berbères des objets provenant de leurs manufactures et achetaient en échange des fruits de la terre, blés, olives, raisins, bois, bestiaux, etc. Ils se livraient aussi, entre les diverses nations, à ce grand commerce de transit qui avait fait la fortune de la Phénicie. Les Carthaginois firent tout cela avec beaucoup plus de grandeur que leurs ancêtres, et, non contents d'avoir des comptoirs pour leur commerce, ils voulurent fonder de véritables États.

Politique de Carthage

Les Carthaginois, entrés en rapport avec les Berbères, s'immiscèrent dans les querelles qui existaient entre les diverses tribus, soutinrent certains chefs indigènes contre d'autres, et bientôt ils parvinrent à jouer un rôle considérable dans toutes les affaires du pays. Les petits rois et princes recherchèrent l'alliance de Carthage, demandèrent en mariage les filles de ses riches citoyens; ils furent comme les vassaux de la grande cité marchande. Carthage favorisait le rapprochement des

racés ; il y avait des mariages nombreux entre Phéniciens et Berbères ; il se forma même une race intermédiaire entre les Africains et les Carthaginois, c'est celle que les anciens auteurs appellent Liby-Phénicienne. Remarquons, à ce propos, que les Carthaginois et les Phéniciens étant des sémites et les Berbères des proto-sémites, il y avait entre eux une certaine ressemblance de religion, de mœurs et de langage ; les relations entre ces hommes de même race devaient être plus faciles qu'entre des hommes qui n'auraient eu rien de commun. Ainsi s'explique la grande extension des comptoirs phéniciens sur les côtes d'Afrique et plus tard l'empire obtenu par les Carthaginois.

Les historiens anciens nous montrent que l'État carthaginois fut considérable. Il comprenait la plus grande partie de la Tunisie actuelle, région alors riche et bien cultivée par les Liby-Phéniciens. Il y avait là, disait-on, trois cents villes et villages importants. Quant au reste de la Berbérie, ce n'était point un pays directement soumis à Carthage, mais les rois des Numides et des Massisyles (Algérie), comme ceux des Maures (Maroc), étaient pour ainsi dire les vassaux de la grande ville ; leurs sujets étaient toujours prêts à servir, moyennant argent, dans les armées carthagi-

noises. Ainsi la colonie phénicienne possédait directement un pays riche et peuplé, elle avait une certaine autorité et de grands intérêts pécuniaires dans toute l'Afrique du Nord ; elle possédait des comptoirs importants en Espagne et en Sicile ; ses vaisseaux innombrables couvraient la Méditerranée occidentale ; avec ses richesses immenses elle pouvait acheter des mercenaires, venus de toutes les parties du monde, pour composer sa forte armée. On comprend que les Carthaginois aient pu, dans le III^e siècle avant notre ère, rêver la fondation d'un grand empire maritime et continental.

Faiblesse de Carthage

Mais cette grandeur apparente de Carthage cachait une réelle faiblesse. D'abord son armée, composée de mercenaires, ne lui était pas toujours dévouée et fidèle ; les soldats désertaient le drapeau pour satisfaire le moindre caprice ; les Numides, par exemple, et les Maures allaient revoir leur tribu et leur famille ; s'il y avait quelque retard dans la paye, Espagnols, Gaulois, Africains, s'agitaient, proféraient des menaces, com-

mettaient toutes sortes de violences et se payaient en pillant les villes et les campagnes. Cette armée, où l'on voyait toutes les races d'hommes, où se parlaient toutes les langues, divisée par des querelles sans cesse renaissantes, était plutôt une cohue turbulente qu'une véritable force compacte et bien disciplinée.

Carthage, qui ne pouvait guère compter sur ces soldats pour vaincre l'ennemi, ne pouvait pas davantage compter sur les habitants du pays soumis pour repousser une invasion. République de marchands, elle exploitait les indigènes ; elle les avait peu à peu réduits à l'état de serfs attachés à la glèbe, comme les khammès d'aujourd'hui ; les Liby-Phéniciens eux-mêmes n'avaient que peu de droits et n'étaient pas considérés comme citoyens de Carthage. Il y avait chez tous ces hommes, maintenus dans une situation misérable, une envie et une haine très grande contre leurs maîtres. Les Carthaginois sentaient bien ces rancunes et en redoutaient l'explosion ; aussi, pour ne pas laisser un point d'appui et de défense à une révolte possible, ils avaient défendu d'entourer les cités de murailles. Par suite, les trois cents villes de la Tunisie demeuraient ouvertes à tout envahisseur étranger ; même il devait être bien accueilli par

les opprimés et leur apparaître comme un libérateur.

Carthage, dans un jour de péril, ne pouvait pas non plus espérer de secours certain de la part des chefs berbères. Elle tenait sans doute quelques-uns par l'argent, mais, par l'argent aussi, un ennemi pouvait les détacher de son alliance; surtout certains grands personnages dont elle avait combattu les prétentions, contre lesquels elle était intervenue dans les luttes intestines (çofs d'aujourd'hui), devaient se tourner contre elle. C'est ainsi que, quand elle avait pour allié Syphax, elle avait contre elle son rival Masinissa.

A ces embarras extérieurs, il faut ajouter les discordes au sein de la cité. Deux grands partis y étaient constamment en lutte : l'un voulait toujours la guerre comme un moyen d'étendre la puissance carthaginoise, peut-être aussi comme une ressource pour vivre, grâce au butin fait sur l'ennemi ; l'autre voulait toujours la paix parce qu'elle permettait l'extension du commerce. Les gens du peuple, les soldats, les Africains, étaient du parti de la guerre et ils reconnaissaient pour chefs les membres de la famille des Barca. Au contraire les gros marchands, les grands de Carthage étaient partisans de la paix et avaient à leur

tête la famille des Hannon. Ces deux factions étant à peu près d'égale force, chacune l'emportait à son tour suivant les circonstances ; par suite, Carthage ne faisait bien et avec constance ni la guerre ni la paix.

Ainsi, de toutes les ressources que nous avons énumérées plus haut, deux seules étaient vraiment sérieuses : une flotte admirable et beaucoup d'argent ; grâce à elles, Carthage pourra retarder longtemps sa chute, mais n'ayant point pour elle une forte armée, la concorde et le dévouement de ses habitants, elle est destinée à périr le jour où, au lieu d'avoir à combattre de faibles tribus berbères, elle se heurtera à un peuple fort et courageux.

CHAPITRE III
LES GUERRES PUNIQUES
CHUTE DE CARTHAGE

Romains et Carthaginois

Les Carthaginois, maîtres de l'Afrique, avaient ensuite fondé des établissements en Espagne et en Sicile. Dans ce dernier pays, ils se trouvèrent bientôt en lutte avec les Romains, qui avaient conquis l'Italie tout entière jusqu'au détroit qui sépare cette péninsule de la Sicile. La guerre éclata entre ces deux peuples pour des motifs en apparence futiles ; mais la vraie cause était que ces puissances se trouvaient également avides de conquêtes et désireuses de dominer sur le bassin occidental de la Méditerranée. La guerre sera donc une grande lutte qui ne se terminera que par la ruine de l'un ou de l'autre ; trois guerres, séparées par des intervalles de paix, remplirent un peu plus

d'un siècle (264 à 146 avant notre ère); elles sont appelées *guerres puniques*, du nom par lequel les Romains désignaient les Carthaginois ou Phéniciens (*Pœni*).

Première guerre punique

La première guerre punique (264 à 241), eut surtout pour théâtre la Sicile et la mer. En Sicile, les Carthaginois, grâce à l'habileté de leur général Amilcar Barca, se maintinrent; sur la mer, dont ils avaient beaucoup plus d'expérience que leurs ennemis, ils ruinèrent mainte flotte romaine. Pendant longtemps il n'y eut point de part et d'autre de succès décisifs; Régulus, débarqué en Afrique avec trente mille Romains, ravagea la Tunisie, prit les villes sans coup férir et jeta la terreur dans Carthage; la ville aux abois appela le Lacédémonien Xantippe qui, par son habileté, détruisit en détail l'armée de Régulus et enfin le fit prisonnier. Ce fut un grand désastre pour les Romains, mais ils montrèrent une constance héroïque; au moyen des plus grands sacrifices, ils équipèrent de nouvelles flottes et battirent les Carthaginois dans plusieurs rencontres.

Ruinés, parce qu'ils ne pouvaient plus faire leur commerce, ceux-ci demandèrent la paix; ils durent abandonner leurs prétentions sur la Sicile et payer une forte indemnité de guerre.

Deuxième guerre punique

La guerre terminée, Carthage ne savait que faire de son armée mercenaire; une partie qui s'était révoltée, parce qu'on ne l'avait pas payée, fut attirée dans un guet-apens et exterminée (défilé de *la Hache*); une autre partie, commandée par le grand Amilcar, qui n'avait quitté la Sicile qu'avec les honneurs de la guerre, fut conduite par lui en Espagne, et là, pendant près de vingt années, elle guerroya contre les tribus, donnant à Carthage comme un nouvel empire. Amilcar, puis Asdrubal, son gendre et son successeur, moururent au milieu de cette longue expédition, et le dernier laissa le pouvoir à Annibal, le fils d'Amilcar. Celui-ci avait à peine 23 ans lorsqu'il se vit à la tête d'une armée turbulente et victorieuse; il songea immédiatement à profiter de ces ressources pour faire la guerre aux Romains. On raconte que tout enfant il avait, sur les autels de Carthage, juré une haine éternelle

aux Romains. Il commença par prendre d'assaut une ville d'Espagne nommée Sagonte, dont l'indépendance avait été formellement garantie par un traité avec Rome; c'était une occasion de guerre, et un ambassadeur romain alla la déclarer au sénat de Carthage.

Armée d'Annibal

La seconde guerre punique ne fut pas, à proprement parler, une guerre entre Carthage et Rome; ce fut plutôt une sorte de duel entre Rome et Annibal. Celui-ci fit presque tout de sa propre autorité, recruta lui-même ses soldats et n'obtint de Carthage ni renforts ni secours. Ses recruteurs coururent tout l'Occident; il vint à son appel près de cent mille hommes: des Espagnols, des Gaulois toujours prêts à vendre leur sang, mais surtout des Berbères, des montagnards de la Kabylie et de l'Aurès, habitués à la fatigue et à la souffrance, des cavaliers numides. A tous ces hommes avides, Annibal proposait comme récompense un énorme butin et, au retour, de riches propriétés où ils voudraient, en Italie, en Afrique ou en Espagne; aux Africains il promettait de

les faire citoyens de Carthage. Ces prolétaires de tout le monde occidental, ces khammès d'Afrique suivaient avec ardeur le jeune général qui devait les faire libres et riches. Annibal eut ainsi une armée très forte ; de plus il avait un grand nombre d'éléphants et un matériel considérable. Il résolut de porter la guerre au cœur même de l'Italie.

Victoires d'Annibal

Au printemps de l'année 218 avant notre ère, Annibal partit de Carthagène avec son immense armée ; il longea le littoral en combattant les tribus rebelles, traversa la Gaule entière, franchit, en perdant un tiers de son armée, le Rhône, puis les Alpes et arriva, enfin, dans la belle et fertile plaine du Pô. Il avait préféré cette longue et terrible marche à une traversée par mer, plus facile sans doute, mais pendant laquelle une seule tempête pouvait ruiner ses projets. Les Romains l'attendaient dans l'Italie du Nord ; trois armées consulaires furent écrasées sur les bords du Tésin, puis de la Trebbie, puis au lac Trasimène, et Rome fut atterrée. Jamais tant de revers successifs n'avaient encore frappé les Romains, et le nom seul

de l'illustre général carthaginois leur inspirait la plus grande terreur. Pourtant ils ne se découragèrent point ; ils levèrent de nouvelles légions ; Fabius le *Temporiseur* rétablit la confiance chez eux par quelques escarmouches heureuses et inquiéta tellement bien Annibal, que celui-ci resta comme enfermé dans l'Italie méridionale. La guerre traînait ainsi en longueur au plus grand profit des Romains, mais ceux-ci s'impatientsaient de voir l'ennemi demeurer sur leurs terres. Malgré les sages conseils de Fabius, ils voulurent livrer bataille aux Carthaginois ; ils éprouvèrent une sanglante défaite à Cannes. Rome fut à deux doigts de sa perte, mais elle se montra héroïque en ce jour de revers. Tout le monde courut aux armes et une loi défendit aux femmes de pleurer en public leurs enfants, leurs maris ou leurs frères.

Annibal en Italie (216 av. J.-C. — 202)

Annibal d'ailleurs s'épuisait par ses propres victoires ; il voyait chaque jour diminuer le nombre de ses soldats, les uns tombant sur le champ de bataille, les autres mourant par suite des maladies ; beaucoup aussi, vivant dans l'intérieur des villes,

perdaient l'habitude des armes et le goût de la guerre. En vain Annibal demandait des secours à Carthage; en son absence le parti des Hannon triomphait et aurait voulu la cessation de la guerre et la conclusion d'une paix avantageuse au point de vue commercial. Aussi il refusait d'envoyer à Annibal de l'argent et des hommes, et l'un d'entre eux disait ces paroles hypocrites : « Ou bien Annibal est victorieux, comme il le dit, et alors il n'a pas besoin de secours, ou bien il n'est pas victorieux et alors il nous trompe. Qu'il soutienne seul la guerre qu'il a attirée sur nos têtes. » Annibal resta donc abandonné en Italie; il ne pouvait faire aucune entreprise sérieuse, il dut se contenter de demeurer comme une sorte de menace perpétuelle pour les Romains.

Scipion passe en Afrique (202 av. J.-C.)

Cependant ceux-ci s'aguerrissaient peu à peu à force de combattre; leurs soldats devenaient plus expérimentés et plus hardis. En Espagne ils reprenaient tout le terrain que les Carthaginois avaient conquis. En Italie ils enfermaient Annibal dans un réseau de plus en plus étroit. Asdrubal,

son frère, accourut du fond de l'Espagne, avec une grande armée, pour lui porter secours ; il passa les Alpes, mais fut battu près du Métaure. Pendant quatorze ans Annibal demeura au cœur de l'Italie. Scipion proposa alors au peuple d'aller faire la guerre en Afrique, menacer Carthage elle-même. C'était rappeler enfin Annibal de cette Italie qu'il avait couverte de sang et à laquelle il s'attachait comme à une proie. Les sénateurs ne voulaient point ; ils craignaient un nouveau désastre comme celui qui était arrivé à l'armée de Régulus ; mais le peuple nomma Scipion consul, quoiqu'il n'eût que 24 ans, et le jeune général partit pour l'Afrique.

Bataille de Zama ; traité de paix (201 av. J.-C.)

Les Romains, débarqués en Afrique, s'emparèrent rapidement d'un grand nombre de villes, et Carthage menacée rappela Annibal. L'illustre général quitta l'Italie en frémissant ; il ne voulut pas désobéir aux ordres de ses concitoyens, quoiqu'il lui en coûtât d'abandonner sa conquête. Revenu en Afrique il fit tous ses efforts pour rétablir la fortune de Carthage, et une rencontre entre

l'armée romaine et l'armée de Carthage eut lieu à Zama (1). Des deux côtés il y avait des Africains : un grand nombre de Numides, sous les ordres de Syphax, combattaient avec Annibal ; d'autres, conduits par Masinissa, servaient la cause romaine. Annibal fut défait, la dernière armée de Carthage fut détruite et la grande ville, pour éviter un siège, dut signer la paix. Les conditions en furent très dures. Carthage livra sa flotte, ses éléphants et donna une énorme indemnité de guerre ; elle s'engagea à ne plus lever de mercenaires et à ne plus jamais faire la guerre sans la permission de Rome. L'ambition et les rêves de conquête étaient désormais défendus à cette République qui avait essayé de dominer sur tout le bassin occidental de la Méditerranée.

Masinissa et Syphax

Dans la seconde guerre punique, les Berbères avaient joué un rôle considérable et leurs rois, ou

(1) On ne sait pas au juste l'emplacement de cette localité ; il semble que le théâtre du combat dût être dans la région de Souk-Ahras ou dans celle du Kef.

pour mieux dire leurs chefs de cofs, avaient été tour à tour alliés de Carthage ou de Rome, selon leurs caprices et leurs intérêts du moment. Il semble, d'après les récits des historiens anciens, qu'il y avait alors deux grands partis ou deux confédérations de tribus : les Massyles, occupant les régions montagneuses de la Tunisie et une petite partie de l'Algérie orientale ; les Massaisyles, habitant l'Algérie centrale jusqu'au Maroc. Un roi de ces derniers, Syphax, eut, vers l'an 216 avant J.-C., des relations diplomatiques avec les généraux romains qui combattaient les Carthaginois en Espagne, et devint l'allié de Rome. Carthage, en voyant ainsi une bonne partie de l'Afrique échapper à son influence, s'alarma et, contre ce roi des Massaisyles révolté, elle excita le roi des Massyles, Masinissa. Celui-ci, aidé par les troupes carthaginoises, battit deux fois son rival, envahit ses États et le força à s'enfuir en Maurétanie (Maroc) (1). Les Carthaginois et leur allié Masinissa triomphaient, mais Syphax reprit des

(1) Les régions montagneuses et d'accès difficile que comprend le Maroc ont, de tout temps, servi de retraite aux chefs vaincus en Algérie ; ainsi firent Jugurtha, plus récemment Abd-el-Kader, ainsi font encore les tribus du Sud Oranais lorsqu'elles sont trop pressées par nos troupes.

forces, put recouvrer ses États et, à son tour, envahir ceux de son ennemi. Peut-être Carthage, trop occupée par la guerre avec les Romains, ne pût-elle secourir efficacement Masinissa? Peut-être aussi sembla-t-il à ces marchands qu'il était préférable d'avoir pour allié Syphax victorieux et puissant que Masinissa vaincu et qui ne disposait que d'une poignée d'hommes? Quoi qu'il en soit, les Carthaginois détachèrent Syphax de l'alliance romaine, traitèrent avec lui et, pour l'attacher plus étroitement à leurs intérêts, lui donnèrent en mariage Sophonisbe, une fille de l'illustre famille des Barca. On avait fiancé cette même personne à Masinissa; et quand celui-ci apprit que les Carthaginois manquaient à leurs promesses, quand il vit ses anciens alliés l'abandonner pour s'unir à son ennemi, il n'eut plus qu'une pensée : se venger des uns et des autres et, pour exécuter ses projets de vengeance, il se donna aux Romains. Ils reçurent avec empressement le roi numide, qui leur avait autrefois causé tant de mal par ses audacieuses entreprises et, lorsque Scipion débarqua en Afrique, il eut pour auxiliaires les Massyles, tandis que les Massaisyles et Syphax combattaient pour Annibal. Masinissa battit Syphax en plusieurs rencontres, enleva Cirta qui était devenue la capitale

de son ennemi et y fit prisonnière Sophonisbe, à qui il envoya une coupe de poison ; elle la prit et mourut. Quelque temps après Syphax tomba au pouvoir de Scipion, qui l'envoya mourir dans les prisons de Rome.

La Numidie sous Masinissa

Quand la paix fut signée après Zama (201 avant J.-C.), Masinissa reçut le prix de ses services. Ce petit roi des Massyles, outre le territoire qui appartenait à ses ancêtres, eut une bonne partie des États de Syphax ; Cirta devint la capitale de ce nouveau royaume appelé Numidie ; Rome, par le traité de paix, avait défendu aux Carthaginois de l'attaquer. En réalité Masinissa sera désormais, en Afrique, le principal instrument de la politique romaine ; voisin de Carthage, il surveillera cette grande ville ; il dénoncera aux Romains toutes les tentatives qu'Annibal et d'autres pourront faire pour son relèvement. Même il prendra chaque jour quelque morceau du territoire carthaginois, et Carthage n'osera pas le repousser par les armes ; elle sait que si elle le faisait ce serait pour elle la guerre avec Rome et par suite la ruine définitive.

Elle envoie des ambassadeurs se plaindre auprès du Sénat romain et demander justice ; on délègue alors des commissaires, qui viennent en Afrique pour juger la chose et donnent toujours raison à Masinissa ; ce dernier, ainsi encouragé, va étendant chaque jour son royaume aux dépens de l'Afrique Carthaginoise.

Pendant un règne de plus de 50 années (200 à 148 avant J.-C.), Masinissa ne se borna point à conquérir des domaines plus étendus ; il voulut aussi donner à son royaume quelques éléments de civilisation. Il appela, dans la capitale, des ouvriers étrangers, Grecs et Latins ; des officiers romains vinrent instruire ses soldats ; même il parvint à rendre sédentaires bon nombre de tribus nomades. Polybe, un historien grec contemporain, nous le montre apprenant aux Africains que la terre qu'ils habitent, demeurée jusque-là inculte, pouvait produire des fruits de tout genre. Il mourut à 90 ans, encore vigoureux et hardi, laissant à ses fils un trésor bien garni, des domaines fertiles et un État en pleine voie de prospérité. La guerre qu'il avait amenée entre Carthage et Rome venait enfin d'éclater.

Troisième guerre punique (149 à 146 av. J.-C.)

Nous avons vu qu'à diverses reprises, pendant 50 années, Masinissa avait enlevé de notables portions du territoire Carthaginois. Les Romains, pris pour arbitres, avaient toujours laissé à Masinissa ce dont il s'était emparé : en 193, c'étaient les campagnes fertiles voisines de la Petite Syrte ; en 174, une province à l'est de Bône avec 70 villes. A l'occasion d'une de ces razzias, Caton, envoyé comme commissaire en Afrique, avait vu avec colère Carthage encore riche et peuplée, malgré ses revers. Il y voyait pour Rome un danger et répétait à la fin de tous ses discours et de ses conversations : *il faut détruire Carthage.* Ce fut bientôt l'opinion unanime des Romains et, quand il y eut quelque répit aux conquêtes qu'ils faisaient alors du côté de l'Orient, ils cherchèrent l'occasion de ruiner pour toujours la capitale de l'Afrique ; l'occasion se présenta en l'an 149 avant J.-C.

Les Carthaginois avaient repoussé par les armes une nouvelle incursion de Masinissa ; aussitôt les Romains de crier à la violation du traité fait après Zama et d'envoyer une armée de quatre-vingt mille soldats. Les consuls Manilius et Censorinus

demandèrent qu'on leur livrât les armes et toutes les machines de guerre, puis les vaisseaux; tout fut brûlé dans le port, sous les yeux mêmes des Carthaginois. Ils croyaient par de tels sacrifices avoir acheté la paix; les consuls leur dirent encore : « *Maintenant vous abandonnerez votre ville et vous irez vous établir à dix milles dans l'intérieur des terres.* » Ils voulaient éloigner les Carthaginois de cette mer qui avait été le théâtre de leur grandeur et dont la vue réchauffait parfois leur patriotisme.

A cette perfidie suprême, tout Carthage s'émeut; on court aux armes, non qu'il reste quelque espoir de vaincre, mais on ne veut pas quitter la patrie; tous préfèrent y mourir. Les poutres et les boiseries des maisons servirent à faire une nouvelle flotte; on porta l'or et l'argent chez les armuriers pour qu'ils en fissent des armes, puisque le fer et l'airain manquaient; les femmes donnèrent leurs cheveux pour en faire des câbles et des cordages. Une armée fut levée et, dans la campagne, près de Tunis, les Carthaginois remportèrent quelques victoires. On crut qu'un Scipion seul pouvait triompher de Carthage, même déchu. Scipion Émilien fut chargé de cette guerre; il entourra la grande cité d'un fossé et d'un mur, bloqua

le port au moyen d'une digue immense. Les Carthaginois creusèrent un long canal dans le roc et gagnèrent par ce chemin la haute mer. Cette flotte, qu'ils avaient faite avec les poutres et les boiseries de leurs maisons, faillit battre les galères romaines. Celles-ci l'emportèrent cependant ; puis Scipion prit d'assaut les deux enceintes extérieures et l'armée romaine se trouva dans la ville.

Ruine de Carthage

Alors commença une scène qui a peu d'analogues dans l'histoire ; les Romains durent faire le siège, rue par rue et maison par maison, de cette ville, qui comptait encore 700,000 habitants. Hommes, femmes, enfants, moururent en défendant leurs demeures ; six jours et six nuits durant, l'épouvantable massacre ne cessa point ; le septième enfin les assiégeants arrivèrent à la citadelle Byrsa. Les derniers défenseurs de Carthage, commandés par Asdrubal, se rendirent alors, tandis que la femme de ce chef égorgeait ses deux petits enfants et se jetait sur un bûcher pour ne point tomber en esclavage. Scipion livra ensuite la ville au pillage ; le feu fut mis partout. Des temples

fastueux, des demeures princières, des richesses immenses accumulées sur ce point de la plus grande ville du monde d'alors, il ne resta plus que des débris informes et des ruines désolées. Même on voua ces lieux à une éternelle solitude, et du sel fut répandu sur la terre pour que rien n'y pût croître désormais. (146 avant J.-C.)

Influence de Carthage en Afrique

Carthage était tombée sous les coups de Rome, mais les indigènes avaient grandement contribué à sa ruine, car ils avaient contre elle d'inexpiables rancunes ; ils s'étaient vengés de la longue oppression dans laquelle on les avait tenus. Pourtant l'influence de Carthage ne fut pas éphémère comme on pourrait le penser, et quand la grande cité tomba, l'Afrique avait été par elle profondément modifiée.

Des ports très nombreux étaient épars sur la côte d'Afrique, depuis la Tripolitaine jusque sur le bord occidental du Maroc ; les marchands carthaginois s'avançaient très loin dans l'intérieur des terres, et de grands marchés s'étaient formés dans des villes comme : Auzia (Aumale), Sétif,

Cirta, Zrai et Tigisi (sud de la province de Constantine). La facilité des échanges avait poussé les indigènes à s'adonner à l'agriculture et à l'élevage du bétail. Les grandes familles carthagoises donnaient l'exemple de tirer parti des ressources merveilleuses du sol ; la Tunisie notamment était un pays très bien cultivé, et les Romains eux-mêmes empruntèrent aux Carthagois leurs méthodes et leurs procédés agricoles (1). A cette école, les indigènes se formèrent assez vite et bien des tribus de nomades devinrent sédentaires ; même la langue et les dieux de Carthage avaient été adoptés par bon nombre d'Africains ; la langue punique demeura en usage dans les campagnes pendant plus de cinq siècles après la chute de Carthage, et les dieux phéniciens furent adorés presque aussi longtemps. Sous les Romains, leur nom phénicien fut simplement remplacé par celui d'une divinité romaine correspondante : Melkarth, le dieu de la force, devint Hercule ; Ashmoun, le dieu de la santé, devient Esculape ; Baal, le dieu de la terre féconde, fut partout adoré sous le nom de Saturne ; Tanit, la déesse de la lune, fut appelée

(1) Les Romains firent traduire en leur langue les livres d'agriculture du carthagois Magon.

Diane; en un mot, le fond de la religion, les croyances, les usages puniques subsistent.

Les chefs indigènes étaient tout disposés à favoriser cette influence des Carthaginois; l'histoire nous les montre pleins d'admiration pour la grandeur, les immenses richesses, la civilisation, les arts de Carthage; ils s'efforçaient même d'amener leurs farouches sujets à un état social analogue à celui de ces étrangers. Nous voyons que Syphax et Masinissa, deux des plus grands chefs indigènes, habitaient des palais, déployaient une certaine pompe, faisaient cultiver la terre, tracer des routes, construire des monuments. Le Quobr Roumia, près Cherchell (Tombeau de la Chrétienne) et le Medracen, près de Batna, sont des spécimens remarquables de l'art de cette époque (1).

(1) Le Quobr Roumia, qui s'élève sur une colline voisine de Cherchell et qui a 30 mètres de hauteur et un soubassement carré de 63 mètres sur chaque face, a été construit pour la sépulture d'une famille de rois Maures; il en est sans doute ainsi du Madracen, qui lui ressemble beaucoup.

CHAPITRE IV

CONQUÊTE DE L'AFRIQUE PAR LES ROMAINS

(146 AV. J.-C. JUSQUE 42 APRÈS)

Politique des Romains

Au lendemain de la ruine de Carthage, les Romains montrèrent, vis-à-vis des peuples Berbères, cette suprême habileté politique qui a fait leur grandeur. Ils n'avaient fait la guerre, disaient-ils, qu'aux Carthaginois et ils ne prirent par suite pour leur compte que le territoire qui appartenait en propre aux Carthaginois ou à leurs alliés; au contraire les autres villes africaines, qui n'avaient point pris part à la grande lutte, gardèrent une apparente indépendance; Utique même, qui avait embrassé la cause romaine, reçut un accroissement de territoire.

Organisation de l'Africa

En fait, toute la région qui dépendait directement de Carthage fut regardée comme un pays définitivement conquis ; elle fut réduite en province romaine et appelée *Provincia Africa*, mot qui correspond assez exactement à l'*Ifrikia* des Arabes et comprend la plus grande partie de la Tunisie d'aujourd'hui. Un gouverneur venu de Rome et qui changeait tous les ans, administrait la province avec un pouvoir absolu.

L'Africa était une région fertile en céréales et remplie de villes prospères ; les Romains n'eurent qu'à continuer l'œuvre des Carthaginois. Ils vinrent faire le commerce qu'avaient fait autrefois les marchands phéniciens, reprirent pour leur compte les grandes manufactures et reçurent pour le trésor de Rome les tributs en nature et en argent, que les populations rurales payaient jadis à Carthage. L'Africa garda la prospérité et l'animation qu'elle avait eues autrefois. Mais le centre de tout commerce fut un peu déplacé ; Utique, résidence du gouverneur romain, remplaça Carthage et hérita des grands établissements commerciaux et industriels qui se trouvaient auparavant dans cette ville.

Micipsa (148 à 128 av. J.-C.)

En Numidie, Micipsa, fils de Masinissa, fut comme son père tout dévoué aux Romains. Il se reconnut vassal du Sénat et fournit à ses protecteurs des chevaux et du blé pour leurs expéditions ; même son fils adoptif, Jugurtha, alla faire parmi eux ses premières armes. L'administration de ce roi semble avoir été très habile. Son royaume de Numidie, qui s'étendait depuis la province d'Africa jusqu'à la Mulucha, se couvrit de cultures florissantes ; des villes assez importantes s'élevèrent çà et là, Cirtha s'embellit. Une partie de ces progrès était due à l'influence des étrangers ; une colonie de Grecs était venue se fixer à Cirtha en même temps qu'un grand nombre de marchands latins. Des citoyens Romains, des Italiens de toutes classes s'établissaient dans les villes du littoral comme industriels ou comme marchands ; ils habitaient les indigènes à apprendre la langue latine, à recevoir la monnaie et les marchandises des Romains. C'était la conquête pacifique du pays.

Jugurtha et les fils de Micipsa (128 av. J.-C.)

De graves événements survinrent qui parurent

un instant compromettre cette conquête. Micipsa, avant de mourir, avait partagé ses États entre ses deux fils, Adherbal et Hiempsal, et un neveu qu'il avait adopté, Jugurtha. Celui-ci était un homme dans la force de l'âge, réputé entre tous les Numides pour un hardi cavalier, un vaillant soldat, un chef expérimenté ; au contraire Adherbal était d'un esprit pacifique et d'un caractère indolent ; pour Hiempsal, il atteignait à peine l'âge d'homme. Les belliqueux Numides aimaient beaucoup mieux que tout autre Jugurtha, qui pouvait les conduire à la guerre et au pillage. Celui-ci, confiant dans la valeur de ses partisans, résolut de conquérir le royaume d'Hiempsal, qui l'avait insulté. Il l'attaqua tout à coup avec une armée et le tua. Adherbal voulut venger ce meurtre ; il s'adressa au Sénat romain de qui, disait-il, il tenait son pouvoir. Des commissaires furent envoyés de Rome pour apaiser le différend et partagèrent la Numidie en deux parts : celle de l'Est fut donnée à Adherbal, celle de l'ouest à Jugurtha. Celui-ci ne fut point satisfait de ce partage ; il envahit les États de son frère et l'assiégea dans Cirtha, sa capitale. Les Italiens qui étaient alors dans la ville conseillèrent à Adherbal de se rendre, sous promesse qu'il aurait la vie sauve ;

Jugurtha promet, puis fit égorger Adherbal et tous les Romains.

Guerre entre Jugurtha et les Romains

La nouvelle de cet assassinat souleva le peuple et les sénateurs Romains. Jugurtha essaya de justifier ses actes et vint à Rome avec un sauf-conduit. Il comptait sur ses présents, sur son or, pour corrompre les personnages les plus influents. Il avait presque réussi, mais il fit mettre à mort, dans Rome même, un parent de Masinissa, qui réclamait une part de royaume de Numidie. Ce nouveau crime ranima les colères ; la guerre fut déclarée au roi des Numides, car les sénateurs gagnés par lui ne pouvaient rien devant l'indignation populaire. Jugurtha dut quitter Rome sur le champ. En sortant des portes, il se retourna vers la grande cité, disant : « Ville à vendre, il ne te manque qu'un acheteur. » (109 avant J.-C.)

Tactique de Jugurtha, ses succès

Pendant trois années successives, les généraux

envoyés en Afrique furent gagnés par les présents du roi des Numides et lui vendirent la paix, ou bien encore ils se laissèrent battre honteusement. Jugurtha, d'ailleurs, était un chef habile ; il connaissait merveilleusement le pays, ses chemins, ses ressources ; il avait une cavalerie admirable, qui, à toute heure, surprenait l'ennemi ; par ses habiles espions, il savait tous les mouvements des Romains et les arrêtait dans un défilé, ou les entraînait au loin dans les régions désertes et sans eau. Ennemi toujours présent et toujours insaisissable, il lassa et détruisit presque quatre armées. Les soldats romains perdaient peu à peu toute confiance et tout courage.

Victoires de Métellus

On nomma consul, chargé de la guerre de Numidie, Métellus, général dur, inflexible et habile. Il rétablit la discipline en imposant à ses soldats de longues fatigues et de durs travaux ; ils demandèrent le combat comme une trêve à leurs peines, au lieu qu'autrefois ils cherchaient à l'éviter. Le général entreprit alors une guerre méthodique et enleva une à une toutes les forteresses

qui dominaient le pays, dans lesquelles Jugurtha avait tous ses trésors et où il trouvait un point d'appui pour l'attaque, un sûr refuge après la défaite (1). Le Numide fut enfin réduit à demander la paix ; il livra ses trésors, ses éléphants, une grande quantité d'armes. Métellus lui ordonna alors de se rendre lui-même prisonnier. Jugurtha craignit la vengeance romaine ; il s'enfuit dans le Sud, résolu à reprendre la lutte et à faire une résistance désespérée.

Métellus, furieux de tout voir remis en question, recommença la campagne avec une cruauté inouïe, brûlant et ruinant tout sur son passage ; c'est alors qu'il apprit que son lieutenant Marius était désigné pour le remplacer comme général en chef. Il se retira, le cœur profondément ulcéré ; il avait préparé la victoire, mais il n'allait pas en recevoir l'honneur.

Marius ; défaite et mort de Jugurtha

Jugurtha avait recruté une nouvelle armée parmi les Gétules des oasis et les montagnards de

(1) Sicca (le Kef), Vacca (Béja), Cirtha (Constantine).

l'Aurès ; le nouveau consul Marius le battit, faillit même, près de Cirtha, le tuer de sa main, lui prit ce qui lui restait de villes et de châteaux. Jugurtha se trouva alors sans armée ; les Numides de la plaine et les Gétules des montagnes avaient été vaincus et dispersés. Avec quelques cavaliers demeurés fidèles, il parcourut en fuyard ce qui avait été son royaume et alla demander assistance à Bocchus, roi de Maurétanie (Maroc), son beau-père. Marius courut à sa poursuite à travers cette vaste région accidentée jusqu'à la Mulucha. Bocchus et Jugurtha furent encore vaincus dans deux rencontres. La fidélité du roi de Maurétanie fut ébranlée par ce double échec ; il eut peur de la vengeance romaine et livra son gendre à Sylla, lieutenant de Marius. Jugurtha fut amené à Rome ; il suivit, chargé de chaînes, le char de triomphe de Marius, puis fut jeté dans une prison où on le laissa mourir de faim. Ainsi finit celui qu'on a appelé justement l'Abd-el-Kader de l'antiquité.
(104 avant J.-C.)

Nouvelles divisions de l'Afrique

La ruine de Jugurtha eut pour effet d'amener,

dans l'Afrique du Nord, une nouvelle division territoriale. Les Romains, prudents comme ils l'avaient toujours été, ne firent point une annexion trop prompte et ne voulurent point paraître avoir fait la guerre par esprit de conquête. Ils se contentèrent de démembrer les États du roi des Numides ; une faible partie seulement, voisine de la province romaine, fut ajoutée à celle-ci ; le centre forma une sorte de petit royaume qui fut donné à des princes de la famille de Masinissa, princes obscurs dont l'histoire sait à peine les noms ; la partie occidentale de la Numidie, montueuse et peu accessible, fut donnée à Bocchus, roi de Maurétanie, en récompense du service qu'il avait rendu à la cause romaine en livrant Jugurtha, et le nom de Maurétanie, qui avait jusqu'alors désigné les régions à l'ouest de la Mulucha, s'étendra ainsi désormais à une bonne partie de l'ancienne Numidie, c'est-à-dire jusqu'à l'Ampsaga.

Rois indigènes

Il ne faudrait pas se figurer les rois de Numidie et de Maurétanie comme des souverains puissants. Avec un titre fastueux, ils étaient, en réalité, de

simples agents de la politique romaine ; leurs enfants étaient élevés à Rome, pour servir d'otages au besoin, surtout pour être nourris dans l'admiration du peuple-roi. Ils apprenaient, et leurs sujets avec eux, la langue romaine ; des Latins s'établissaient partout dans les villes du littoral et, tandis que dans la Numidie l'œuvre de civilisation, commencée par Masinissa, était poursuivie, la Maurétanie elle-même et ses sauvages habitants entraient dans la même voie.

Pendant tout ce siècle, les rois de Numidie et de Maurétanie reçurent le mot d'ordre de Rome ; ils prirent parti dans les luttes intestines qui ensanglantèrent la grande cité ; et comme ils se détestaient et se jalousaient ainsi qu'autrefois Syphax et Masinissa, quand l'un se prononçait dans un sens, son voisin s'attachait au parti adverse. *Juba*, roi de Numidie, est Pompéien ardent ; par contre, *Bocchus*, roi de Maurétanie, combat pour César. Après Pharsale, c'est en Afrique même qu'est le théâtre de la guerre : *Juba*, vaincu à *Thapsus* (46 avant J.-C.), se donne la mort et son royaume de Numidie est ajouté à la province romaine, qui s'étend alors jusqu'à l'Ampsaga.

Juba II, roi de Numidie (an 30 av. J.-C.)

Un fils de Juba avait été emmené à Rome par César et avait reçu une haute éducation intellectuelle. Parvenu à l'âge d'homme, il était tout dévoué à sa patrie d'adoption. Enfant des Barbares, il avait oublié la langue et les mœurs des siens et vouait une sorte de culte à la civilisation forte et élégante des Romains. Il savait les langues, l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire politique et il semblait que si la destinée l'avait maintenu sur le trône de ses ancêtres, il eût été un sage couronné. Auguste, qui connaissait ces mérites et qui voyait combien Juba était dévoué à la grandeur romaine, rendit au jeune prince les États de son père et le titre de roi de Numidie.

Juba II, roi de Maurétanie (an 25 av. J.-C.)

Cinq ans plus tard, la famille des rois maurétaniens, la famille de Bocchus, s'éteignait. L'heure n'était pas encore venue où son immense domaine, en partie inculte et barbare, devait devenir province romaine. Auguste imagina de reprendre à

Juba la Numidie déjà civilisée et de lui donner à gouverner la Maurétanie encore peu soumise. Il devint roi de la région, mal connue alors, qui allait de l'Ampsaga aux rivages de l'Atlantique, où vivaient mille tribus ennemies, les unes sédentaires, les autres nomades, toutes amoureuses de leur indépendance et rebelles à leurs rois. Ainsi, la Numidie, de royaume allié, devenait province romaine, tandis que la Maurétanie était donnée à un roi qui avait pour mission de préparer l'annexion prochaine.

Règne de Juba II en Maurétanie

L'histoire des luttes que Juba II eut à soutenir nous est mal connue. Nous savons seulement que Rome lui prêtait ses légions, quand il en avait besoin pour briser quelque résistance; c'était pour le compte de Rome qu'il travaillait réellement. Des Romains vinrent s'établir sur les points les plus importants du littoral : *Igilgili*, *Saldæ*, *Rusazus*, *Rusguniæ*, *Cartennæ* et aussi deux points de l'intérieur, *Tubusuptus*, qui contient la Kabylie, et *Zuccabar*, qui observe toute la vallée du Cheliff, reçurent des colonies dès le temps d'Auguste. Des

troupes romaines y tenaient garnison pour défendre le royaume de Juba contre les incursions des montagnards, au besoin pour surveiller le roi lui-même.

Les résultats du long règne de Juba (il dura plus de 50 ans) furent des plus remarquables. Les étrangers attirés dans ses États y développèrent l'agriculture, le commerce et l'industrie ; ses sujets indigènes, entraînés par l'exemple, exploitèrent avec plus d'ardeur les ressources du pays ; des villes, des villages, des châteaux-forts, de grandes fermes s'élevèrent çà et là sur le bord de la mer et sur plusieurs points de l'intérieur. La vieille cité phénicienne de Iol, la résidence royale, prit le nom de Julia Cæsarea, en l'honneur de Jules César ; elle fut embellie de somptueux monuments, de thermes, de palais, de théâtres ; des maisons s'étagèrent jusque sur le flanc des hauteurs voisines et une population considérable se pressa dans ses murs. Une preuve incontestable de cette influence de Rome, c'est que dans toute la Maurétanie on parla de bonne heure la langue latine ; du moins ce fut dès lors la langue officielle, la langue des inscriptions tumulaires, des tribunaux, des hautes classes.

Prospérité de la Numidie, Carthage

La Numidie et l'Afrique s'embellissaient et s'enrichissaient en même temps.

Carthage était enfin sortie de ses ruines ; une colonie romaine, envoyée par Jules César, l'avait relevée (1). Elle était maintenant une cité populeuse où résidait le gouverneur romain et qui semblait devoir reprendre, pour le compte de Rome, le rôle que la vieille Carthage avait joué en Afrique. C'était à Carthage que résidaient les proconsuls, c'est-à-dire les vrais souverains de l'Afrique, qui avaient remplacé les anciens suffètes ; c'était de là encore que partaient les ordres, les marchandises et les soldats ; Carthage redevenait capitale.

La possession de la Numidie par les Romains fut cependant troublée par quelques incursions ; les nomades du Sud et des Hauts-Plateaux venaient assez souvent faire des razzias dans les riches régions du Tell. Ainsi, à diverses reprises, les légions

(1) Une colonie y avait été envoyée dès 133 av. J.-C. par Tibérius Gracchus, mais n'avait point prospéré. Le relèvement de Carthage date de l'envoi d'une colonie par Jules César en 45 av. J.-C.

romaines durent combattre les turbulents Musulames, les Gétules et autres tribus.

Révolte de Tacfarinas

La révolte de Tacfarinas fut la plus importante. C'était un Berbère qui avait servi dans les légions romaines et avait déserté. Il appela aux armes les Musulames, alors établis au pied de l'Aurès, reçut un contingent de cavalerie d'un chef de Maures nommé Mazippa et eut bientôt comme une armée. Un très grand nombre de Gétules, attirés par l'espoir du butin, vinrent encore se joindre à lui. La révolte s'étendit bientôt dans tout le Sud et l'Est, depuis les Syrtes jusqu'auprès du Hodna. Sept années durant, Tacfarinas occupa les légions et inquiéta assez sérieusement les Romains. Chaque fois qu'il était vaincu, il courait s'enfoncer dans le désert et était bientôt à l'abri de toute poursuite. Mais quelques mois après, quand il voyait les Romains redevenus confiants et mal gardés, il reparaisait tout à coup, surprenant les villages et les fermes, et marquait son passage par le meurtre et l'incendie. Il osa même plus d'une fois attaquer les places fortes telles que Capsa en

Tunisie et Tubusuptus dans la vallée du Sahel (1).

Le proconsul d'Afrique, Blesus, le vainquit plusieurs fois ; Dolabella, son successeur, força les soldats de Tacfarinas à lever le siège de Tubusuptus. Puis, comme les Berbères voulaient fuir vers le Sud, ils trouvèrent toutes les issues gardées et furent atteints par le proconsul aux environs d'Auzia (Aumale). Tacfarinas périt en combattant avec un grand nombre des siens et la révolte fut étouffée (24 ans après J.-C.).

Ptolémée; réduction de la Maurétanie en province romaine

Malgré ces quelques soulèvements, on peut dire que la Numidie et la Maurétanie jouirent d'une paix durable pendant les quarante premières années du I^{er} siècle de l'ère chrétienne. Quand Juba était mort, l'an 19 après J.-C., son fils Ptolémée avait été nommé roi par l'empereur ; il continua

(1) Au S.-O. de Bougie, aujourd'hui Tiklat. On doute si Thubuscum, de Tacite, est bien Tubusuptus ; ce qui est dit du siège d'Auzea par cet auteur rend l'identification vraisemblable.

L'œuvre si bien commencée par son père. L'annexion de la Maurétanie était toute prête et eût pu se faire d'une manière pacifique, si Caligula n'eût fait étrangler Ptolémée et provoqué ainsi un soulèvement. Cette dernière résistance venait d'ailleurs des affranchis et des ministres du roi assassiné (1) ; la population indigène, déjà un peu romanisée, ne les soutint pas ; ils ne trouvèrent d'appui que chez les tribus nomades de l'extrême Sud. Suétorius Paulinus, envoyé contre les rebelles, s'avança à leur suite jusqu'aux cimes neigeuses de l'Atlas marocain et jusqu'au désert que baigne le fleuve Guir (41 après J.-C.). Puis Hosidius Géta poursuivit les débris des adhérents d'Oedémon jusque dans le Sahara algérien, et en 42 la Maurétanie fut réduite tout entière en province romaine (2).

(1) Le promoteur du mouvement était un affranchi nommé *Oedémon*.

(2) Malgré ce fait que la Maurétanie ne fut réduite en province qu'en l'an 42, nous remarquons, dans les inscriptions, que les années de l'ère provinciale comptaient à partir de l'an 40, c'est-à-dire de l'assassinat de Ptolémée :

ANNO PROVINCIAE I. — An 41 de notre ère ;

ANNO PROVINCIAE II. — An 42 de notre ère.

Et ainsi de suite.

Désormais, toute l'Afrique du Nord, tout l'ancien domaine de Carthage appartient aux Romains ; cette prise de possession n'a été accomplie que 188 ans après la chute de Carthage ; il a fallu deux siècles et plus de lutttes et d'efforts ; les victoires ont été mêlées de revers, la conquête a été plusieurs fois en péril, mais la patience et la discipline des Romains ont enfin triomphé de la valeur fougueuse des Berbères, comme des résistances que présente le pays lui-même. Ajoutons que la politique de Rome avait toujours été très prudente, et qu'une sage lenteur dans l'œuvre de la conquête avait été sa règle constante.

CHAPITRE V

ORGANISATION DU PAYS CONQUIS

Administration romaine

La conquête de l'Afrique Mineure par les Romains n'était sans doute pas complète en l'an 40 de notre ère ; bien des tribus nomades de l'extrême Sud échappaient à toute autorité, même à toute surveillance ; les populations belliqueuses du Maroc ne devaient pas davantage être sujettes de l'empire romain ; mais du moins tout le littoral et la plus grande partie des Hauts-Plateaux étaient soumis, et d'ailleurs, d'année en année, la conquête s'étendait vers le Sud, partout où il y avait des terres riches et fertiles. Quant aux âpres régions des montagnes, en Algérie aussi bien qu'au Maroc, ainsi qu'aux oasis de l'extrême Sud, telles que Tougourt, Ouargla, El-Goléah et Figuig, elles ne paraissent pas avoir attiré beaucoup l'attention des Romains.

L'organisation des pays conquis, les relations de Rome avec les tribus indigènes, les institutions politiques, les droits et les privilèges des hommes juxtaposés, les impôts qui pesaient sur les populations, tout cela a varié suivant les localités et suivant les temps. Les villes de la Tunisie et de la Numidie n'étaient point semblables aux bourgades du Maroc ; les sédentaires n'étaient point gouvernés comme les nomades, et, pendant quatre siècles qu'a duré la domination romaine, il s'est produit bien des changements, bien des réformes, peut-être même bien des révolutions. Les textes des auteurs anciens et les inscriptions elles-mêmes ne jettent qu'un demi-jour sur cette histoire ; aussi nous nous bornerons à indiquer les faits les mieux connus et le caractère général de la domination romaine.

Division en provinces

De l'année 42 jusque vers l'an 290 après J.-C., l'Afrique fut divisée en quatre provinces :

1° L'*Afrique* proprement dite ou province *proconsulaire*, qui comprenait presque toute la Tunisie actuelle et était régie par un proconsul résidant

à Carthage ; 2° la *Numidie*, qui allait de la rivière Tusca, près de Tabarka, jusqu'à l'Ampsaga ; elle était régie par un légat, général qui commandait à la fois la province de Numidie et toutes les forces militaires de l'Afrique et de la Numidie réunies ; 3° la *Maurétanie Césarienne*, qui allait de l'Ampsaga à la Moulouja et avait Cæsarea pour capitale ; 4° la *Maurétanie Tingitane*, qui avait Tingis (Tanger) pour capitale et correspondait au Maroc actuel. Les deux Maurétanies étaient administrées par des procureurs, *procuratores Augusti*, sorte d'intendants des empereurs.

Les gouverneurs de provinces

Le gouverneur d'une province, qu'il eût le rang de proconsul, celui de légat, ou celui moins élevé de procureur, était un personnage très puissant, représentant direct de l'empereur et ne dépendant que de lui. Il avait le commandement des forces militaires de la province (1), en même temps que

(1) Le proconsul d'Afrique ne commandait point de troupes parce que sa province était la plus anciennement soumise et la plus tranquille de toute l'Afrique du Nord. Il

la haute administration civile ; il rendait aussi la justice, comme représentant de l'empereur, le juge souverain. Au moins, à l'origine, il surveillait les agents financiers (1).

Le gouverneur recevait un traitement considérable, avait des bureaux bien pourvus d'employés, et une suite de soldats assez nombreuse. Il avait la haute surveillance de tout ce qui se faisait dans la province, soit auprès des tribus indigènes, soit dans les villes surtout peuplées de Romains.

Les tribus et les municipes

Les inscriptions nous apprennent que bon nom-

n'avait qu'une escorte et des soldats chargés de la police ; mais il faut remarquer qu'il était supérieur dans la hiérarchie au légat de Numidie et pouvait recourir aux forces dont disposait ce dernier.

(1) Il semble qu'à une époque postérieure, l'administration des finances fût confiée à des fonctionnaires relevant directement de Rome et qu'il y eût deux administrations financières distinctes : une propre à la province proconsulaire et une autre pour la Numidie et les Maurétanies. Ajoutons que certains domaines impériaux avaient des intendants ou procureurs spéciaux.

bre de tribus n'étaient pas administrées directement par des fonctionnaires romains, mais plutôt par des chefs indigènes relevant du gouverneur. Celui-ci les choisissait parmi les personnages notables, connus pour leur dévouement à la cause romaine. On les décorait du titre de *principes* ou *reguli* (princes, petits rois); on leur envoyait, comme insignes de l'autorité qui leur était confiée, un bâton d'ivoire et un manteau rouge. Cet usage, qui datait de la domination carthaginoise, se maintint jusqu'aux derniers jours de l'empire, et on peut même dire que les *caïds* et *aghas* d'aujourd'hui remplissent les mêmes fonctions que les principes ou reguli d'autrefois. Comme eux, ils reçoivent un burnous rouge d'investiture, perçoivent les impôts et commandent les *goums* indigènes. On voit que les Romains avaient comme nous leurs communes indigènes, ou quelque chose d'assez analogue.

Les villes, où la population romaine était considérable, étaient administrées très différemment; elles avaient en général une certaine autonomie, mais à des degrés très divers. Les unes, appelées colonies et *municipes*, étaient les plus favorisées; ceux qui en étaient déclarés citoyens jouissaient de tous les droits et privilèges si étendus du citoyen

romain, et leur cité offrait assez exactement, au point de vue de l'administration municipale, une petite image de Rome même. D'autres, appelées *villes exemptes d'impôts, villes alliées, villes libres, colonies latines*, jouissaient de droits divers et moindres, suivant les traités qu'elles avaient fait autrefois avec Rome, ou les constitutions qui leur avaient été accordées par les empereurs. Toutes avaient la légitime disposition de leurs revenus communaux, étaient administrées par une sorte de conseil municipal composé des notables et qui était appelé *ordo decurionum*, *ordo* ou *curia*. Ces *curiales* ou *decurions* élisaient des fonctionnaires municipaux, au nombre de deux ou de cinq, remplissant à peu près les mêmes fonctions que nos maires et adjoints. Il y avait aussi des *édiles*, chargés des travaux publics, des magistrats religieux, *pontifes* ou *flamines*, élus par la curie. Quelquefois il y avait aussi un juge élu et un fonctionnaire chargé du soin des finances communales. Les personnages qui obtenaient ces *honneurs*, comme on disait alors, devaient avant l'élection promettre de verser une certaine somme dans la caisse municipale (on appelait cela *la légitime*); ils devaient s'engager à faire exécuter certains travaux d'utilité publique à leurs frais ou à don-

ner des fêtes. On voit que non seulement ces fonctions étaient gratuites, mais même qu'elles étaient onéreuses pour ceux qui en étaient revêtus. Il fallait être riche pour les occuper ; cette manière de faire avait l'avantage de couvrir l'Afrique d'une foule de monuments élevés aux frais d'hommes riches, désireux des honneurs. Ici les candidats décurions bâtissaient un cirque, là un aqueduc, ailleurs un portique ou une promenade publique ; presque toujours aussi ils faisaient élever, autour des forums de leur ville, des statues représentant des divinités, des empereurs. De là le grand luxe de monuments que nous remarquons dans les ruines des cités romaines même les plus petites.

Ainsi, dans l'ensemble, les Romains avaient, dans les provinces d'Afrique, établi une organisation assez semblable à la nôtre ; ils avaient, comme nous, d'une part, des *caïds* et des *aghas* ; d'autre part, des communes autonomes ou de *plein exercice*. On croit même reconnaître dans les institutions anciennes quelque chose d'analogue à nos *communes mixtes* ; les *pagi* ou territoires ruraux étaient administrés par des *principes*, choisis sans doute par le gouverneur, et des officiers romains étaient quelquefois chefs de tribus.

Condition des terres et des personnes

Si les cités avaient des droits très inégaux, les conditions faites aux personnes n'étaient pas moins diverses ; on considérait d'abord deux catégories d'hommes : les Romains et les indigènes. Les premiers étaient véritablement propriétaires de leur terre et ne payaient pas l'impôt foncier, qu'ils fussent venus comme civils dans une colonie fondée par l'empereur, ou qu'ils eussent été établis comme vétérans dans une de ces colonies militaires qui défendaient le pays. Quant aux indigènes, ils n'avaient point été dépouillés réellement de leurs biens, mais ils n'en étaient point regardés comme les véritables propriétaires. En droit, l'unique propriétaire dans les provinces, c'est le peuple romain, par suite l'empereur. Aux indigènes on laisse seulement la possession du sol, moyennant une indemnité annuelle, qui marque bien qu'ils ne sont que les fermiers de l'État.

Parmi les personnes indigènes, les situations sociales sont très variées ; il y a des hommes libres, il y a des serfs attachés à la glèbe, des sortes de khammès, il y a enfin des multitudes d'esclaves occupés aux travaux des champs ou dans l'indus-

trie. Nous voyons aussi, par les historiens, que la propriété était fort peu morcelée ; l'empereur d'abord avait d'immenses domaines administrés par ses procurateurs, domaines qui provenaient soit de l'ancien patrimoine des rois indigènes, soit des terres séquestrées après les révoltes, soit des confiscations faites sur les particuliers. Un historien latin, Pline, nous apprend que de son temps l'Africa presque tout entière appartenait à cinq grands personnages romains.

Organisation militaire

L'infinie diversité des conditions sociales empêchait que, dans les masses qui peuplaient l'Afrique, il y eût quelque intérêt commun. La variété non moins grande des conditions faites aux cités s'opposait à ce que celles-ci eussent les mêmes droits à revendiquer. Il n'y avait point de ligue possible, ni d'entente pour une révolte commune entre des personnes, ou entre des villes qui étaient si diversement bien ou mal traitées ; il n'y avait donc rien à craindre pour les Romains ni des villes, qui étaient généralement prospères et heureuses, ni des cultivateurs des campagnes, intéressés pres-

que tous à la paix et d'ailleurs trop désunis pour faire la guerre. Une seule chose était à redouter : les incursions des tribus farouches descendant tout à coup de leurs montagnes, ou de quelques bandes nomades accourant de l'extrême Sud. Ordinairement ces incursions étaient facilement repoussées soit par les goums indigènes, soit par les milices urbaines. Quelquefois pourtant il arrivait qu'elles prenaient un certain caractère de gravité ; alors des troupes régulières étaient envoyées contre les envahisseurs et tenaient la campagne. Diverses légions eurent leurs cantonnements en Afrique ; ce fut d'abord la *XXXI^e légion Augusta*, qui défit Tacfarinas ; plus tard la *II^e légion Augusta*. Mais au II^e et au III^e siècle une seule légion occupe la Berbérie, c'est la *III^e légion Augusta* ; elle comptait environ 6,000 hommes de troupes romaines et elle avait son quartier général à Lambèse. Sur l'emplacement du camp, les soldats élevèrent une ville pleine de monuments ; ils furent là comme dans une grande cité militaire, qui surveillait les montagnes de l'Aurès et couvrait la Numidie contre les incursions des nomades du Sud. Autour de cette petite armée de 6,000 Romains se groupaient un assez grand nombre de vétérans libérés du service, et 6,000 indigènes environ ré-

partis dans les corps auxiliaires qu'on appelait : ailes, troupes, cohortes. Quand il en était besoin, quelques soldats de la légion et un plus grand nombre d'auxiliaires étaient envoyés en expédition contre des rebelles ou pour tenir garnison dans les places fortes. On trouve des preuves de l'existence de ces garnisons dans la Tripolitaine, la Tunisie, la région des Zibans et même le pays de Djelfa et de Msad ; des inscriptions nous montrent aussi des colonnes de soldats de cette même légion *III^e Augusta*, des *vexillationes*, allant combattre dans les environs de Radamès et dans ceux du Djebel-Amour.

La Maurétanie, du moins la région montagneuse du Tell, ne semble pas avoir reçu de soldats de cette légion ; elle était défendue par des corps spéciaux, des troupes auxiliaires, des milices locales. Beaucoup de ces corps étaient des escadrons de cavalerie et ressemblaient assez aux *smalas* turques, ou aux spahis et chasseurs d'Afrique de nos jours.

Il est difficile d'évaluer le nombre d'hommes armés au moyen desquels Rome tenait toute l'Afrique du Nord ; mais il est évident que ce nombre était très petit relativement à l'étendue du pays, et on ne peut guère l'estimer à plus d'une trentaine de mille hommes. C'est beau-

coup moins que notre armée d'Afrique, et nous voyons là un témoignage de l'excellence de l'administration romaine. D'autres faits viennent d'ailleurs à l'appui de cette conclusion, et pour donner une idée de la prospérité de l'Afrique dans les premiers siècles, nous présenterons un court tableau, tiré des auteurs et des documents du III^e siècle (1) ; il nous montrera l'état du pays après deux siècles d'occupation par les Romains.

Le littoral et les ports

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le grand nombre de villes sises sur le littoral et qui ouvraient pour ainsi dire l'accès du pays. On n'en comptait pas moins d'une centaine depuis les Syrtes jusqu'à l'Oued-Draa, tandis qu'aujourd'hui sur ce long rivage on ne trouverait pas plus d'une vingtaine de ports.

Les Romains en avaient établi au bord des moindres anses, à l'abri des promontoires les

(1) Nous choisissons cette époque parce qu'elle est de beaucoup la mieux connue ; outre deux documents précieux, l'itinéraire d'Antonin et la carte dite de Peutinger, nous possédons de ce temps des inscriptions très nombreuses.

moins importants ; partout où il y avait quelque facilité pour embarquer et débarquer les marchandises, il s'était formé au moins une bourgade, et comme les petits vaisseaux des anciens pouvaient aborder presque tous les points du littoral, on comprend facilement qu'il y ait eu des ports presque partout. Quelques-uns étaient fort prospères : *Tacapé* (Gabès), *Hadrumetum* (Sousse), *Carthage*, *Utique* (Bou-Chateur, dans un canton que les alluvions de la Medjerda ont conquis sur la mer), *Hippo Zarytus* (Bizerte), *Tabraca* (Tabarka), *Hippo Regius* (Bône), *Rusicade* (Philippeville), *Chullu* (Collo), *Igilgili* (Djidgelli), *Saldae* (Bougie), *Icosium* (Alger), *Caesarea* (Cherchell), *Cartennae* (Ténès), *Portus Magnus* (Arzew), *Portus Divini* (Oran et Mers-el-Kebir), *Rusaddir* (près Melilla), *Tingis* (Tanger), *Sala* (Salé), etc., etc.

Sur ce littoral si bien garni de ports, le commerce devait être très florissant. On exportait du blé et de l'orge pour fournir les greniers publics de l'Italie, des bestiaux, de l'huile d'olive, des primeurs, des fruits, du vin, de la laine, des marbres du Filfila, du Chenoua, de Chemtou (1), des bois précieux comme le thuya et le cèdre, des esclaves

(1) L'ancienne *Similtu Colonia*.

noirs amenés par les caravanes à travers le désert, des lions, panthères et autres animaux farouches destinés aux jeux du cirque. En échange, on importait toutes sortes d'objets fabriqués de l'Orient et de l'Occident.

Villes de l'intérieur. — Ruines

Les régions intérieures étaient à peine moins riches et moins peuplées que celle du littoral; nous avons des preuves nombreuses que la population agricole était très dense sur certains points et que les grandes cités ne manquaient pas. Les textes anciens et mieux encore les ruines visibles sur le sol nous en font connaître plusieurs très importantes; telles : *Thysdrus* (El-Djem) où l'on admire les ruines imposantes d'un très grand cirque; *Suffetula* (Sbeitla); *Hadrumentum* dont les environs sont couverts de ruines à une grande distance; *Sicca Veneria* (le Kef) avec un temple magnifique; *Theveste* (Tebessa) avec un bel arc de triomphe; *Cirta*, où se pressait une population nombreuse; *Lambèse*, qui n'était d'abord qu'un simple camp et qui devint une grande cité militaire, dont les belles ruines sont disséminées dans

une plaine au pied de l'Aurès; *Caesarea*, qui couvrait de ses édifices et de ses palais 400 hectares au cœur de la Maurétanie. Mais de toutes ces cités soit du littoral, soit de l'intérieur, la plus opulente et la plus célèbre était Carthage; c'était une véritable capitale, et les écrivains romains du temps de l'empire disent qu'elle était comme une seconde Rome.

Ce qui prouve la grandeur de cette occupation romaine, c'est la quantité de ruines qu'on rencontre par toute l'Afrique; chaque fois que nos colons ont creusé le sol ou défriché les broussailles, ils ont trouvé des traces de nos prédécesseurs. Les débris du passé ont souvent servi à construire des villes arabes ou des villages français; pourtant on en découvre tous les jours. Quoique rongées par le temps ou ravagées par la main des hommes, quelques ruines s'élèvent encore majestueuses au milieu de nos champs, parmi les campements arabes ou à la limite du désert. L'Afrique est comme la terre classique des ruines romaines.

Routes

Pour permettre aux soldats de se porter rapi-

dement sur tous les points où leur présence était jugée nécessaire, pour faciliter les échanges, pour relier entre elles les diverses parties de l'Afrique, les Romains construisirent de belles et grandes routes dont on voit encore les vestiges. Elles avaient pour les anciens la même utilité qu'ont les voies ferrées pour nous. Les unes partaient des ports du littoral pour pénétrer dans l'intérieur : c'est ce que nous nommons des *voies de pénétration* ; d'autres longeaient les grandes vallées ou les plaines, perpendiculairement aux premières. L'ensemble formait un réseau très complet, et les empereurs, comme les autorités locales, consacraient à l'amélioration des routes ou à leur entretien des sommes considérables. (V. la carte ci-jointe, où sont marquées les voies les plus importantes.)

État social

On a quelquefois voulu nier cette grandeur et cette importance de l'occupation romaine. On a prétendu que toutes les ruines que nous voyons ne sont que peu de chose et que nous-mêmes nous avons déjà fait beaucoup plus. Pour avoir le droit d'être fiers de notre œuvre, il n'est pas nécessaire

de dénaturer la vérité. Avouons, en face des preuves innombrables que les documents et le sol nous présentent, que les Romains ont fait beaucoup plus que nous ; mais songeons que le tableau que nous venons de tracer se rapporte au III^e siècle de notre ère ; les Romains étaient alors en Afrique depuis près de 500 ans, et nous, il y a 50 ans à peine que nous avons mis le pied en Algérie. Réfléchissons aussi que les Romains avaient trouvé un pays où l'influence de Carthage avait déjà semé quelques germes de civilisation, tandis que nous avons été amenés en présence d'une race relativement plus barbare, plus fanatique et d'un pays plus inculte. Espérons que dans l'avenir l'Afrique française n'aura rien à envier de l'Afrique romaine. Nous sommes d'ailleurs les héritiers des Romains ; les indigènes nous appellent des Roumis (1).

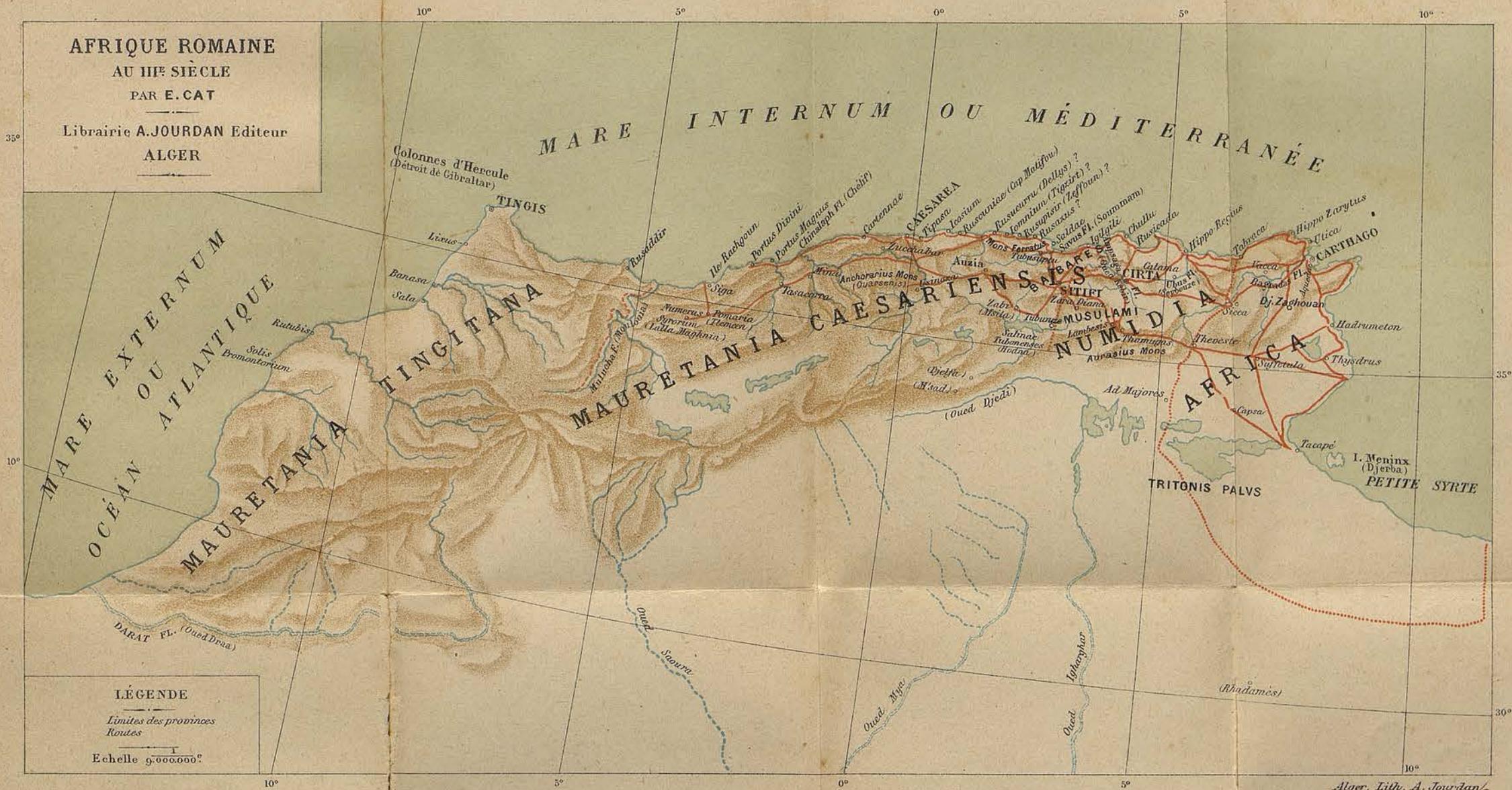
(1) Un jour, le savant Léon Renier, qui a si bien exploré les ruines de l'Algérie, copiait une inscription latine. Un Arabe s'approcha et lui dit : « Tu connais donc cette écriture ? » « Oui, répondit Léon Renier, je la comprends et je l'écris, car c'est la mienne ; vois, ce sont nos lettres, c'est notre langue. » « C'est vrai, dit l'indigène », et il ajoutait en parlant à ses compatriotes : « Les Roumis sont vraiment les fils des Romains ; et lorsqu'ils ont pris ce pays, ils n'ont fait que reprendre le bien de leurs pères. »

Au tableau que nous avons essayé de tracer de l'Afrique romaine au III^e siècle, il y aurait sans doute à ajouter beaucoup. Mais sur bien des points les documents font défaut et par exemple nous ne savons presque rien de la condition des classes inférieures. Assez souvent nous voyons des indigènes devenir quasi-Romains, mais il semble aussi que beaucoup demeurèrent dans une situation très dépendante et très misérable. L'existence des *latifundia*, de ces grandes propriétés dont nous savons que l'Afrique était pleine, ne se conçoit qu'avec l'existence de multitudes d'esclaves ou de serfs attachés à la glèbe. De même l'ardeur des indigènes à embrasser le christianisme, plus tard les excès des *Circoncensions*, semblent indiquer qu'il y avait dans la société africaine de nombreuses souffrances et d'inexpiables rancunes (1). Par suite, tandis que les hautes classes devaient désirer le maintien de l'empire romain, les classes maltraitées devaient former des vœux pour une libération ou même pour une révolution quelconque.

(1) Ce point de vue a été très bien indiqué par M. Masqueray dans une notice du volume : *Alger et l'Algérie*, publié à l'occasion du Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences, en 1881.

AFRIQUE ROMAINE
AU III^e SIÈCLE
PAR E. CAT

Librairie A. JOURDAN Editeur
ALGER



LÉGENDE

Limites des provinces
Routes

Echelle 9.000.000^e

Alger, Lith. A. Jourdan/

10°

CANÉE
Tus
Tabraca
Hippo Zarytus
Utica
CARTHAGO
Tacca

CHAPITRE VI
L'AFRIQUE PENDANT LES TROIS
PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

Paix dont jouit l'Afrique (40-235)

Avec l'organisation que nous venons d'indiquer à grands traits, l'Afrique romaine fut à peu près tranquille depuis l'an 40 jusqu'à l'an 235 de notre ère, c'est-à-dire pendant deux siècles entiers. S'il y eut des troubles çà et là, ils furent sans doute peu graves, car l'histoire n'en a pas gardé le souvenir. Nous voyons seulement, dans les temps de désordre, quelques gouverneurs prendre parti dans les guerres civiles et attirer sur leurs provinces les représailles du parti victorieux ; à peine connaissons-nous quelques razzias faites par les nomades ou les montagnards, et bientôt réprimées. D'une manière générale, on peut dire que pendant deux

siècles l'Afrique, comme d'ailleurs tout l'empire romain, jouit d'une paix profonde. L'histoire n'a guère à enregistrer que des constructions de routes, de monuments, de villes par les empereurs, et les progrès de la colonisation qui s'étend de jour en jour.

L'Afrique sous les Antonins

Les empereurs n'avaient garde d'oublier l'Afrique et de la négliger ; elle était une des parties les plus riches et les plus importantes de l'empire ; c'était, comme on disait, le *grenier de Rome*, et ses blés nourrissaient une partie du peuple romain. Vespasien et Titus avaient fait beaucoup pour la colonisation et donné des privilèges à un grand nombre de cités. Sous Nerva, des Romains s'établirent dans les immenses et fertiles plaines qui avoisinent Sétif, et cette ville qui reçut une colonie de vétérans devint très importante sous le nom de *Sitifis Nerviana Augusta Martialis*. Sous Trajan, qu'animait l'esprit de conquête, la domination romaine fut portée plus au Sud qu'elle n'avait jamais été ; l'Aurès et le sud de la Tunisie ou Djerid furent occupés. *Thamugas* (Timgad) s'éleva au

pieu des montagnes pour contenir les belliqueux Aurasieus, tandis que *Ad Majores* (près Negrine) reçut une garnison chargée de surveiller les routes au sud et à l'est de la Numidie. La sécurité fut ainsi assurée dans cette province.

Hadrien, le successeur de Trajan, put s'occuper surtout des choses de la paix. A deux reprises il vint en Afrique et parcourut le pays, semant les bienfaits sur sa route. Il relevait les villes ruinées, en fondait de nouvelles, accordait des remises d'impôt, s'occupait des voies de communication, faisait construire des monuments d'intérêt public. On pense que le merveilleux aqueduc, long de 132 kilomètres, qui amenait à Carthage les eaux du Zaghouan, fut commencé sous son règne. Un des voyages d'Hadrien en Afrique coïncida avec une année pluvieuse qui succédait à cinq années de sécheresse; on vit dans cet événement un effet de la toute-puissance divine de l'empereur.

Le règne d'Antonin ne fut pas moins favorable à l'Afrique; aussi le deuxième siècle peut être considéré comme l'époque où cette partie de l'empire fit les plus grands progrès.

Les empereurs africains

Ce qui prouve le rapide développement de la race et de la puissance romaines en Afrique, c'est le phénomène curieux qu'on voit se produire vers le milieu du II^e siècle : les Africains latinisés sont partout répandus dans l'empire et partout commencent à primer. « Le grand jurisconsulte et le » grand orateur de l'époque, Salvius Julianus et » Cornelius Fronto, sont l'un d'Adrumète, l'autre » de Cirta. Nombre d'écrivains, de jurisconsultes, » de sénateurs distingués leur succèdent et quand, » à la mort de Pertinax, la guerre civile éclate et » que le monde romain, comme au temps de César, se partage entre deux hommes, ces deux » hommes sont Africains : Albinus est d'Adrumète et Septime-Sévère de Leptis (1). »

Septime-Sévère l'emporta dans cette lutte ; il était de race punique, fit élever des statues à Annibal et accorda surtout ses faveurs aux provinces d'Orient et d'Afrique ; aussi les Africains le vénérèrent et gardèrent un culte pieux à sa mémoire. Des monuments nombreux à *Diana* (Zana, à l'ouest

(1) Amédée Thierry : *Tableau de l'Empire romain*, p. 169.

de Lambèse), à *Auzia* (Aumale), *Sitifis* (Sétif), en sont l'irrécusable témoignage. Non content d'avoir enrichi et embelli les villes, le grand empereur entreprit de coloniser certaines parties de l'Afrique encore incultes : les Hauts-Plateaux et l'extrême ouest de la Maurétanie Césarienne commencèrent à se couvrir de villages et de cités.

Caracalla, le fils de Septime-Sévère (213 après J.-C.), fut Africain de cœur comme l'avait été son père. Il multiplia les statues d'Annibal et en plaça une au Capitole. Les Africains, qu'il combla de bienfaits, n'eurent pas pour sa mémoire l'exécration que montrèrent les autres Romains.

Révolte de la Kabylie (253-260)

A la mort de Gordien III (238 après J.-C.), la longue ère de prospérité dont l'empire avait joui a pris fin ; des troubles de tout genre éclatent et une anarchie sanglante commence l'agonie du grand État. Chaque légion proclame un empereur, puis s'en débarrasse quelques mois après ; les Philippe, Décius, Gallus, le Maure Émilien, se succèdent en moins de dix ans ; Valérien, seul, put régner quelques années (253-260).

Les Berbères profitèrent de ces désordres pour se révolter, et vers l'an 253 éclata un soulèvement qui paraît avoir été assez grave. Les historiens ne nous en ont point parlé ; mais des inscriptions trouvées sur divers points de l'Algérie (1) nous font connaître les acteurs principaux et quelques-uns des incidents de cette lutte. Parmi les peuples insurgés, nous voyons : les *Babares*, c'est-à-dire les habitants du massif du Babor ; les *Quinquegentiens* ou tribus confédérées des montagnes de la Kabylie ; un parti appelé *gens fraxinensis* qui avait pour chef un nommé *Farax* et qui était à ce qu'il semble un çof kabyle. Quatre chefs de rebelles portent, dans une inscription, le titre de rois. Ces révoltés, qui semblent tous appartenir à la grande et à la petite Kabylie, marchèrent sur la région d'Aumale et y furent vaincus par Q. Gargilius Martialis, chef des cavaliers maures de cette ville, une sorte de goum servant les Romains. Farax fut tué dans cette rencontre avec un grand nombre des siens. Ensuite Gargilius marcha vers l'Est afin de faire sa jonction avec C. Macrinus Decianus, légat de Numidie ; mais un parti de Babares, qui avait envahi cette province et dévasté la région de Mila, surprit et tua

(1) A Aumale et à Lambèse.

Gargilius. Quelque temps après, le légat Decianus put vaincre les Babares, puis les Quinquégentiens, et le calme parut un instant rétabli (vers 260).

Révoltes d'Aradion et des Quinquégentiens

Des ferments de rébellion demeuraient chez les tribus indigènes, et on peut dire qu'à l'époque des 30 tyrans l'Afrique, au moins la partie occidentale, était ouverte aux invasions des Berbères. La révolte était comme l'état permanent. Un chef rebelle, Aradion, acquit même une certaine célébrité en ravageant la Numidie, et l'illustre général Probus, qui fut plus tard empereur, dut être envoyé contre lui. Il mit les insurgés en déroute, tua Aradion de sa main en combat singulier, et, pour honorer le courage de son ennemi, il lui fit élever par ses soldats un tombeau de 200 pieds de longueur (270).

Quelques années plus tard la Kabylie est encore en pleine insurrection ; les Quinquégentiens et les Babares sont toujours à la tête du mouvement. Aurelius Litua, gouverneur de la Maurétanie Césarienne, obtient sur eux quelques avantages ; il leur reprend une quantité considérable de butin,

et tue un grand nombre de leurs soldats. Les villes de Cherchell et de Bougie lui élèvent des monuments en l'honneur de ses victoires (290). Pourtant Maximien, empereur conjointement avec Dioclétien, fut obligé en 297 de venir combattre de nouveau les Quinquégentiens. Il pénétra, dit-on, jusqu'au sommet de leurs montagnes, et fit transporter plusieurs de leurs tribus en des endroits où elles pussent être surveillées de plus près. La Kabylie fut sans doute soumise, au moins pour un certain temps.

Nouvelle organisation des provinces d'Afrique

C'est au cours de ces événements, peut-être vers l'année 292, que nous voyons apparaître une nouvelle division de l'Afrique en provinces et une nouvelle organisation administrative. Cette réforme, commencée depuis longtemps en certaines parties de l'empire, fut accomplie sous Dioclétien.

La Maurétanie Tingitane fut rattachée au diocèse d'Espagne et le reste de l'Afrique Mineure fut divisé en six provinces, formant un diocèse, qui était rattaché à la préfecture d'Italie. Ces six provinces étaient : 1° la *Tripolitaine*, avec Tacapé

(Gabès) pour capitale — à la tête de cette province était un *praeses*; — 2° le *Byzacium*, appelé aussi *provincia Valeria Byzacena*, administré par un *consularis*, et ayant pour chef-lieu Hadrumète (Sousse); 3° l'*Africa proconsularis* ou *Zeugitane*, avec Carthage pour chef-lieu et un proconsul pour gouverneur; 4° la *Numidie*, appelée *Cirtensis*, du nom de Cirta, son chef-lieu, était administrée par un *legatus pro praetore* ou un *consularis*. La cinquième et la sixième province d'Afrique avaient été formées par le dédoublement de la Maurétanie Césarienne en : Maurétanie Sitifienne, avec Sétif pour chef-lieu, et Maurétanie Césarienne, gardant Caesarea pour capitale. La limite des deux provinces était voisine de Bougie et de l'oued Sahel, et chacune était administrée par un *praeses*.

En même temps que s'accomplissait ce remaniement des divisions territoriales, l'administration civile et l'autorité militaire étaient séparées d'une manière presque complète; l'armée était réorganisée et des corps de troupes spéciaux étaient chargés de la défense des frontières (*limites*). L'empire romain se sentait partout menacé par les Berbères, et on faisait les derniers efforts pour le sauver d'une ruine imminente.

CHAPITRE VII
L'AFRIQUE AU IV^e SIÈCLE
LE CHRISTIANISME

Les opprimés en Afrique

Nous avons dit plus haut que dans les masses profondes de la société africaine il devait y avoir bien des souffrances et des misères. L'organisation même du monde romain, l'existence de la grande propriété ou des latifundia, amenaient nécessairement un tel état de choses; et si nous n'avons pas de renseignements très précis sur ces infortunes sociales, quelques faits nous permettent de les entrevoir. Deux surtout en sont à nos yeux un témoignage évident; les révoltes d'abord, qui deviennent de jour en jour plus fréquentes et plus graves, dans lesquelles tout un monde de paysans et d'indigènes est engagé, sont comme les trépassissements d'un organisme malade; puis l'ardeur

quasi-sauvage, le fanatisme avec lequel les Africains adhèrent au christianisme, plus tard aux diverses hérésies, témoigne d'un vif désir du changement, d'un besoin d'une révolution. — C'est chose habituelle aux Africains d'attendre de Dieu et de la religion le remède à leurs souffrances et la fin de leurs malheurs; suivant leur expression, ils attendent le maître de l'heure (*moul es saa*).

Le christianisme et les Africains

La religion chrétienne dut plaire aux Africains de bonne heure par le caractère révolutionnaire qui était en elle; elle sapait la société romaine jusque dans ses fondements. Elle prêchait que tous les hommes sont frères et que la guerre est chose mauvaise, lorsque l'empire avait besoin de repousser par les armes toutes les hordes barbares qui se pressaient sur les frontières. Elle annonçait l'existence d'un seul Dieu, alors que les empereurs pour agir sur les esprits défiaient l'empire, la victoire, leur personne même. Elle était une religion de paix, quand Rome n'avait vécu, grandi que par la guerre. Surtout elle proclamait

que les hommes sont égaux et frères; aux oppresseurs elle commandait la modération, aux riches l'aumône, à tous la pitié et le respect de la faible. Elle était la religion des opprimés, de tous ceux qui souffraient; elle relevait l'esclave courbé sur la glèbe; elle rendait l'espoir et la dignité au pauvre; elle leur faisait un avenir meilleur en ce monde ou dans l'autre.

Le christianisme attira à lui tous les Africains qui souffraient, et il eut des partisans très dévoués dans ces indigènes qui étaient assez maltraités par la société romaine et avaient la passion de l'indépendance. Il y eut bientôt dans toute l'Afrique un grand nombre de petites églises, à la tête desquelles étaient des pasteurs décorés du titre d'évêque; à la fin du second siècle de notre ère, ces évêques furent assez nombreux pour tenir un concile à Carthage; ils étaient presque tous de l'Afrique proconsulaire et de la Numidie. — L'Église d'Afrique eut de bonne heure ses martyrs. Le christianisme était en effet persécuté par les empereurs pour cela même qui le rendait populaire, c'est-à-dire parce qu'il tendait au renversement de la société romaine. Sous Septime-Sévère, dans une ville de la Proconsulaire, *Scilla ou Scillium*, douze chrétiens eurent la tête tranchée sur une

place publique, et leurs noms semblent indiquer qu'ils étaient des indigènes romanisés (1).

Progrès du christianisme

Mais ces persécutions par lesquelles on espérait arrêter l'essor du christianisme, avaient un effet tout contraire. Le courage que déployaient les chrétiens au milieu des supplices frappait le peuple d'admiration. « *Le sang des martyrs est comme une semence de nouveaux chrétiens.* » Le mot est de Tertullien, un Africain, un prêtre de Carthage, au commencement du III^e siècle. Il disait encore, en parlant des progrès de la religion nouvelle : « Nous ne sommes que d'hier et nous remplissons tout ce qui est à vous, vos villes, vos places fortes, vos colonies, vos bourgades, vos assemblées, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, le forum ; nous ne vous laissons que vos temples. » Saint-Cyprien qui succéda à Tertullien ne fut pas moins énergique. Sous sa direction, l'Église d'Afrique grandit rapidement ;

(1) Speratus, Narzal, Cittin, Veturius, Felix, Acyllin, Letantius, Januarina, Generosa, Vestina, Donata et Secunda.

la Maurétanie, déjà entamée par les missionnaires, donna au christianisme de nombreux adhérents. En 255, au concile de Carthage, que présidait Saint-Cyprien, il y avait 85 évêques venus des diverses parties de l'Afrique Mineure. Les persécutions cependant continuaient, alternant avec des périodes de tolérance et de calme. Dioclétien, au commencement du IV^e siècle, tenta un suprême effort pour extirper la religion nouvelle; le sang coula à flots par tout l'empire et l'Afrique eut encore bon nombre de martyrs. Citons parmi eux des Berbères, Namphanio, Miggis, Lucita, Janaes et d'autres encore dont le nom même révèle la nationalité,

Triomphe du christianisme ; schisme

A partir de l'an 305, les persécutions cessent; l'empire ne peut plus lutter contre le christianisme qui triomphe, et l'empereur Constantin, se ralliant à la religion nouvelle, en fait un instrument de domination. Pourtant rien n'est changé dans l'état social du monde; avec le christianisme victorieux les inégalités et les misères d'autrefois subsistent; les opprimés et les faibles n'ont pas vu la réalisa-

tion de leurs espérances. Les Africains sont déçus; ils ne comprennent plus ce christianisme qui s'accommode avec les puissants et sert même leurs intérêts; il leur faut une autre doctrine, une religion de protestation et de révolte; ils se détachent de la religion officielle d'aujourd'hui comme ils s'étaient détachés du paganisme impérial, et ils embrassent, avec la ferveur qui leur est propre, d'autres croyances. Tertullien, qui était bien Africain par le caractère et le génie, avait déjà lancé plus d'une idée hérétique et son christianisme un peu sombre et fanatique avait effrayé les orthodoxes; déjà deux femmes maraboutes, deux exaltées, Maximille et Priscilla, l'avaient entraîné vers des doctrines rigoureuses et hardies. Les opinions de Saint-Cyprien ne sont pas toutes non plus acceptées par l'Église, et pendant son épiscopat il y eut des troubles nombreux au sein du clergé d'Afrique; mais c'est surtout à partir de 305 qu'éclata un véritable schisme.

Les traditeurs; les donatistes

Dans un concile tenu à Cirta, en 305, on reprocha à un certain nombre d'évêques d'avoir failli

pendant les persécutions, d'avoir livré les vases et les livres sacrés ; on leur jeta à la face le nom de *traditeurs*, traîtres, et quand, en 311, l'évêque de Carthage, Mensurius mourut, les fidèles assemblés pour procéder à l'élection de son successeur, choisirent le diacre Cécilien, mais des protestations nombreuses s'élevèrent. Un concile d'évêques lui reprocha d'avoir été sacré par les traditeurs et le cita à comparaître. Telle était la haine contre Cécilien que Purpurius, dans ce concile, s'écriait : « Qu'il vienne recevoir la consécration et on lui cassera la tête pour pénitence. » Donat, évêque des Cases-Noires (village berbère de l'Aurès), fut comme le chef d'une grande conspiration qui déclara le siège de Carthage vacant et y éleva un certain Majorin. Il y eut dès lors un schisme véritable au sein de l'Église d'Afrique, et les deux évêques de Carthage, Cécilien et Majorin, ordonnèrent chacun de leur côté des prêtres et des évêques, et eurent des partisans qui se firent une guerre acharnée. Ceux de Majorin commençaient déjà, du nom de leur chef, à s'appeler *donatistes*. Constantin, pris pour arbitre, usa de beaucoup de douceur vis-à-vis des uns et des autres, et convoqua un concile à Arles, en 313, un autre à Rome, en 314, pour juger le différend. L'Église se prononça en faveur

de Cécilien ; et pour remettre un peu d'ordre dans le personnel du clergé d'Afrique, il fut convenu que dans le cas où il y aurait deux prêtres pour une même église, l'un ordonné par Cécilien, l'autre par Majorin, le plus ancien serait maintenu et l'autre recevrait un autre siège. Mais Donat, promoteur de tous ces troubles, fut déposé, comme auteur de tout le mal et comme coupable de plusieurs crimes. Les donatistes protestèrent. Constantin, à qui ils en appelèrent, confirma, en 315, les décisions des conciles d'Arles et de Rome, puis prescrivit aux gouverneurs des provinces d'avoir à sévir contre tous les actes ou les tentatives de rébellion de la part des évêques et prêtres donatistes.

Le donatisme ; les circoncellions

Malgré ces mesures, le donatisme garda de nombreux partisans, qui croyaient les mêmes choses que croit l'Église catholique, mais se considéraient comme les seuls saints, les seuls purs, les seuls fidèles à la doctrine véritable du Christ ; tous les autres chrétiens étaient à leurs yeux des traîtres ; ce caractère exclusif et intolérant est

comme un avant-goût de l'islamisme. Quelques donatistes, plus zélés que les autres, se réunirent en bandes obéissant à des chefs et parcourant le pays. On les appela *circoncellions*, c'est-à-dire les hommes qui courent autour des fermes. « Le but de leurs courses est de faire reconnaître la sainteté de leur Église; aussi leur cri de guerre est : « Louanges à Dieu (*laudes deo*) » (1), cri redouté, car partout où il retentit, il annonce le pillage et la mort. Comme les circoncellions sont la plupart des esclaves fugitifs ou des laboureurs qui ont renoncé au travail pour s'enfuir au désert, ils ont les haines qui sont naturelles à cette sorte d'hommes. Ils haïssent les maîtres et les riches et quand ils rencontrent un maître monté sur son chariot et entouré de ses esclaves, ils le font descendre, font monter les esclaves dans le char et forcent le maître à courir à pied, car ils se vantent d'être venus pour rétablir l'égalité sur la terre et ils appellent les esclaves à la liberté : tout cela au nom, disent-ils, des principes du christianisme qu'ils dénaturent en l'exagérant et dont surtout ils n'ont pas les mœurs. Otez-leur le fanatisme : ce sont les Bagaudes de la Gaule, ce sont les ancêtres de la

(1) C'est aussi la principale invocation des Musulmans.

Jacquerie, c'est la vieille guerre entre l'esclave et le maître, entre le riche et le pauvre; seulement cette guerre a pris la marque de l'Afrique, ce sont des nomades et des fanatiques. C'est le fanatisme en effet qui leur donne un caractère à part. Ils sont cruels contre eux-mêmes et contre les autres; ils se tuent avec une facilité incroyable, afin, disent-ils, d'être martyrs et de monter au ciel. Ils tuent les autres sans plus de scrupules, en combinant d'affreuses tortures, pleines de raffinements de la cruauté africaine (1). »

Il est probable que les bandes de circoncellions ou de saints, comme ils s'appelaient eux-mêmes, parurent vers 320 et pendant une dizaine d'années, terrifièrent l'Afrique; leurs excès armèrent contre eux même les donatistes, et les troupes impériales les dispersèrent. Les débris de ces bandes continuèrent pourtant pendant trente ans à errer à travers le pays; les donatistes aussi furent persécutés et n'eurent quelque répit que sous l'empereur Julien (360-363 après J.-C.).

(1) Saint-Marc Girardin : *l'Afrique sous Saint-Augustin*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1842. — Ne croirait-on pas lire quelque épisode d'une des guerres saintes de l'Islam?

Révolte de Firmus (373)

Nous avons dit que des revendications sociales se mêlaient aux idées religieuses chez les donatistes et les circoncillions ; aussi voit-on qu'ils prirent part à diverses révoltes politiques qui éclatèrent au IV^e siècle, notamment à celle de Firmus, en 373, à celle de Gildon, en 398. Ces deux soulèvements nous montrent quelles étaient les aspirations des indigènes à l'indépendance et comment ces hommes, qui se séparaient de l'Église catholique, voulaient aussi se séparer de l'empire. On pressent, à la gravité de ces insurrections, que l'Afrique est sur le point d'échapper aux Romains.

Firmus (1), fils d'un roi indigène nommé *Nubel*, avait tué traîtreusement un de ses frères *Zammac*, puis craignant un châtement, il avait soulevé les tribus maures. De toutes parts les mécontents étaient accourus autour de lui et lui avaient formé une armée : les montagnards de

(1) Cette révolte est racontée par Ammien Marcellin, livre XXIX.

l'Atlas et du Djurjura avaient surtout répondu à son appel. Il battit les troupes romaines en plusieurs rencontres, s'empara de Cæsarea et d'Icosium, et y mit tout à feu et à sang. L'empereur Valentinien dut envoyer contre ce rebelle le fameux Théodose, que venaient d'illustrer ses victoires en Bretagne. Ce général s'embarqua à Arles avec des troupes tirées de la Gaule, aborda à Djidjelli, appela à lui les forces éparses en Numidie et en Maurétanie et gagna Sétif. Firmus effrayé demanda le pardon, l'*aman*, mais Théodose n'accepta pas les propositions du rebelle et mena son armée dans la vallée de l'oued Sahel ; il prit un certain nombre de châteaux forts occupés par les partisans de Firmus, puis arriva à Cæsarea ayant soumis ou razié plusieurs tribus. Après un repos de quelques jours, il conduisit ses troupes dans le pays accidenté de l'Ouarsenis, poursuit les tribus dans leurs derniers lieux de refuge, tandis que Firmus, avec quelques fidèles, fuit à travers les défilés de l'Atlas (région de Médéa) et gagne les pics inaccessibles du Djurjura. Théodose, ayant terminé heureusement son expédition de l'Ouarsenis, bat les rebelles dans la plaine de la Medjana et regagne Sétif, tandis que Firmus se sauve chez les *Isaflenses* (Iflessen ou

Flissas). Quelque temps après il est assiégé dans ce pays par le général romain et il allait être livré à ses ennemis par son hôte, le roi Igmazen; il put s'étrangler avec une corde et la révolte fut terminée. Théodose revint triomphant à Sétif.

Révolte de Gildon (397)

Un des frères de Firmus, Gildon, avait beaucoup contribué aux succès de Théodose; en récompense de ses services, il avait été investi de tous les immenses domaines qui appartenaient à sa famille, puis élevé à la dignité de comte militaire et chargé pendant douze ans du gouvernement de toute l'Afrique. Tant que vécut l'empereur Théodose il se contenta de cette autorité d'ailleurs presque absolue. Mais la faiblesse d'Honorius lui fit concevoir le désir de devenir un souverain indépendant (397). Il réunit sous ses drapeaux une armée de 70,000 Gétules et montagnards; mais c'était plutôt une cohue qu'une armée et elle ne devait pas tenir longtemps devant des forces régulières même très faibles. Mascizel, frère de Firmus et] de Gil-

don (1), fut chargé, avec 5,000 soldats romains, de combattre les rebelles ; il les vainquit dans une grande bataille, livrée en Numidie. Gildon qui fuyait fut pris et s'étrangla dans sa prison. Ses immenses domaines furent réunis au domaine impérial et une administration spéciale fut créée pour les régir. La révolte, privée de son chef, fut rapidement étouffée (2).

Saint-Augustin

On a vu quelle connexion il y avait entre les révoltes politiques et celles qui paraissaient dictées par le sentiment religieux. Les compagnons de Firmus et de Gildon avaient la haine de l'unité temporelle de l'empire, comme les donatistes et les circoncellions avaient la haine de l'unité de l'Église ; la société berbère était tout entière travaillée par ce besoin d'anarchie qui semble, dans

(1) On voit quel rôle considérable ont joué, au IV^e siècle, les fils du roi Nubel ; maîtres d'immenses domaines, ayant des milliers de khammès, ils étaient des sortes de grands seigneurs féodaux, vassaux de l'empereur.

(2) Claudien a composé un poème sur la guerre de Gildon.

l'histoire, avoir été sa loi fatale. On pense quel triste tableau nous présenteraient les dernières années du IV^e siècle en Afrique, si elles avaient trouvé un historien. Le désordre, les révoltes, les invasions se laissent partout deviner et les donatistes eux-mêmes, quoique persécutés par les empereurs orthodoxes, ne peuvent garder entre eux la concorde. Ils se divisent en plusieurs sectes ou mieux en plusieurs partis, et restent sans force pour lutter contre Saint-Augustin. Ce grand homme, né à Thagaste (Souk-Ahras), avait été enseigner en Italie et était devenu, dans son âge mûr, évêque d'Hippone vers 393. Savant, éloquent, plein d'expérience, il tourna toutes ses forces contre les hérétiques de tout genre, manichéens, pélagiens et autres, mais surtout contre les partisans du schisme donatiste. Il les combattit par la parole dans plusieurs conciles, publia contre eux des lettres, des dissertations, des opuscules, même une chanson populaire qui devait avoir accès au milieu des masses. Vers 398, le clergé catholique d'Afrique, animé par l'ardent docteur, avait repris courage et dans un concile tenu à Carthage 214 évêques condamnaient vigoureusement le schisme. En 400, Saint-Augustin publiait dix livres de théologie contre ses adver-

saïres ; en 404, à l'instigation des Pères d'un concile de Carthage, l'empereur Honorius fit traiter les donatistes avec rigueur. En 410, à la suite d'une conférence contradictoire à laquelle assistèrent 270 évêques donatistes et 286 évêques catholiques, le tribun Marcellin donna des ordres rigoureux pour la recherche et la punition des schismatiques. Saint-Augustin et l'Église catholique triomphaient ; mais les conversions obtenues par la menace et l'emploi de la force étaient peu sincères. Le donatisme demeurait à l'état latent, prêt à reparaître au premier jour pour persécuter à son tour. L'affaiblissement de l'autorité impériale et l'invasion des hordes vandales allaient lui en fournir l'occasion.

CHAPITRE VIII

LES VANDALES

Les Vandales viennent en Afrique

Les Vandales venus de la Sarmatie étaient alors établis en Espagne; ils avaient couvert ce pays de ruines et maintenant qu'ils n'avaient plus de butin à en tirer, ils jetaient un regard d'envie sur les villes florissantes et riches, assises, par delà le détroit de Gibraltar, sur la rive africaine. Leur roi Genséric, le plus audacieux des chefs barbares, résolut d'y conduire ses soldats; aussi il accueillit avec joie les ouvertures du comte Boniface, général et gouverneur d'Afrique, qui croyait avoir à se plaindre des procédés de l'impératrice Placidie et qui offrait aux Vandales de partager avec lui les provinces d'Afrique. Genséric passa le détroit avec 80,000 hommes, femmes, enfants, esclaves (1)

(1) D'autres disent 50,000.

et vint s'établir dans les régions que Boniface lui cédaient, c'est-à-dire les Maurétanies.

Leurs ravages, leurs pirateries

Le comte Boniface eut bientôt le remords de la trahison qu'il avait commise ; il se réconcilia avec Placidie et voulut renvoyer les Vandales en Espagne. Mais la terre d'Afrique leur paraissait une proie trop belle ; du haut des monts sauvages des Maurétanies, ils avaient vu les riches campagnes de la Numidie et de l'Afrique propre. Ils coururent aux armes et firent la guerre avec une épouvantable cruauté ; ils incendièrent les villes, massacrèrent des milliers de personnes sans distinction d'âge ni de sexe ; ils poussaient l'atrocité jusqu'à égorger leurs prisonniers sous les murs des villes assiégées, pour infecter l'air ; ils coupèrent les arbres de tout genre. Bône fut prise après un long siège ; Boniface rentra à Rome, abandonnant l'Afrique. Celle-ci devint un désert, au dire de Procope.

Les indigènes revinrent à la barbarie ; ils firent cause commune avec les Vandales, parce qu'ils avaient les mêmes instincts féroces et aussi parce

que leurs croyances donatistes s'accordaient mieux de l'arianisme vandale que de l'orthodoxie romaine; ils pouvaient, d'accord avec les envahisseurs, rendre aux catholiques orthodoxes les persécutions et les souffrances qu'eux-mêmes avaient jadis endurées. En dix ans Genséric eut un empire puissant; Carthage devint sa capitale. Il avait la soif de l'or, ses vaisseaux corsaires ravagèrent tous les rivages des pays d'occident; les îles Baléares, la Sardaigne, la Sicile elle-même tombèrent en son pouvoir; il semblait que le vieil empire de Carthage renaissait, non pour le commerce, mais pour la ruine et le pillage, ou mieux encore, il semblait que les Berbères, unis aux Vandales, s'essayaient pour la piraterie de l'avenir. Un jour, appelé par un parti romain, Genséric avec ses navires fait voile vers l'Italie, entre par l'embouchure du Tibre et prend Rome sans défense. Pendant quatorze jours, les barbares pillent la luxueuse cité, puis ils partent sur leurs navires chargés d'un riche butin et emmenant 70,000 captifs, parmi lesquels l'impératrice Eudoxie et ses deux filles, ainsi qu'un grand nombre de personnes des premières familles romaines. Genséric espérait bien en tirer une forte rançon; il maria une des filles d'Eudoxie avec son fils Hu-

néric et, dès lors, s'occupa surtout de trouver un moyen d'obtenir la dot de sa bru et une rançon pour la liberté des deux autres princesses; sept années durant, il négocia dans ce sens avec l'empereur d'Orient et le sénat de Rome; cependant ses navires, chaque printemps, dévastaient l'Italie, la Sicile, l'Illyrie, le Peloponèse; aux menaces de l'empereur Léon, Genséric répondit toujours: « Que nous fassions la paix ou la guerre, il me » faut la dot de ma belle-fille avec la rançon de » sa mère et de sa sœur. » Enfin il réussit par un expédient: un noble Romain, nommé Olybrius, aimait la jeune princesse captive; Genséric lui promit la liberté et la main de sa fiancée si, par son entremise, il obtenait de l'empereur les biens de sa belle-fille; cette négociation réussit; un navire romain transporta à Carthage les trésors, les bijoux, les objets d'art qui appartenaient à la famille d'Eudoxie. L'impératrice et sa fille furent mises en liberté et cette dernière épousa Olybrius.

Guerre avec l'empire

Cependant les deux empereurs d'Orient et d'Oc-

cident ne pouvaient, sans honte, supporter toutes les courses que les pirates faisaient sur leurs empires. Majorien périt assassiné au moment où il préparait une expédition contre l'Afrique, mais l'empereur Léon reprit ses projets. Une flotte de 600 vaisseaux fut envoyée contre les Vandales, sous les ordres de Basiliscus, tandis qu'Héraclius, avec l'armée de terre, marchait contre Carthage par l'Égypte et la Tripolitaine. Les premiers événements de la guerre furent heureux pour les Grecs; tandis qu'Héraclius s'emparait de Tripoli, Basiliscus prenait la Sardaigne et venait débarquer devant Carthage. Sans doute c'en était fait de l'empire des Vandales si les Grecs avaient montré quelque énergie. Mais Genséric, par d'habiles intrigues, sema la division et entretenit la défiance chez les généraux de l'empire, en acheta même quelques-uns, puis fit à Basiliscus des ouvertures pour la paix. Pendant qu'on négociait, les Grecs, pleins de confiance, avaient cessé de se garder, Genséric tombe sur eux à l'improviste, les met en déroute et brûle une partie de leurs vaisseaux. Basiliscus s'enfuit sur un navire, et Héraclius, ne pouvant plus compter sur l'appui de la flotte, rentre en Égypte.

Portrait de Genséric

Il est difficile d'apprécier d'une manière équitable le caractère et l'œuvre de Genséric; nous ne le connaissons que par les récits de ses ennemis, par le témoignage de Victor de Vite, qui voyait surtout en lui le persécuteur de l'Église orthodoxe et comme une image du démon, ou bien encore par les écrits de Procope, qui, étant Grec, haïssait fortement les Vandales. Aussi leur partialité est certaine; ils ont pu prêter à Genséric des défauts qu'il n'avait pas et des cruautés qu'il n'a pas commises. Voici un portrait de ce prince écrit par le Goth Jornandès beaucoup moins suspect de haine :

« Il était de taille moyenne et une chute de cheval
» l'avait rendu boiteux; profond dans ses des-
» seins, parlant peu, méprisant le luxe, colère à
» en perdre la raison, avide de richesses, plein
» d'art et de prévoyance pour solliciter les peuples,
» il était infatigable à semer les germes de
» divisions (1). »

(1) *Histoire des Goths*, chap. 33.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur Genséric, il y a du génie et de la grandeur chez ce barbare; bien plus qu'Attila et Alaric, ses égaux par les crimes, il eut le sens politique. Sur des tribus indomptées, sur les débris de l'empire romain, sur des races diverses, il établit un empire puissant et se fit craindre sur toutes les côtes méditerranéennes du détroit de Gibraltar au phare de Messine. Comme les autres chefs barbares, il eut le respect de la civilisation romaine, il conserva les formes administratives et les institutions impériales. La manière de rendre la justice, les impôts, furent tels qu'ils avaient été autrefois et si les catholiques eurent à souffrir de ses ordres rigoureux, il semble cependant que l'Afrique ne fut pas trop malheureuse sous son règne; même il paraît avoir contenu les tribus berbères. Mais il échoua, comme tous les fondateurs d'empire, qui ne s'appuient que sur la force et qui ne se soutiennent que par la puissance de leur génie. Il emporta dans la tombe toute la grandeur du peuple vandale; ses enfants seront incapables de soutenir le poids de l'empire et leur domination, comme celle de tant d'autres chefs barbares, sera éphémère. Il mourut en 477.

Règne de Hunéric

Hunéric, fils de Genséric, commença par donner toute sa faveur à des ariens et à vouloir établir cette religion en Afrique. Déjà sous Genséric un grand nombre de Romains et d'indigènes s'étaient détachés de l'Église orthodoxe pour adopter la religion des conquérants; mais sous Hunéric il y eut, contre les catholiques restés fidèles une véritable persécution et, par suite, des soulèvements. En même temps les tribus berbères de l'Aouras et du Djurdjura échappaient à l'autorité du roi vandale et celui-ci voyait son territoire réduit aux seules régions du bord de la mer.

En 484, sur la demande de l'empereur d'Orient, un concile de tous les évêques d'Afrique fut réuni à Carthage; les ariens étaient en grande majorité et les décisions du concile furent rigoureuses pour les catholiques; toutes les églises que ceux-ci possédaient furent remises aux ariens et un grand nombre d'évêques furent envoyés en exil.

Gondamond; Trasemond

Gondamond, second fils de Genséric, ne put em-

pêcher les soulèvements des Berbères et même les nomades du Sud vinrent faire des incursions dans le pays soumis aux Vandales, mais son règne fut un peu plus calme que le précédent. Après avoir d'abord persécuté les catholiques, il les laissa bientôt entièrement libres, leur rendit leurs églises et leurs biens et rappela ceux qui avaient été exilés.

Trasemond, troisième fils de Genséric, hérita de la royauté vandale en 496. Comme son prédécesseur, il laissa une certaine liberté aux orthodoxes, quoiqu'il fût leur ennemi et accordât des avantages à ses sujets ariens. Sous lui, les Berbères continuèrent leur mouvement d'indépendance et un chef de la Tripolitaine, nommé Galbaon, détruisit presque entièrement une armée royale.

Hildéric; Gélimer

Hildéric, fils d'Hunéric, monta sur le trône en vertu de la loi de succession, qui avait été établie par Genséric lui-même. Il avait été élevé à la cour de Constantinople et, enfant, s'était lié avec Justinien qui depuis était devenu empereur. Aussi, sentant que, en Afrique, il était entouré d'ennemis

il se mit, lui et son royaume, sous la protection et comme la vassalité de ce souverain. Cependant les Berbères devenaient chaque jour plus menaçants; ils défrent plusieurs armées vandales et ils battirent plusieurs généraux. Le seul Gélimer, prince de la famille de Genséric, obtint contre eux quelques avantages; il se rendit ainsi populaire et se forma un parti; quand il se vit assez fort, il se fit proclamer roi, et jeta Hildéric en prison. Justinien réclama en faveur du prince son ami; il demanda qu'au moins on lui permît de venir à Constantinople avec sa famille; sa lettre se terminait par une menace de guerre. Le roi vandale répondit : « Un prince agit sagement lorsque, livré tout » entier à l'administration de son royaume, il ne » porte pas ses regards au dehors et ne cherche » pas à s'immiscer dans les affaires des autres » États. Si tu romps les traités qui nous unissent, » j'opposerai la force à la force. » Cette fière réponse amena une guerre dont la conséquence fut la ruine des Vandales et la soumission de l'Afrique à de nouveaux maîtres.

CHAPITRE IX

LES BYZANTINS

Expédition contre les Vandales

Justinien prépara avec le plus grand soin l'expédition d'Afrique. Il s'était d'abord ménagé des relations avec les indigènes de la Tripolitaine et avec quelques révoltés de Sardaigne ; puis voyant le moment venu d'agir, il réunit une forte armée de 15,000 hommes dont il confia le commandement à l'habile général Bélisaire. Celui-ci choisit pour le suivre les meilleurs officiers de l'armée impériale, et 500 vaisseaux de toute grandeur montés par 20,000 marins partirent du port de Constantinople vers le commencement de l'été de l'an 533. Le jour du départ, le patriarche vint bénir le vaisseau amiral ; la cour et tout le peuple de Constantinople assistaient à cette cérémonie imposante et faisaient des vœux pour le succès de l'entreprise.

La grande flotte navigua lentement. On s'arrêtait presque dans chaque port afin de réparer les navires fatigués par la tempête ou bien pour prendre des vivres frais. Mais ces délais mêmes servaient à Bélisaire pour confirmer l'ordre et la discipline dans cette armée composée de tous éléments, et au bout d'un mois on arriva en Sicile, dans les meilleures conditions pour réussir. De plus, on apprit dans ces parages que les Vandales s'endormaient dans la confiance; Gélimer se croyait suffisamment défendu par la mer et, comme il avait envoyé ses meilleures troupes pour apaiser la révolte de Sardaigne, il laissait l'Afrique dégarnie et ouverte.

Succès de Bélisaire

Bélisaire n'osa point cependant tenter un coup sur Carthage et le débarquement eut lieu au golfe de Gabès, à *Caput Vada*; puis l'armée, dans un bel ordre, marcha vers le Nord en prenant sur sa route *Leptis Magna* et *Hadrumète*. Les Berbères semblent avoir bien accueilli le général de l'empereur et l'on dit que plusieurs tribus se soumièrent et donnèrent spontanément des otages. D'au-

tre part, certaines familles vandales, que le meurtre de Hildéric mécontenta vivement, refusèrent de combattre pour la cause de Gélimer. Bélisaire proclamait d'ailleurs hautement que Justinien ne faisait pas la guerre aux Vandales, mais seulement au meurtrier d'Hildéric, à l'usurpateur. Celui-ci, voyant ses dangers croître d'heure en heure, se décida enfin à l'action; mais ses troupes, malgré des succès partiels, furent battues; un de ses frères mourut en combattant; et lui-même, s'étant laissé surprendre, fut mis en déroute et obligé de s'enfuir à *Bulla Regia*. Bélisaire, deux jours après, entra dans Carthage en même temps que ses nombreux vaisseaux, qui avaient longé le littoral, arrivaient dans le port. C'en était déjà fait de l'empire vandale; Gélimer pouvait encore, avec les troupes de Sardaigne, tenir la campagne quelque temps, mais seulement retarder sa chute. Bélisaire se conduisit d'ailleurs avec une grande habileté politique. Il maintint parmi ses soldats une discipline rigoureuse et les empêcha de piller; il traita généreusement les Vandales qui habitaient Carthage et, quand les chefs indigènes vinrent faire leur soumission et demander l'investiture officielle, il les accueillit avec faveur, puis il envoya à chacun d'eux une baguette d'argent

dorée, un bonnet d'argent en forme de couronne, un manteau blanc qu'une agrafe d'or rattachait sur l'épaule droite, une tunique qui, sur un fond blanc, offrait des dessins variés, enfin des chaussures travaillées avec un tissu d'or; c'étaient les insignes que les proconsuls et les empereurs romains donnaient jadis aux rois et chefs indigènes. Bélisaire ne faisait que reprendre la tradition romaine.

Bataille de Tricamara

Tzazon, frère de Gélimer, revint de Sardaigne avec son armée victorieuse aussitôt qu'il apprit les graves événements d'Afrique et le roi vandale réconforté prit l'offensive. Il se ménagea la neutralité des Huns, qui servaient dans l'armée de Bélisaire, ainsi que celle d'un grand nombre de chefs maures, puis chercha à attirer son adversaire sur un terrain propice. Les Grecs et les Vandales se trouvèrent en présence à *Tricamara*, à environ sept lieues de Carthage. Gélimer fut complètement vaincu; son frère Tzazon fut tué; son camp où il avait laissé les vieillards, les femmes, les enfants fut enlevé; tout le butin que les Van-

dales avaient fait en Afrique depuis cinquante ans s'y trouvait amassé et Bélisaire ne put contenir ses soldats qui commirent toutes sortes de crimes. Gélimer cependant fuyait avec quelques cavaliers fidèles, poursuivi sans trêve ni repos pendant plus de cinq jours par Jean l'Arménien; mais celui-ci mourut tué fortuitement par un de ses officiers qui était ivre et la poursuite cessa.

Conquête de l'Afrique par les Grecs ; disparition des Vandales

Le roi vandale s'était réfugié sur le mont Pappua (1) qui était sur les confins de la Numidie et de la Maurétanie; bientôt il y fut cerné par les Grecs. Bélisaire prit possession d'Hippône; ses officiers allèrent soumettre Cesaréa et Ceuta, c'est-à-dire montrer le drapeau impérial aux populations des Maurétanies; d'autres prirent possession des Baléares et de la Sardaigne et tandis que l'em-

(1) L'Edough, selon quelques savants. M. Papier, d'après une inscription rupestre, croit que le Pappua de Procope est un des sommets du Nador.

pire ressaisissait l'Afrique, le roi vandale mourait presque de faim et de misère au milieu des tribus indigènes; il se sentit tellement malheureux et impuissant qu'enfin il se rendit sous la promesse d'avoir la vie sauve (1). Bélisaire le conduisit à Constantinople et là lui-même reçut en grande pompe les honneurs du triomphe. Le roi captif, après avoir été traîné derrière le char du vainqueur, reçut un riche domaine en Asie et y passa obscurément le reste de sa vie.

Un grand nombre de Vandales étaient morts dans les guerres qui avaient désolé l'Afrique depuis le décès de Genséric; d'autres avaient été massacrés par l'ordre de ces rois barbares; d'autres encore avaient cherché la sécurité en Orient ou au milieu des nations germaniques établies dans les diverses contrées de l'Europe; il ne demeura donc qu'un très petit nombre de Vandales en Afrique; encore ceux-ci se fondirent-ils bien vite avec les populations indigènes et de cet empire vandale, qui avait grandi si vite, il ne resta qu'un souvenir odieux.

(1) Il y a dans Procope un récit très dramatique de la misère du roi vandale.

Organisation de l'Afrique byzantine

Les succès de Bélisaire et la chute de l'empire vandale étaient à peine connus à Constantinople que l'empereur Justinien s'empressa d'organiser l'Afrique. Dès le mois d'avril 534 parurent deux rescrits, l'un relatif à l'administration militaire, l'autre à l'administration civile. Le commandement suprême des troupes appartenait à un *magister militum* qui avait sous ses ordres des *duces*. Le gouvernement civil était confié à un *préfet* du prétoire d'Afrique, assisté de six *præsides* ou gouverneurs, un par province. Il semble que pour le reste on ait maintenu l'ancienne organisation administrative que les Vandales avaient en partie laissé subsister. C'était si bien une restauration du passé que l'empereur disait dans un de ses rescrits : « Que nos officiers s'efforcent avant tout de préserver nos sujets des incursions de l'ennemi et d'étendre nos provinces jusqu'au point où la république romaine atteignait avant les invasions des Maures et des Vandales. »

Salomon

Le rôle principal dans cette restauration appar-

tient au général Salomon, qui avait été le lieutenant de Bélisaire dans la campagne de 533-534 et qui prit après lui le commandement des troupes. C'était, à ce qu'il semble, un homme énergique, actif et juste, mais la situation était devenue de suite très difficile. Les indigènes, toujours mécontents du gouvernement présent, s'étaient bientôt tournés contre leurs nouveaux maîtres et des révoltes avaient éclaté sur plusieurs points de l'Afrique et de la Numidie. Salomon marcha contre les rebelles, les vainquit en plusieurs rencontres et se proposait même d'attaquer les montagnards de l'Aurès, quand il fut arrêté par une émeute de ses soldats. Les armées byzantines n'étaient que des cohues d'hommes de toutes races, barbares presque tous, attirés sous les drapeaux par l'appât d'une paye élevée ou par l'espoir du butin. Peut-être aussi pour exciter leur courage, leur avait-on promis des terres dans cette Afrique qu'ils venaient de reconquérir. On les avait trompés, disaient-ils, et ils faisaient une guerre sans profit. Ils se révoltèrent sous la conduite d'un d'entre eux nommé Stozas et Salomon s'échappa de Carthage presque en fugitif (535).

Salomon, le gouverneur de l'Afrique, allait à Constantinople rendre compte de ses actions; il

s'arrêta en Sicile pour prévenir Bélisaire de l'insurrection des soldats. Aussitôt celui-ci repassa en Afrique avec quelques soldats d'élite, reprit Carthage sans coup férir, fit rentrer les habitants dans le devoir et, soit par la force, soit par l'ascendant qu'il avait sur les troupes, il réduisit l'émeute. Mais il était à peine reparti, confiant le commandement à deux de ses officiers, que la révolte reprenait le dessus et que Stozas redevenait maître d'une grande partie du pays. Il fallut l'autorité de Germanus, parent de l'empereur, pour remettre un peu d'ordre et de calme en Afrique; alors Salomon, dont on attendait les plus grands services pour la guerre contre les indigènes, fut appelé pour la seconde fois au gouvernement de l'Afrique (538).

Deuxième gouvernement de Salomon

L'administration de Salomon fut des plus glorieuses. Pour contenir les indigènes, il répara les places fortes et rétablit les anciennes défenses. Presque toujours il suffisait de prendre les matériaux parmi les ruines des cités d'autrefois, et les fragments de statues, les débris de mosaïques,

les pierres tombales, les frises de temples étaient entassés pêle-mêle dans de massives constructions, forts ou citadelles, comme celles qu'on voit à Madaure, à Tébessa, à Thamgad. Puis Salomon s'efforça de reconquérir les pays que les tribus indigènes avaient envahis et reprit son premier projet d'une expédition dans l'Aurès ; il s'empara de plusieurs places, soumit un grand nombre de peuplades, puis marcha vers le bassin du Hodna. Il releva la ville de *Zabi* (M'sila) qu'il appela *Justiniana*, puis, forçant les indigènes à la soumission, il s'avança jusque dans le bassin de la Mina supérieure, où il éleva un monument rappelant ses victoires (1). Les maladresses des gouverneurs de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, parents de Salomon, vinrent compromettre le résultat de ces travaux. En 545, les chefs *Levathes* (Leuata des auteurs arabes), irrités d'une perfidie de Sergius, se révoltèrent. Salomon marcha contre eux, mais il fut mal secondé par ses lieutenants ; ses troupes lâchèrent pied et pour lui, étant tombé de cheval

(1) Les doutes qu'on a élevés au sujet de l'inscription de la région des Djeddar, rapportée par Ibn-Khaldoun, ne me paraissent pas fondés.

au milieu de la déroute, il fut massacré par les Berbères.

Faiblesse des Byzantins

Après la mort de ce grand général, l'Afrique fut pendant un siècle et demi livrée à l'anarchie la plus grande. Les soldats, presque toujours mutinés contre leurs chefs, s'organisaient en partis qui tenaient la campagne; chaque jour quelques petites tribus faisaient des incursions sur le domaine occupé par les Byzantins. La Tingitane et tout l'intérieur de la Césarienne demeuraient indépendants; les villes et les villages soumis à la domination grecque étaient exaspérés et ruinés par la rapacité du fisc; enfin les catholiques orthodoxes, redevenus les maîtres, persécutaient rudement les ariens.

L'administration de *Jean Troglita*, qui dura une vingtaine d'années, fut comme un temps d'arrêt au milieu de cette décadence rapide. Il fut vainqueur de toutes les tribus qui s'étaient soulevées depuis l'Aurès jusqu'à la Tripolitaine; mais de tels succès étaient forcément éphémères; la race berbère avait partout reconquis son indépendance;

elle s'était morcelée, suivant ses goûts habituels, en mille tribus ennemies; du détroit de Tanger jusqu'à Tripoli ce n'étaient que guerres, révoltes et razzias perpétuelles. Le pays était ouvert et facile à prendre pour le premier conquérant qui viendrait. Un siècle, dont nous ne raconterons pas l'obscur et triste histoire, ne sera pas écoulé que les Arabes commenceront, à travers le monde grec, leurs courses aventureuses.

CHAPITRE X

LES ARABES EN AFRIQUE

L'Arabie; les Arabes

Un peuple, qui n'avait encore joué aucun rôle dans l'histoire, apparaît et grandit tout à coup au milieu du VII^e siècle; ce sont les Arabes. Le pays qu'ils habitaient alors s'appelle l'Arabie, sorte de grand plateau qu'une ligne de montagnes sépare du bord de la mer et qui, dans son immense étendue, renferme de grands déserts rocailleux; le climat est sec et brûlant, les fleuves sont de véritables oueds, torrents après les grandes pluies, à sec pendant les longs mois d'été. A peine çà et là quelques oasis où l'eau est abondante, la végétation riche et où les animaux et les hommes se sont agglomérés. Par suite de cette conformation des lieux, les Arabes sont partagés en deux sortes d'hommes : les uns, s'adonnant au commerce et à la culture, sédentaires sur les bords de la mer ou

dans les oasis ; les autres, errants dans les steppes incultes, s'occupent de l'élevage des bestiaux, pillent les caravanes et vivent nomades sous la tente ; ces derniers sont appelés Bédouins.

Guerres et divisions

Au commencement du VII^e siècle, tous ces Arabes étaient divisés en un grand nombre de tribus encore sauvages, adorant toutes sortes d'idoles et vivant en guerre continuelle les unes contre les autres ; ce n'était pas une nation, car les mille fractions de la race vivaient isolées, sans langue, ni tradition, ni culte, ni intérêt communs. Un homme vint qui les réunit toutes sous son autorité morale, leur donna une seule et même religion, un seul intérêt commun et, en peu d'années, en forma une nation redoutable ; ce fut Mohammed.

Mohammed

D'une famille illustre de la Mecque, Mohammed avait été orphelin dès son enfance. Tout jeune encore il fit le commerce et voyagea en maint

pays; conducteur de caravanes il eut occasion, dans ses courses, de s'entretenir avec des chrétiens et des israélites, qui lui firent connaître leurs livres religieux; son esprit vif fut frappé des belles choses qu'ils contenaient et, durant les longs jours de marche, il méditait sans cesse sur la philosophie et les religions. Son imagination ardente s'échauffa; à ses compagnons de voyage, à ceux avec qui il s'entretenait, il disait ses méditations, ses rêves et il passa bientôt, auprès de tous ceux qu'il connut, pour un poète et un sage; mais il demeurait pauvre et l'obligation où il était de subvenir à son existence par le travail, l'empêchait de se livrer à l'étude et à la prédication de la doctrine qu'il avait imaginée.

Le Coran

A quarante ans, il épousa une riche veuve, Khadidja, et il put dès lors s'adonner tout entier à la contemplation et à la prière. Il parlait à sa famille des fausses idoles que contenait le temple de la Mecque; il annonçait le vrai Dieu, unique et tout puissant, par qui tout est écrit sur le grand livre du destin, il disait en beaux vers les joies et

les peines de la vie future ; ses serviteurs et lui-même recueillaient tous ces enseignements sur des peaux et des os de mouton, sur des feuilles de palmier ou sur du parchemin. Un jour le Coran (livre) fut complet, la doctrine s'y trouvait tout entière, il affirmait qu'elle lui avait été inspirée par Dieu même et s'en disait le Prophète. Tout son entourage le crut ; ses parents et ses amis furent ses premiers disciples.

Revers et succès de Mohammed

Cependant les Coreischites de la Mecque, dont le nouveau culte menaçait déjà le leur ainsi que leurs intérêts, se déclarèrent contre Mohammed ; il dut fuir et c'est de cette fuite (hégire) (1) que les Musulmans ont depuis daté leurs années.

Dès lors, en effet, les gens de Médine, chez qui il se retira et les tribus, qui étaient en guerre avec les Coreischites, adoptèrent la nouvelle religion ; les sectateurs se comptèrent par milliers et, avec 700 hommes, Mohammed marcha contre la Mecque.

Il fut vainqueur en plusieurs batailles et fit

(1) La première année de l'hégire concorde avec l'année 622 de notre ère.

dans sa ville natale, une entrée triomphante. Lorsqu'il mourut, en 632, les Arabes avaient en foule accepté sa doctrine ; ils avaient embrassé le nouveau culte avec une étonnante ferveur et menaçaient de leurs armes tous ceux qui refusaient de croire au Dieu de Mohammed.

La doctrine du Prophète est contenue tout entière dans un livre, d'un style poétique, qu'on nomme le Coran, c'est-à-dire le livre par excellence ; il est divisé en 114 chapitres ou surates, placés sans suite et sans ordre ; ils ont été recueillis, sous la dictée du Prophète, au fur et à mesure que celui-ci les composait. Il y a de tout dans ce livre : des dogmes comme l'unité de Dieu, les peines et les récompenses de la vie future ; des prescriptions hygiéniques, comme la défense de boire des liqueurs fermentées ; des règles de droit pour les mariages, les successions et autres choses semblables. Ce livre est devenu l'évangile et le code de plus de deux cents millions d'hommes en Asie et en Afrique.

Première incursion des Arabes dans l'Ifrikia.

Les Arabes, moins de dix ans après la mort du

Prophète, avaient conquis une grande partie de l'Asie Mineure, de la Babylonie, de la Perse et puis l'Égypte ; cette peuplade à peine connue auparavant avait jeté les fondements d'un grand empire. Amer, gouverneur de l'Égypte, avait demandé au khalife Omar l'autorisation de s'avancer vers la Tripolitaine ; mais alors les Arabes craignaient ce lointain perfide. Ce ne fut que sous le khalife Otman, en l'année 647, qu'Abdallah ben Bouchark prépara une armée de 10,000 cavaliers et 10,000 fantassins et se disposa à envahir les possessions des Grecs dans la Berbérie. A cette heure de péril, les Byzantins, au lieu de se réunir aux Berbères contre l'envahisseur, se divisèrent en deux partis. Le patrice Grégoire s'était emparé du pouvoir et se rendait indépendant de l'empereur ; s'entourant des insignes de la royauté, il choisit Heitha (l'antique Suffetula, au sud de Kairouan) pour sa capitale et s'entendit assez bien avec les indigènes. Cependant un autre exarque gouvernait à Carthage les chrétiens restés fidèles à l'empire.

Le patrice Grégoire, apprenant l'arrivée prochaine des Arabes qui avaient parcouru la Tripolitaine, leva une armée de 10,000 combattants et se porta au-devant des pillards. Il fut battu dans

un combat sanglant et tué au milieu de sa défaite. Vainqueurs, les cavaliers musulmans se répandirent dans l'Ifrikia et mirent tout à feu et à sang. Mais ils n'étaient point assez forts pour entreprendre le siège des villes et d'ailleurs ils n'avaient point l'intention de s'établir dans le pays. Aussi ils traitèrent avec les Grecs et probablement avec les indigènes moyennant une contribution énorme et évacuèrent le pays qu'ils avaient occupé. D'ailleurs des guerres civiles et des schismes qui éclataient au milieu de l'Arabie forçaient alors les khalifes à rappeler à eux toutes leurs troupes.

Okba ben Nafa fonde Kairouan

Quand les guerres civiles furent un peu apaisées, les khalifes Omniades, qui étaient devenus maîtres du pouvoir, songèrent sérieusement à ajouter à leur empire cette riche Berbérie, d'où leurs guerriers avaient rapporté tant d'or. Okba ben Nafa fut nommé par eux gouverneur de l'Ifrikia et, à la tête de 10,000 guerriers, il alla prendre possession de son gouvernement; il conquiert le Djerid, s'empara de Gafsa et fonda au milieu des marécages la place d'armes de Kairouan.

Conquêtes d'Okba

En reconnaissance de tant de services, le gouverneur de l'Égypte retira à Okba son commandement et le remplaça par un de ses favoris, Dinar, surnommé El-Mohadjer. Mais quelques années plus tard, en 681, l'injustice, qui avait été commise vis-à-vis d'Okba, fut réparée et il fut nommé une seconde fois gouverneur de l'Ifrikia. Après avoir relevé Kairouan, que son prédécesseur avait ruinée, il attaqua les peuplades berbères de l'Aurès et se dirigea par le Hodna vers l'Ouest; il avait juré de ne s'arrêter dans sa course que lorsqu'il n'y aurait plus d'infidèles devant lui. Il fut vainqueur à Bagai, à Lambèse, à Tiharet, à Fez, mais sans obtenir la soumission générale qu'il rêvait. Il avait traversé, l'épée à la main, tout le monde grec, mais il n'avait pu prendre aucune place forte et il se trouvait sur les bords de l'Océan. On dit que là il poussa son cheval dans les flots et s'écria : « Seigneur, si cette mer » ne m'arrêtait, j'irais dans les contrées éloignées » en combattant pour ta religion et en tuant tous » ceux qui ne croient pas à ton existence ou qui » adorent d'autres dieux que toi. »

Défaite de Sidi Okba à Téhouda

Sidi Okba ramena vers l'Est son armée chargée de butin; il voyait les populations pleines de crainte se soumettre devant lui; aussi il renvoya presque tous ses soldats à Kairouan et, ne conservant avec lui que quelques cavaliers, il voulut aller faire la reconnaissance des places fortes que les ennemis avaient aux environs de l'Aurès. A ce moment, un chef berbère, Koceila, que Sidi Okba avait traîné comme un esclave à sa suite, souleva toutes les tribus de l'Aurès; elles étaient d'ailleurs exaspérées par les représailles dont le général arabe faisait suivre chacune de ses victoires et, à Téhouda, au nord-est de Biskra, Okba rencontra un grand rassemblement de Berbères et de troupes grecques. Il vit qu'il ne pouvait échapper; il dit sa prière, descendit de cheval et brisa le fourreau de son épée. Ses 300 compagnons l'imitèrent et se firent tuer bravement avec lui (1).

(1) Son tombeau est vénéré par les indigènes et se trouve dans l'oasis, qui porte son nom, voisine de Biskra.

Koceila, roi des Berbères

Le chef indigène qui venait de remporter la victoire fut reconnu pour roi par un grand nombre de tribus; il semble même que son autorité se soit étendue jusque dans le Mog'hreb. Il régna cinq ou six ans, de 685 à 690 et les historiens, même ennemis, s'accordent à vanter sa justice, sa bienveillance et son courage. La Berbérie, pour la première fois réunie en un royaume indépendant, sous un chef indigène, lui dut plusieurs années de tranquillité et de paix. Les quelques indigènes qui, forcés par les Arabes vainqueurs, avaient embrassé l'islamisme, revinrent à leur première religion, chrétienne, juive ou païenne.

Mais le nouveau gouverneur de l'Ifrikia, Zoheir, en 690, essaya de reconquérir le pays qui s'était rendu indépendant. Koceila marcha au-devant de lui, et périt les armes à la main; ses soldats s'enfuirent et les Berbères furent vaincus en plusieurs rencontres. Mais le général arabe, épuisé par ses propres victoires et ne recevant pas de renforts, dut évacuer l'Ifrikia.

La Kahina

Une femme berbère, nommée Dina ou Damia, avait joué un grand rôle dans les guerres précédentes; elle était d'une tribu de l'Aurès pratiquant la religion juive et elle avait le don, disaient ses compatriotes, de prévoir et de prédire l'avenir; aussi les Arabes l'appelèrent la kahina, ou la prophétesse. Elle avait aidé Koceila de ses conseils, de son influence et, quand le roi berbère fut mort, elle apaisa les rivalités des tribus, fit cesser les guerres civiles et établit son autorité sur un grand nombre de peuplades indigènes ainsi que sur les Grecs demeurés en Afrique. Ce fut elle qui releva le drapeau de l'indépendance berbère.

En 696, Haçane, gouverneur de l'Égypte, reçut du khalife l'ordre d'aller en Mog'hreb avec une forte armée de 40,000 hommes; il reprit facilement Kairouan, vainquit les Grecs en plusieurs rencontres, puis, en 698, leur enleva définitivement la ville de Carthage. Mais quand il voulut s'attaquer aux indigènes de l'Aurès, commandés par la kahina, il éprouva une sanglante défaite à Bagai et, avec son armée en partie détruite, il dut reprendre le chemin de l'Orient.

La Berbérie encore une fois échappait aux Arabes et l'autorité de la kahina était reconnue par les tribus voisines de l'Atlantique. L'histoire de cette reine remarquable est assez obscure et nous n'en pouvons saisir que le trait général. Elle présentait que les Arabes reviendraient plus nombreux et elle disait : « Ils veulent s'emparer des » villes, de l'or et de l'argent, tandis que nous ne » désirons posséder que des champs pour l'agri- » culture et le pâturage; je pense donc qu'il n'y » a qu'un plan à suivre, c'est de ruiner le pays » pour les décourager (1). » Aussitôt elle envoya des agents dans toutes les directions ruiner les villes, renverser les édifices, détruire et incendier les jardins. De Tunis à Tanger, le pays qui, au dire des auteurs, n'était qu'une succession de bos-

(1) L'historien, Ibn-Abi-Dinar, met dans la bouche de la kahina le discours suivant : « La terre suffit à vos besoins. Il y a dans son sein de quoi nourrir vous et vos troupeaux. Les Arabes, au contraire, ces brigands venus de la contrée où le soleil se lève, recherchent les villes; ils ont soif d'or et d'argent, ils veulent des maisons et des palais. Prenez du fer et des torches! Abattez les arbres; renversez, brisez et brûlez les édifices qui couvrent le sol! Que l'ennemi ne trouve plus ni ombre ni abri! » (*Annuaire de Constantine*, 1853, p. 113).

quets, fut transformé en désert. Mais les Berbères n'ont jamais su sacrifier, au salut de la patrie, leurs intérêts personnels ; beaucoup n'acceptèrent pas le sacrifice héroïque que prescrivait la Kahina et ne reconnurent plus son autorité.

A ce moment, Haçane, qui avait reçu des renforts, marchait sur l'Ifrikia. La reine berbère, prévoyant la victoire des Arabes, envoya ses deux fils se mettre au service de Haçane ; pour elle, à la tête des Berbères restés fidèles, elle se proposa de résister. On lui conseillait de fuir, elle répondit : « Celle qui a commandé aux Chrétiens, aux Arabes et aux Berbères doit savoir mourir en reine. » Elle fut vaincue dans la bataille, comme elle l'avait prévu, et périt glorieusement ; sa tête fut envoyée au kalife.

L'Afrique devient musulmane

Au lendemain de cette bataille, qui se livra dans un endroit inconnu, mais sans doute voisin de l'Aurès, un grand nombre de Berbères acceptèrent l'islamisme et 12,000 d'entre eux se mirent comme soldats au service du vainqueur. Mouça ben Noceir, avec leur aide, alla faire la conquête

d'une partie du Maroc. Il plaça une garnison d'auxiliaires à Tanger et donna pour gouverneur à cette ville un chef berbère du nom de Tarick. Puis ses lieutenants firent quelques courses sur mer et portèrent la dévastation sur les rivages de la Sicile, de la Sardaigne et des Baléares. En même temps il organisait la conquête, soumettait à l'impôt foncier les tribus berbères et celles d'origine chrétienne et envoyait partout des missionnaires prêcher l'Islamisme. En quelques années toute la Berbérie devint musulmane; si elle avait changé de maître, la population pourtant n'avait pas été modifiée. Un gouverneur et quelques milliers de soldats arabes tenaient garnison à la place des Byzantins et des Vandales; mais la race indigène restait intacte et sans doute les Arabes n'eussent jamais été maîtres dans le pays, s'ils n'eussent occupé au dehors l'ardeur belliqueuse des Berbères et s'ils n'eussent attaché les intérêts de ceux-ci aux intérêts mêmes de l'Islamisme.

CHAPITRE XI
ARABES ET BERBÈRES

Conquête de l'Espagne (711-740)

Tarick, à la tête de 10,000 Berbères, vainquit les Wisigoths en diverses rencontres et commença la conquête de l'Espagne. Pendant plusieurs années, des milliers de Berbères passèrent le détroit de Gibraltar et parcoururent, en les ravageant, les provinces d'Andalousie, de Grenade, de Nouvelle-Castille, s'aventurèrent même jusque dans les régions de la Galice et des Asturies. De la Méditerranée jusqu'aux Pyrénées, tout pliait devant l'Islam. Pourtant, ce serait une erreur de croire que cette conquête fut une conquête arabe ; les officiers et quelques petits corps de troupe seulement appartenaient à cette race ; mais les vrais conquérants de l'Espagne étaient des Berbères d'Afrique.

La vue de l'énorme butin rapporté d'Espagne par le lieutenant de Mouça ben Noceir avait enflammé la

cupidité de tous les indigènes. Tous voulaient partir, tous voulaient combattre pour cette religion qui leur donnait de l'or et des terres fertiles ; chaque fois qu'un petit groupe était prêt, on le lançait par delà le détroit, et ainsi la guerre sainte était alimentée d'une façon continue. Les Musulmans, après avoir achevé la conquête de l'Espagne, entreprirent celle de la Gaule. La victoire de Charles Martel, en 732, sur Abderrhaman, arrêta le flot envahisseur ; mais, sans doute, les Musulmans fussent revenus à l'attaque peu après, si des guerres civiles ne les eussent occupés en Espagne. Les kalifes ne faisaient que passer sur le trône, les gouverneurs d'Afrique et d'Espagne se succédaient avec une rapidité sans exemple, et mille ferments de discorde et de haine agitaient le monde musulman.

Mécontentement des Berbères

Les Berbères, qui avaient eu tout le mérite de la conquête de l'Espagne, étaient vivement irrités de la façon dont les Arabes avaient réglé le partage. Des hordes syriennes étaient venues s'établir dans les provinces les plus fertiles, comme

l'Andalousie et Grenade, tandis qu'on ne leur avait laissé à eux que les déserts de la Manche, les plateaux arides de la Castille et les contrées montagneuses du Nord, où l'on vivait dans un état de guerre perpétuelle avec les Chrétiens. Ayant le plus payé de leur sang pour la conquête, ils avaient la moindre part du profit. A ces motifs d'irritation s'ajoutaient les nouvelles qu'ils recevaient d'Afrique. Leurs frères restés là-bas étaient durement traités par les gouverneurs ; outre les impôts réguliers, on voulut les soumettre au karadj, c'est-à-dire à donner le cinquième du produit de leurs terres. Il y avait, par suite, une tendance générale à la révolte chez les Berbères d'Afrique et d'Espagne.

Les Kharedjites ou Ouabites

En Orient, les adeptes de Mohammed s'étaient divisés en deux groupes : 1° les orthodoxes ou Sunnites, qui admettaient comme un des fondements de leur religion la Sounna, c'est-à-dire les commentaires des premiers docteurs ; 2° les partisans d'Ali ou Chiites, qui s'en tenaient aux prescriptions et aux paroles du Coran. Même une scission s'était faite parmi les partisans d'Ali, et

un grand nombre des plus exaltés s'étaient déclarés contre leur chef parce qu'il avait accepté une sorte d'arbitrage entre son compétiteur *Moawiah* et lui-même. Ils avaient pris pour chef *Abdallah ben Ouab*, d'où leur nom d'*Ouabites*. Ils reçurent aussi le surnom de *Kharedjites*, c'est-à-dire les *séparés*. Excommuniés et traqués de toutes parts, ils s'enfuirent au désert ; leur ferveur religieuse s'exalta par ces persécutions mêmes, et leurs ardens missionnaires, vers la fin du VIII^e siècle, parcouraient déjà le *Mogreb*. Ils prêchaient que le *Coran*, la parole de Dieu, ne doit être ni interprété, ni corrigé ; que l'homme, dès sa naissance, est prédestiné par le Tout-Puissant aux peines et aux récompenses ; tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien ; tous les Musulmans sont égaux, parce que tous ils ne sont rien ; ils doivent tous être humbles devant le Tout-Puissant, simples de costume et de mœurs ; ils doivent passer leur vie dans la prière, la mortification, et suivre à la lettre toutes les prescriptions du Livre Saint. Enfin, les *Ouabites* proclamaient infidèles tous ceux qui ne croyaient pas comme eux, même les Musulmans des autres sectes. Cette religion farouche peut se résumer en deux mots : fanatisme et fatalisme. Certains apôtres du parti, les *Sofrites*, poussèrent

plus loin ces doctrines funestes : ils déclaraient qu'il était non seulement permis de combattre tous les impurs, mais aussi de piller leurs biens, de les achever et de les dépouiller sur le champ de bataille.

Les Berbères embrassent le Kharedjisme

Ces idées étaient faites pour charmer les Berbères. Ces sauvages avaient toujours eu le sentiment de l'égalité des hommes; ils avaient toujours reconnu une puissance occulte, une sorte de fatalité au-dessus d'eux; ils avaient toujours aimé la guerre, le pillage, le butin, la mutilation des blessés, et voilà qu'à deux siècles de distance, au sein même de l'Islamisme, ils retrouvaient la dure morale de Tertullien, les idées des Donatistes, le zèle furieux des Circoncellions. L'Afrique presque entière adopta les doctrines kharedjites. Aux haines qu'avait suscitées la politique des gouverneurs arabes venait s'ajouter maintenant la haine religieuse.

Révoltes des Berbères

Le signal de la révolte partit des régions monta-

gneuses du Mogreb; des multitudes de Sofrites s'emparèrent de Tanger et vainquirent les Arabes en plusieurs endroits. Koltoum accourut du fond de la Syrie avec 30,000 soldats, mais il fut vaincu à Bagdoura et tout l'ouest de la Berbérie fut livré à la révolte et à l'anarchie. Cependant, les Kharedjites se remuaient aussi dans l'Ifrikia; la tribu des Ourfedjouna s'emparait de Kairouan et pendant quatorze mois y commettait toutes sortes d'atrocités; les mosquées étaient changées en écuries et les Arabes soumis à d'odieux traitements. Ainsi, la domination arabe n'existait, pour ainsi dire, plus sur les Berbères. Les Miknaça fondaient le royaume indépendant de Sidjelmassa dont la capitale était dans l'oasis de Figuig.

Royautés berbères à Tiharet et Tlemcen

L'excès des violences commises par les Ourfedjouna amena une réaction; Aboul Khattab, se mettant à la tête des Kharedjites-Ibadites modérés de l'Ifrikia, défît les Ourfedjouna et se rendit maître de la Tunisie et de la Tripolitaine dont il fut souverain indépendant. Les kalifes ne pouvaient laisser périr ainsi leur domination en Afrique.

Ibn Achat, nommé par eux gouverneur d'Ifrikia, poursuivit Aboul Khattab, le vainquit dans une grande bataille où 40,000 Kharedjites trouvèrent la mort, et rétablit l'autorité arabe dans l'Ifrikia (760). L'ouest, au contraire, demeura tout entier au pouvoir des Berbères et fut le centre d'action des Kharedjites; un grand nombre de tribus qui avaient adopté ce culte choisirent pour chef Abderrhaman ben Rostem; il se proclama roi, fonda sur le versant du djebel Ghezoul la ville de Tiharet et fut le chef d'une dynastie appelée Rostemide. En même temps, les Beni-Ifren proclamaient roi de Tlemcen leur chef Abou Korra; ainsi dans tout l'ouest le Kharedjisme triomphait.

Victoires des Kharedjites

Omar, gouverneur arabe de l'Afrique, cherchait à reprendre l'autorité perdue et à soumettre les tribus des Zibans; pendant qu'il était occupé à ces courses aventureuses, il se vit menacé par un soulèvement général de Kharedjites. Toutes les tribus du Mogreb, toutes celles de l'Atlas et du Sahara avaient fourni leur contingent; Abou Korra était venu avec 10,000 hommes, et Abder-

rhaman ben Rostem en avait amené 40,000. Ces contingents énormes assiégèrent Omar dans la ville de Tobna. Sa ruine était certaine, mais il sema la division parmi les Berbères et fit de riches cadeaux aux chefs, notamment au roi de Tiharet ; les troupes qui l'assiégeaient se retirèrent peu à peu, et il fut libre de reprendre la route de Kairouan. Cette ville était alors assiégée, depuis dix mois, par les Kharedjites de l'Ifrikia ; il put y entrer en feignant de livrer bataille. La famine était terrible ; Omar ne désespérait pourtant pas ; mais il apprit qu'il venait d'être destitué, et, avec quelques cavaliers restés fidèles, il se jeta sur les ennemis et trouva dans leurs rangs la mort qu'il cherchait. La ville se rendit aussitôt, et les Kharedjites furent, pour la deuxième fois, maîtres de Kairouan ; mais ils ne la pillèrent point, leur chef Abou Raten voulant en faire la capitale de son royaume. On remarque même qu'un certain nombre d'Arabes entrèrent au service de ce nouveau roi (770).

Gouvernement de Yezid ben Raten

Quand ces graves événements furent connus

en Orient, il y eut une vive indignation. Le kalife El-Mansour tira des troupes de tous les points de son vaste empire et confia une grande armée à l'habile Yezid ben Raten ; les Kharedjites furent vaincus par lui dans les montagnes de N'gouça, dans les Zibans et la Tripolitaine, et il put rentrer en vainqueur dans Kairouan. Pendant son gouvernement, qui dura 15 ans (772 à 787), le Kharedjisme fut réduit à l'impuissance et l'Ifrikia jouit d'une tranquillité qu'elle n'avait point connue depuis longtemps ; Yezid embellit Kairouan et mérita d'en être appelé le nouveau fondateur. En même temps, il rétablissait, par son esprit de justice, la sécurité des transactions, et se plaisait à dire, selon les historiens arabes : « Je ne crains rien tant sur la terre que » d'avoir été injuste envers quelqu'un de mes ad- » ministrés, quoique je sache cependant que » Dieu seul est infaillible. »

Indépendance d'une grande partie de la Berbérie

Tout ceci ne s'applique qu'à l'Ifrikia, à la Tripolitaine et aux Zibans ; car, dans les deux Mo-

greb, la plupart des tribus berbères demeuraient complètement indépendantes; Abderrhaman régnait toujours à Tiharet et était le chef reconnu de la secte ibadite; les Beni-Ifren continuaient à étendre leur influence autour de Tlemcen; le royaume de Sidjelmassa devenait chaque jour plus puissant; les Bergouatha, dans l'extrême Mogreb, obéissaient à un prophète, un Mahdi, et propageaient leur doctrine hérétique. Enfin, il y avait aussi, dans le Riff marocain, un petit royaume dont les sujets étaient restés fidèles au culte orthodoxe. Un des successeurs de Yezid dut signer un traité de paix avec le roi de Tiharet, le fils d'Abderrhaman ben Rostem, qui avait été reconnu, comme son père, roi des Ibadites (788).

CHAPITRE XII

DYNASTIES DIVERSES

Confusion et désordre

L'histoire de l'Afrique, pendant toute cette période, devient de plus en plus confuse et troublée. Les tribus, sans cesse remuantes, se déplacent, se combattent et se ruinent tour à tour; des cheiks, dans le Mogreb et l'Ifrikia, se déclarent indépendants, tandis que les rois de Sidjelmassa et de Tiharet ont peine à se défendre contre les hordes du désert, qui débordent partout hors de leurs frontières. L'anarchie et le désordre étaient de tous côtés et c'est à peine si, dans la confusion universelle des faits, on peut distinguer quelques événements importants. Nous ne nous occuperons pas, par suite, des petites souverainetés berbères, et nous porterons seulement notre attention sur ce qui concerne les deux principales dynasties :

celle des Édricides, dans le Mogreb, et celle des Arlebides, dans l'Ifrikia.

Fondation de la dynastie arlebide

Celle-ci n'est pas une dynastie à proprement parler, car les Arlebides ne furent point reconnus comme des princes indépendants; ils étaient seulement, de père en fils et par hérédité, émirs de l'Ifrikia. A leur aïeul Ibrahim Ibn El-Aghleb, en l'an 800, le kalife de Bagdad, Haroun Al-Raschid, avait donné l'Ifrikia à administrer comme une sorte de fief. Ibrahim fut le premier des onze princes qui respectaient la suzeraineté des kalifes et reconnaissaient son droit de commandement; « mais leur soumission n'était pas toujours entière, dit un historien arabe. Ainsi, si le kalife avait voulu déposer un de ces princes, pour le remplacer par un individu d'une autre famille, il aurait rencontré chez eux une résistance ouverte. Le souverain arlebide léguait l'empire à celui de ses enfants ou de ses frères qu'il voulait avoir pour successeur, sans même régler son choix d'après le mérite, et les chefs de l'armée n'apportaient aucun obstacle à ces nominations. »

**Gouvernement d'Ibrahim Ibn El-Aghleb
(800-812)**

Pour être puissant, le nouvel émir voulut avoir une armée à lui; il organisa une sorte de milice à laquelle il prodigua ses faveurs; il acheta même des Nègres en grand nombre pour en faire des soldats. Il pouvait ainsi se passer de demander les contingents des tribus, contingents peu dociles et facilement portés à la révolte. Puis, il bâtit au sud de Kairouan une sorte de grande citadelle où il logeait avec ses troupes, ses principaux officiers, ses domestiques et toute sa famille.

L'Ifrikia, sous ce prince, paraît avoir joui d'une certaine prospérité; à peine quelques révoltes bientôt réprimées troublèrent la paix. Mais tout le Mogreb et le centre échappèrent à l'autorité du prince Arlebide; et, quand un historien arabe, Ibn Noueiri nous dit « qu'Ibn El-Aghleb se faisait obéir » jusque dans les pays de son empire les plus éloignés, » il faut entendre cela de l'Ifrikia seule. Au reste, tous les historiens vantent l'administration, le savoir et les vertus d'Ibrahim Ibn El-Aghleb : « Jusqu'alors, dit l'un d'eux (1), l'Ifrikia n'avait

(1) Ibn Er-Rakik.

» jamais possédé de gouverneur plus juste, plus
» habile, plus humain envers ses sujets et plus
» ferme dans l'exercice du pouvoir. »

Succès des Arlebides

Trois des fils d'Ibrahim passèrent successivement au pouvoir ; mais un seul, Ziadet Allah (817-838), fut un prince remarquable. Il châtia durement la milice, qui s'était plusieurs fois révoltée, et entreprit la conquête de la Sicile ; à sa mort, elle était déjà assez avancée, et le peuple garda longtemps le souvenir des vertus militaires de Ziadet Allah.

Un arrière-petit-fils d'Ibrahim, Abou Ibrahim Ahmed, eut un règne glorieux, de 856 à 863. Les Berbères révoltés furent soumis ; plusieurs villes siciliennes tombèrent au pouvoir des armées de l'émir. Lui-même fut célèbre par sa profonde piété, son amour de la justice et sa générosité. Un grand nombre de monuments somptueux qu'il fit élever à Kairouan, à Tunis, à Sousse, ont perpétué sa mémoire.

Les derniers Arlebides

Les derniers Arlebides, comme sont générale-

ment les derniers princes de toute dynastie, se firent remarquer par leur amour du luxe, du vin et des plaisirs ; ayant gardé une certaine bravoure et des vertus militaires, ils se déshonoraient par leur cruauté ; tandis que leurs soldats soumettaient et dévastaient la Sicile, eux-mêmes désolaient leurs États. Abou Abd-Allah Mohammed (864-875) vécut dans la débauche et laissa le trésor public entièrement vide. Ibrahim Ibn Ahmed (875-902) versa à flots le sang de ses soldats, de ses sujets, même de ses fils et de ses filles. Il fut une sorte de Caligula arabe, avec plus de courage toutefois.

Les Edricides

Tandis que l'Ifrikia prospérait sous les Arlebides, le Mogreb voyait s'élever aussi une dynastie puissante, capable de rétablir la paix dans le pays. Idris, descendant du Prophète par les femmes, avait été obligé de quitter l'Arabie, à la suite de sa participation à une révolte contre le kalife El-Hadi. Il vint se cacher à *Oulili*, dans le Mogreb (788) et y fut bien reçu. Voyant plusieurs tribus berbères (*Miknaça*, *Sedrata*, *Louata*, *Zoua-*

gha) ralliées à sa cause, il annonça ses prétentions au kalifat. Il vainquit ensuite plusieurs tribus berbères, juives ou chrétiennes de religion. Il fut bientôt reconnu pour chef par un grand nombre des tribus du Mogreb, ainsi que par les Zenata de Tlemcen, et installa sa résidence à Oulili.

Le kalife de Bagdad, Haroun Al-Raschid, fut alarmé de ces succès rapides; il envoya en Afrique un de ses serviteurs qui empoisonna Idris (792). Quelques jours plus tard, la femme du roi défunt mettait au monde un enfant mâle; les Berbères le proclamèrent roi sous le nom d'Idris le Jeune et achevèrent pour son compte la conquête du Mogreb. Fez devint la capitale du nouveau royaume, qui s'étendait depuis le Sénégal jusqu'au Chélif; le Kharedjisme disparut presque entièrement de ces vastes États.

Idris le Jeune mourut en 829 et ses deux premiers successeurs ne firent rien de bien remarquable; mais sous son petit-fils Yahia, « le territoire et la puissance de l'empire prirent un grand accroissement; de beaux monuments attestent encore l'excellence de l'administration de Yahia; à ses soins éclairés, Fez dut la construction de ses bains, de ses faubourgs et de

» ses caravansérails ; aussi était-elle devenue une
» ville très florissante, dans laquelle affluaient
» jusqu'aux habitants des villes éloignées (1). »

Yahia, qui régna dans la seconde moitié du IX^e siècle, eut pour successeur un fils indigne. Le royaume de Mogreb était déjà d'ailleurs divisé en deux parties : le Riff et l'État de Fez ; il y eut des querelles entre ces deux principautés édricides ; un parti de Sofrites leva l'étendard de la révolte, et, dès le commencement du X^e siècle, on put pressentir la fin prochaine de la dynastie d'Idris. Yahia Ibn Idris, qui régna de 905 à 925, jeta sur cette fin un dernier reflet de gloire. « Son autorité s'étendit sur tous les États » idriciens, et son nom fut proclamé du haut de » toutes les chaires du Mogreb. Il fut le prince le » plus puissant de cette famille, et, par ses con- » naissances dans la loi et les traditions, il s'ac- » quit une haute distinction (2). »

Pendant ce temps, les Fatémides grandissaient dans l'est de la Berbérie, et l'heure approchait où l'Afrique du Nord tout entière allait passer sous l'autorité d'une nouvelle dynastie arabe.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 565.

(2) Id. id.

CHAPITRE XIII
LES FATEMIDES

Le Mahdi

En Orient, les partisans d'Ali, ou Chiites, étaient assez nombreux ; leur croyance était une sorte de mysticisme politique ; le pouvoir légitime s'incarnait dans une série d'imans ; le dernier de ces imans ayant disparu brusquement, on annonça qu'il reviendrait un jour pour faire triompher l'ordre divin et rétablir la vraie foi. Mais cet attendu (Montader) n'arrivant pas, on imagina un précurseur ou envoyé, le Mahdi, qui devait lui préparer les voies.

Les missionnaires qui prêchaient ces doctrines furent activement poursuivis par les kalifes ; leur ardeur religieuse s'exalta par les persécutions, et, quittant l'Orient où ils étaient traqués, ils vinrent propager leur croyance dans l'Égypte, la Tripolitaine, l'Ifrikia. La grande tribu berbère

des Ketama fut surtout travaillée par eux, et, au commencement du X^e siècle, toutes les populations de la petite Kabylie, des environs de Constantine, se soulevèrent à la voix des missionnaires d'Obeid Allah, descendant du Prophète par sa fille Fatma, et que les Chiites d'Orient avaient reconnu pour le Mahdi. Obeid Allah accourut, mais dut se cacher pour échapper aux recherches des Arlebides et alla au Mogreb, où il fut retenu prisonnier par le prince de Sidjelmassa. Cependant, son lieutenant, Abou Abd Allah, à la tête des Ketama, prenait Sétif, puis les villes des Ziban et chassait de Kairouan le dernier des princes Arlebides. Puis, traversant toute la Berbérie, il allait recevoir la soumission des gens de Sidjelmassa et tirer Obeid Allah de la prison où il était enfermé avec ses fils. « Il prêta hommage au » Mahdi et le fit monter à cheval, puis il marcha » à pied devant lui, ainsi que tous les chefs de » tribus, et le conduisit ainsi au camp en versant » des larmes de joie. — Le voici, s'écria-t-il, le » voici, votre seigneur. » Quelques semaines plus tard, une scène semblable avait lieu à Kairouan. « Le Mahdi envoya des agents dans toutes les » parties de l'empire pour sommer les populations » de reconnaître son autorité ; le petit nombre

» qui refusa fut passé au fil de l'épée. Les principaux personnages parmi les Ketama, reçurent, en récompense de leurs services, des sommes d'argent et des gouvernements importants. Les bureaux du gouvernement s'organisèrent, les impôts commencèrent à rentrer régulièrement, et dans toutes les villes s'installèrent des gouverneurs et d'autres fonctionnaires (1). »

Autorité du Mahdi

Ainsi, en quelques mois, l'autorité du prince Fatemide s'étendit sur tout le Mogreb, sur l'Ifrikia et même sur la Sicile, que les Arlebides avaient presque entièrement conquise (909). Sa puissance s'accrut encore d'année en année ; quelques révoltes survenues çà et là furent rapidement comprimées. Tiharet fut livrée aux flammes, la Tripolitaine et le pays de Barca furent soumis. Mais une tentative faite pour conquérir l'Égypte, en 914, échoua.

Cependant, le Mahdi n'était pas sans craintes pour l'avenir ; les Kharedjites étaient encore nom-

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 521.

breux et remuants, des princes édicides avaient repris possession de quelques villes du Mogreb; un d'eux gouvernait à Fez; un autre fonda, dans le Riff et chez les Gomara, un empire qui dura plus d'un siècle. Enfin, à Sidjelmassa, à Msila, dans toutes les villes du Sud, les cheiks étaient véritablement indépendants. En 920, Messala, et en 927, Aboul Kacem, fils du Mahdi, détruisirent les principautés de Fez, de Sidjelmassa, de Msila, et soumirent le Mogreb.

Fondation de Mahédia

Le danger le plus sérieux pour la dynastie n'était pas de ce côté, mais en Ifriquia même. Nous avons dit plus haut que le parti kharedjite y était encore puissant. On dit que, craignant leurs attaques, le Mahdi chercha lui-même, sur la côte, un emplacement pour une nouvelle capitale, et, après avoir visité Tunis et Carthage, il vint à une péninsule ayant la forme d'une main avec le poignet. Ce fut là qu'il fonda la ville qui devait être le siège du gouvernement, appelée du nom de son fondateur Mahédia. Une forte muraille, garnie de portes en fer, l'entourait de tous les côtés, et

chaque battant de porte pesait cent quintaux. On commença les travaux vers le mois de juin 916; on tailla dans les collines un arsenal qui pouvait contenir cent galères; des citernes et des silos y furent creusés, des maisons et des palais s'y élevèrent, et tout ce travail fut achevé en l'an 919. Après avoir mené à terme cette entreprise, le Mahdi s'écria : « Je suis maintenant » tranquille sur le sort des Fatemides. »

Révolte du sofrite Abou Yezid (934)

A peine le Mahdi était mort, que la révolte qu'il avait prévue éclata. Un Sofrite, nommé Abou Yezid, prêchait depuis longtemps que les Chiites étaient infidèles; que, par ce fait, ils avaient encouru la peine de mort et la confiscation des biens; que c'était un devoir de se révolter contre le sultan. Ces enseignements étaient accueillis avidement par les tribus berbères, qui avaient autrefois professé le Kharedjisme et à qui une révolte était une excellente occasion de guerre et de pillage. Les sauvages Ourfedjouna, les Houara, les Nefouça, les Maghraoua accoururent sous ses drapeaux. Dix ans durant, Abou Yezid, *l'homme*

à l'âne, ne fit que de faibles progrès, et El-Caïm, le fils du Mahdi, n'eut pas trop à s'en inquiéter ; mais en 945, les révoltés s'emparèrent de Tozer, de Tebessa, de Loribus, de Bèjà et de Tunis ; les villes furent mises à feu et à sang ; les hommes et les enfants furent partout massacrés et les femmes réduites en esclavage. Kairouan, la capitale de l'Afrique, fut obligée de capituler devant ces hordes, et bientôt Mahedia, où s'était réfugié le prince fatemide, fut assiégée par plus de cent mille Berbères. La famine sévit dans la ville ; on mangea les cadavres humains ; mais, enfin, la discordie se mit dans le camp des assiégeants, et Abou Yezid, abandonné par un bon nombre des siens, dut lever le siège ; il continua cependant celui de Souça.

El-Mansour ; défaite d'Abou Yezid

Abou Yezid avait réduit la ville de Souça à la dernière extrémité (946), quand El-Caïm mourut, laissant le pouvoir à son fils, qu'on a surnommé El-Mansour, ou le Victorieux. Celui-ci envoya aussitôt des vivres et des secours à Souça ; grâce à ce renfort, les habitants forcèrent Abou Yezid à

la retraite. L'année suivante, l'audacieux aventurier fit de nouvelles tentatives sur Kairouan, Souça, Mahedia; toutes échouèrent, grâce aux habiles dispositions d'El-Mansour, et il dut s'enfuir au désert. El-Mansour l'y poursuivit, et, après de nombreux engagements, le fit prisonnier au château de Kiana (947). Abou Yezid mourut en prison des suites de ses blessures.

Sur ces entrefaites, le gouverneur du Mogreb avait cessé de reconnaître l'autorité des Fatemides et avait proclamé la souveraineté des Ommiades d'Espagne. El-Mansour le vainquit et rétablit l'autorité des Fatemides en Mogreb; puis il refoula les Louata au désert et donna à son fidèle allié, Ziri ben Menad, le commandement général des Sanhadja. Il mourut en 953, puissant et respecté.

El-Moezz

Sous El-Moezz, fils d'El-Mansour, le Mogreb voulut encore secouer l'autorité des Fatemides; mais une forte armée, conduite par Djouher et Ziri ben Menad, prit Sidjelmassa, alla jusqu'à l'Océan, enleva Fez d'assaut et expulsa de toutes les villes les gouverneurs et soldats que les Om-

miades d'Espagne y avaient placés (953-960). Tranquille du côté de l'Occident, El-Moezz reprit les projets que le Mahdi avait conçus sur l'Égypte ; le long de la route que ses armées devaient suivre, il fit à l'avance creuser des puits ; il envoya recruter des soldats chez toutes les tribus berbères, et il confia à l'habile général Djouher une armée formidable. En 969, elle était maîtresse de l'Égypte, et, dans les mosquées du vieux Caire, on disait la prière au nom du kalife fatemide El-Moezz. Puis, Djouher bâtissait la nouvelle ville du Caire et pria instamment le kalife de venir s'y installer. Retenu par des troubles en Mogreb, El-Moezz se rendit au Caire seulement en 973 ; pendant ce temps, Djouher avait ajouté à ses conquêtes la Palestine et la Syrie, jusqu'au delà de Damas ; l'invasion arabe reflua de l'Ouest vers l'Est, et l'Ifrikia était abandonnée par les Fatemides au gouvernement de leurs officiers.

Dynasties diverses

Bologguin Ibn Ziri (973-988) fut nommé par El-Moezz gouverneur de l'Ifrikia et du Mogreb ; mais, à plusieurs reprises, il dut se rendre en ce dernier

pays pour combattre les princes indépendants et les armées des Ommiades d'Espagne. Dans toutes ces expéditions, il remporta la victoire ; mais aussitôt qu'il avait retiré ses troupes, qu'il était revenu vers l'Ifrikia, les Zenata reprenaient les armes et le nom du kalife ommiade de Cordoue était de nouveau proclamé dans les mosquées. Il en fut de même sous les successeurs de Bologguin. Ziri ben Atia put demeurer roi de Fez, au nom du prince ommiade, et le Mogreb fut fermé aux gouverneurs de l'Ifrikia. Ceux-ci, d'ailleurs, se déclarèrent bientôt indépendants. Sous El-Moezz Ibn Badis (1016-1070), gouverneur de Kairouan, les États dont l'administration lui avait été confiée furent divisés en deux royaumes véritables : la famille d'El-Mansour, fils de Bologguin, régnait à Kairouan sur l'Ifrikia ; la famille de Hammad, autre fils de Bologguin, régnait à El-Cala (près Msila) sur une grande partie de l'Algérie actuelle. Tous ces princes sanhadjens reconnaissaient la suzeraineté des califes fatemides du Caire, tandis que les princes zenatiens du Mogreb acceptaient celle des Ommiades de Cordoue.

CHAPITRE XIV

LA SECONDE INVASION ARABE

Richesse de l'Ifrikia

De ces divers royaumes, le plus florissant alors était celui de Kairouan : « La puissance d'El- » Moezz, dit Ibn Khaldoun, était si grande que » jamais on n'avait vu chez les Berbères de ce » pays un État plus vaste, plus florissant et plus » riche que le sien. On en voit la preuve dans » l'ouvrage d'Ibn Er-Rakik, historien qui nous a » transmis la description de leurs fêtes de noces, » présents, pompes funèbres et largesses. Ainsi, » pour en citer quelques exemples, le présent » que Sandal, gouverneur de Baghaïa, envoya au » souverain consistait en cent charges d'argent ; » les cercueils de plusieurs de leurs grands per- » sonnages étaient en bois de l'Inde et à clous » d'or. Badis fit cadeau à Felfouf Ibn Saïd Es- » Zenati de 30 charges d'argent et de 80 bal-

» lots de riches étoffes. La dîme fournie par quel-
» ques cantons maritimes situés dans le voisinage
» de Sfax se composait de 80,000 boisseaux de
» grains. »

El-Moezz Ibn Badis répudie l'autorité fatemide

Cette richesse et cette prospérité n'étaient sans doute point particulières à l'Ifrikia : c'était l'état de toute l'Afrique du Nord, quand elle n'était point troublée par la guerre ; mais cette prospérité ne devait pas être de longue durée et allait faire place à une ruine complète.

El-Moezz Ibn Badis avait, depuis quelque temps, manifesté des préférences pour les doctrines sonnites ; il eut, à ce sujet, une querelle avec le kalife chiite du Caire et il résolut de répudier l'autorité de celui-ci. En 1049, il ordonna la suppression de la prière qui se faisait dans les mosquées pour la prospérité de Madhi El-Mostancer, fit brûler les drapeaux donnés par le gouvernement fatemide, et abolit l'usage d'inscrire le nom de ces kalifes sur les drapeaux et sur les monnaies. Pour compléter cette révolution, il prononça lui-même la prière publique au nom d'El-Caïm, kalife de Bag-

dad, et maudit solennellement les Fatemides. El-Caïm nomma El-Moezz gouverneur de l'Afrique ; mais la vengeance de El-Mostancer fut terrible.

Les tribus hilaliennes

Parmi les tribus arabes qui parcouraient, avec leurs troupeaux, les déserts du Hedjaz et la province du Nedjed, les deux plus célèbres étaient celles de *Hilal* et de *Soleim*. Les Soleim fréquentaient les environs de Médine, et les Hilal se tenaient sur le Ghazouan, montagne près de Taïf. Quelquefois, cependant, ils allaient prendre leurs quartiers d'été aux frontières de l'Irak et de la Syrie, d'où ils faisaient des incursions dans les cantons voisins pour y dévaliser les voyageurs et piller les caravanes. Les Soleim se permettaient même d'attaquer les pèlerins de la Mecque, aux jours où l'on remplissait les grands devoirs de religion, et de les dépouiller sur le territoire de Médine, pendant qu'ils visitaient le tombeau du Prophète. Les kalifes de Bagdad ne cessaient d'expédier des troupes pour punir ces méfaits et protéger les pèlerins contre de pareils outrages.

Ces tribus ayant pris part à une révolte contre

les kalifes fatemides, un des souverains de cette dynastie les transporta dans la Haute-Égypte ; bien que la présence de ces nomades dût nuire à la prospérité de cette région, il résolut de les y établir en les installant sur le bord oriental du Nil. Ces tribus se composaient des Djochem, des El-Athbedj, des Zoghba, des Biah, des Rebia et des Adi ; elles répandirent la dévastation sur le territoire qu'elles occupaient et causèrent bientôt de graves embarras à l'empire.

Les tribus hilaliennes partent pour l'Afrique

Quand on apprit, en Égypte, la défection d'El-Moezz, le vizir El-Yazouri donna le conseil de gagner ces tribus, d'en revêtir les chefs du commandement des provinces de l'Ifrikia et de les envoyer faire la guerre à la dynastie des Sanhadja : « De » cette manière, disait-il, les Arabes deviendront » amis dévoués des Fatemides et formeront une » excellente armée pour la protection de l'empire. » Si, comme on le doit espérer, ils réussissent à » vaincre El-Moezz, ils s'attacheront à notre cause » et se chargeront d'administrer l'Ifrikia en notre nom ; de plus, notre kalife se sera débarrassé

» d'eux. Si, au contraire, l'entreprise ne réussit
» pas, peu nous importe ! Dans tous les cas, mieux
» vaut avoir affaire à des Arabes nomades qu'à
» une dynastie sanhadjite. »

En l'an 1050, le kalife envoya son vizir auprès des Arabes ; il fit des dons peu considérables aux chefs (une fourrure et une pièce d'or à chacun) ; ensuite, il les autorisa à passer le Nil en leur adressant ces paroles : « Je vous fais cadeau du » Mogreb et du royaume d'El-Moezz Ibn Badis le » Sanhadjite, esclave qui s'est soustrait à l'auto- » rité de son maître. Ainsi, dorénavant, vous ne » serez plus dans le besoin. »

Un grand nombre d'Arabes, attirés par les primes qu'on leur donnait, franchirent le Nil et allèrent occuper la province de Barca ; ayant pris et saccagé les villes de cette région, ils firent à leurs frères, qu'ils avaient laissés sur la rive droite du Nil, une description attrayante du pays qu'ils venaient d'envahir ; alors accoururent en foule, non seulement les Hilal et les Soleim, mais encore tous les Nomades besogneux qui étaient restés dans l'Yémen ; ils étaient tellement nombreux que le gouvernement égyptien imagina de faire payer une pièce d'or à ceux qui passaient le fleuve, et il obtint ainsi, non seulement le rem-

boursement des sommes qu'il avait distribuées aux premiers, mais encore bien au delà.

Conquête de l'Ifrikia

Jusqu'alors, l'Afrique du Nord n'avait été envahie que par de petites armées qui se fondaient bientôt dans la masse des populations indigènes ; cette fois, c'était toute une nation qui arrivait. Les chroniqueurs les plus modérés comptent 250,000 envahisseurs ; mais la plupart pensent qu'ils étaient près d'un million, gens besogneux et affamés, habitués à la guerre et au pillage, détruisant pour le plaisir de détruire. Après avoir ruiné le pays de Barca et y avoir laissé à demeure quelques-unes de leurs tribus, ils se précipitèrent sur l'Ifrikia, « semblables, dit Ibn Khal-doun, à une armée de sauterelles, abîmant et » détruisant tout ce qui se trouvait sur leur passage. »

Ces sauvages coururent l'Afrique pendant plus de dix ans ; dans les villes prises, ils pillaient les boutiques, abattaient les édifices publics et les palais, mettaient le feu aux maisons ; dans les campagnes, ils coupaient les arbres, comblaient les

puits, brûlaient les villages, les fermes, et faisaient partout place nette pour leurs troupeaux ; ils apportaient le désert avec eux, et ils changeaient en plaines stériles les belles campagnes de la Berbérie ; Kairouan fut détruite de fond en comble, puis Béja, Tunis, Bône, Constantine ; en un mot, toute l'Ifrikia tomba en leurs mains. Puis ils s'attaquèrent aux Sanhadja, dont le prince, En-Nacer, dut quitter sa capitale de Cala pour aller s'établir à Bougie, au milieu d'un pays d'accès difficile ; plus tard le Mogreb même fut entamé par eux ; mais là, ils se heurtèrent à la puissance des Almohades, que commandait alors le glorieux Abd El-Moumen (1146).

Résultats de l'invasion arabe

De ce qui précède, il ne faudrait pas croire que les Arabes hilaliens furent partout les maîtres dans l'Ifrikia ; la dynastie d'El-Moezz se maintint dans les villes de l'Ifrikia jusqu'au milieu du XII^e siècle ; il en fut de même de la dynastie des Hamadites de Bougie, tandis que dans le Mogreb s'élevait le puissant empire des Almoravides. Les Arabes, après le premier élan de l'invasion,

avaient été obligés d'abandonner les villes, leurs atrocités et leurs violences ayant soulevé partout les habitants ; ils s'étaient seulement établis dans les plaines et dans les régions du Sud, qui offraient d'excellents pâturages à leurs innombrables troupeaux ; les régions montagneuses et les villes étaient donc restées au pouvoir des Berbères.

Mais l'invasion arabe avait produit deux faits importants : elle avait jeté sur la surface de la Berbérie un million d'hommes de race arabe, vivant en nomades, se mêlant sur certains points aux indigènes, vendant leur sang à une cause quelconque ou au prince le plus offrant, n'ayant aucune idée d'un gouvernement régulier, ne se soumettant à aucune autorité ; en somme un élément puissant de désordre et un fâcheux exemple donné aux Berbères.

L'influence de la race arabe fut encore néfaste à un autre point de vue : le pays avait été par eux transformé en désert ; ils avaient mis le feu aux grandes forêts qui recouvraient le sol, ils avaient coupé les arbres qui remplissaient les beaux jardins des plaines. Par suite du déboisement, les eaux n'étaient plus aussi bien réparties que par le passé ; tombant sur le sol, elles emportaient le peu de terre végétale qui le recouvrait ; le roc

était mis à nu, et l'on peut dire qu'au XII^e siècle, l'Afrique du Nord commença à n'être plus que le squelette de ce qu'elle avait été autrefois.

La preuve de ce fait se voit encore de nos jours; le pays de Barca et la Tripolitaine, qui ont subi le premier choc des Arabes et reçu les premiers essais de cette race malfaisante, sont d'affreuses solitudes parsemées de ruines des cités antiques. La Tunisie, où les Arabes se sont établis en grand nombre, a perdu tous ses bois, et ses grandes plaines, qui ne reçoivent plus les pluies nécessaires, n'ont plus la fertilité de l'ancienne Africa. L'Algérie, qui a reçu les dernières bandes des envahisseurs, a été profondément mutilée. Le Maroc, au contraire, le pays le plus lointain sur la route des Arabes, n'a reçu que quelques familles éparses; aussi, il a conservé les belles forêts de ses montagnes, ses pluies plus nombreuses, ses campagnes plus fertiles, sa population plus dense; en un mot, plus de puissance et de prospérité. Partout où le Berbère est demeuré, la terre est mieux cultivée et il y a un plus grand nombre d'habitants; partout où l'Arabe a régné en maître, il y a la ruine et la solitude.

CHAPITRE XV
LES ALMORAVIDES

Les tribus du désert

On a pu voir, dans les récits un peu obscurs qui précèdent, que les tribus berbères avaient tour à tour conquis la prépondérance dans la Berbérie. Au VIII^e siècle, lorsque le Kharedjisme était florissant, c'étaient les Zenata et les Louata qui dominaient; mais quand au IX^e siècle les doctrines chiïtes triomphèrent à leur tour, ce furent les Sanhadja de la Grande-Kabylie et les Ketama de la Petite qui l'emportèrent. Des princes de leur race, des officiers pris parmi eux gouvernèrent l'Ifrikia, tandis que les Maghraoua et les Zenata gouvernaient le Moghreb. Le règne des Ketama, des Sanhadja et des Maghraoua dura pendant le IX^e, le X^e et une partie du XI^e siècle.

Devant cette domination de leurs frères Sanhadjiens, les Louata et les Lemta durent reculer

jusqu'au désert ; quelques-uns allèrent fonder les merveilleuses oasis du Sud algérien ; d'autres habitèrent le grand désert qui s'étend de Figuig à Tombouctou et de l'Océan à la Tripolitaine. « Se » tenant ainsi éloignés du Tell et du pays cultivé, dit Ibn Khaldoun, ils en remplaçaient les » produits par le lait et la chair de leurs chameaux ; évitant les contrées civilisées, ils s'étaient habitués à l'isolement, et aussi braves que » farouches ils ne plièrent point sous le joug d'une » nation étrangère. » Se multipliant dans les vastes plaines qui s'étendaient devant eux, ces proscrits du Tell s'unirent aux primitifs habitants du désert et formèrent un grand nombre de tribus, telles que les Guedala, les Lemtouna, les Mes-soufa, les Outzila, les Touaregs, les Zegaoua et les Lamta. Tous portaient le *litham*, cette sorte de voile qui préserve de la poussière et de l'ardente réverbération du désert.

La guerre sainte des Lemtouna

Une tribu considérable parmi ces peuples à peine musulmans, fut prise d'une sorte d'accès de ferveur religieuse ; les Lemtouna se portèrent sur le

Sénégal et, le sabre en main, commencèrent la conversion des nègres à l'Islamisme; puis sous la conduite d'un des leurs, Yahia ben Omar, ils se portèrent au Nord et se jetèrent sur les Maghraoua et les Zenata du Moghreb (1053).

Ces farouches apôtres prétendaient convertir aussi par la force les Musulmans peu fidèles; eux-mêmes se donnaient comme les zéloteurs de la foi, ils étaient les marabouts (El-Morabethin, d'où, par corruption, nous avons fait le mot Almoravides). Les Lemta s'étant joints à eux, ils vainquirent l'émir des Maghraoua et s'emparèrent de Sidjelmassa, sa capitale. Ils prélevèrent partout la dîme, établirent un de leurs officiers comme gouverneur du pays conquis, puis reprirent la route du désert.

Conquêtes d'Abou-Beker

Abou-Beker, frère et successeur de Yahia Ibn Omar, entreprit la conquête du Maroc. Du fond du désert, des milliers d'Almoravides accoururent sous ses drapeaux; tout s'enfuit devant eux. Ils pénétrèrent chez les Maghraoua, chez les Mas-moudas de l'Atlas, chez les Berghouata du littoral;

la plus grande partie du Maroc fut conquise ; mais Abou-Beker, rappelé par les dissensions intestines des tribus restées au désert, laissa le commandement de son armée à son cousin Youçouf Ibn Tachefin (1060), et alla s'enfermer dans son pays.

Youçouf Ibn Tachefin, fondateur de Maroc

Celui-ci commença par établir son camp près des tribus qui habitaient les montagnes du Deren ; ce camp fut entouré d'une enceinte, puis on y construisit une mosquée et une petite citadelle destinée à recevoir les trésors et les armes des Almoravides. Ce fut l'origine de la ville de Maroc. Dans les années 1064 à 1069, Youçouf soumit une partie des tribus zénatiennes, toujours révoltées, et emporta d'assaut la ville de Fez. En l'an 1074, tout le pays reconnaissait l'autorité du chef des Almoravides et était partagé en gouvernements dont il confia le commandement à ses fils, à ses parents et à ses meilleurs officiers.

Conquête du Moghreb central

Dans les années 1079-1080, Youçouf détruisit

les dernières résistances dans le Riff et dans la région d'Oujda, puis il marcha à la conquête du Moghreb central. Il emporta Tlemcen d'assaut, en fit un des boulevards de son empire et un lieu de station pour ses troupes. Un gouverneur almora- vide y fut installé en 1083; il prit aussi d'as- saut la ville de Ceuta, où s'était maintenu un offi- cier des Omniades d'Espagne.

Youçouf Ibn Tachefin en Espagne

C'était l'époque où Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, pressait vivement les Musulmans d'Espagne. Affaiblis par leurs discordes et ayant perdu leur valeur d'autrefois, ceux-ci se voyaient sur le point d'être chassés de la Péninsule; ils demandèrent des secours au puissant et victorieux Youçouf Ibn Tachefin. Il passa le détroit avec une armée nombreuse; ses Almoravides à demi-sau- vages, et combattant presque nus, jetèrent par- tout la terreur. Alphonse VI fut vaincu dans une grande bataille livrée près de Badajoz, au lieu dit Zellaka (le lieu glissant), 1086. Puis Youçouf re- passa le détroit, laissant aux Musulmans le soin de recueillir les fruits de la victoire; une forte

garnison d'Almoravides resta pourtant dans le pays.

Une seconde fois, Youçouf fut appelé en Espagne (1088); il trouva les divers princes musulmans mal disposés en sa faveur; il fit décider par les légistes d'Espagne et du Moghreb qu'il avait le droit de les déposer comme traîtres et, retournant en Afrique, envoya un de ses généraux pour prendre le gouvernement de l'Espagne. Cordoue, Séville, Badajoz tombèrent au pouvoir des Almoravides et furent dévastées (1091).

En 1096, Youçouf vint pour la troisième fois en Espagne, mais sans y être appelé; car les Arabes civilisés de la Péninsule craignaient plus encore les Almoravides que les Chrétiens. Ses généraux conquièrent presque toute l'Espagne musulmane jusqu'à Tolède. Youçouf prit alors le titre de commandeur des Croyants (*Émir al Moumenin*) et fut reconnu en cette qualité par les kalifes de Bagdad. Il mourut en 1106, âgé de cent ans, vénéré comme un saint et redouté de ses ennemis.

CHAPITRE XVI
LES ALMOHADES

Le marabout Ibn Toumert

Chez les Masmouda du mont Deren vivait, à la fin du XI^e siècle, un marabout, Ibn Toumert, connu pour sa science profonde et l'austérité de ses mœurs. Pour accroître ses connaissances, il parcourut l'Espagne, l'Égypte, la Syrie, écoutant les leçons des docteurs les plus illustres; puis il fit le pèlerinage de la Mecque. Au retour il s'arrêta quelque temps à Tripoli, puis à Bougie, ensuite dans l'Ouaransenis, enseignant que le Coran ne doit pas être entendu dans le sens littéral, mais qu'il contient de nombreuses allégories qui demandent à être interprétées; en cela il se rapprochait des sonnites d'Orient. Il fit quelques disciples, entre autres le jeune Abd-el-Moumen, fils d'un potier, en qui il avait reconnu une heureuse intelligence. Arrivé au Maroc, l'ambitieux Ibn Toumert songea à s'emparer du

pouvoir et fut soutenu dans ses rêves d'ambition par les récits et les promesses d'un sorcier. Il parcourut les tribus prêchant sa doctrine et vivement combattu par les pouvoirs publics.

Ibn Toumert se donne le titre de Mahdi

En 1121, Ibn Toumert jeta le masque ; il appela à lui les Masmouda, ses compatriotes, se donna le titre de mahdi et désigna ses partisans sous le nom d'El-Mowahaddin (Almohades ou unitaires). Par là il signifiait que les autres musulmans, s'en tenant à la lettre du Coran, étaient tombés dans le polythéisme. Les compagnons d'Ibn Toumert furent bientôt assez nombreux pour former une armée ; ils furent heureux en plusieurs rencontres contre les Almoravides, et les tribus du Maroc commencèrent à se soulever contre leurs anciens maîtres, de race Louata. Ibn Toumert mourut en 1128, léguant l'autorité souveraine à son disciple Abd-el-Moumen.

Abd-el-Moumen

Les sectateurs les plus fervents du mahdi

cachèrent pendant longtemps sa mort parce qu'ils craignaient que ce fut le signal de la désertion, et ce n'est qu'en 1130, quand ils virent la cause unitaire embrassée par un grand nombre de Berbères, qu'ils proclamèrent Abd-el-Moumen. Celui-ci conquiert l'Atlas marocain, et dans plusieurs batailles (1130-1138) vainquit les troupes Almoravides envoyées contre lui.

En 1139 il commença contre Ali-Ibn-Youçof, émir des Almoravides, et contre son successeur, Tachefin, une campagne qui dura sept années. Il parcourut le Maroc en tous sens, voyant son armée se grossir chaque jour, et ruinant ses ennemis par une guerre d'escarmouches heureuses. Tachefin mourut en 1145 dans une embuscade; Tlemcen, Oran, Sidjelmassa, Fez, Méquinez tombèrent au pouvoir d'Abd-el-Moumen, puis Maroc; Ceuta se soumit et le Maroc entier passa de l'autorité des Almoravides à celle des Almohades. Mais déjà Abd-el-Moumen portait ses regards et son ambition plus loin; ses généraux lui donnèrent l'Espagne, lui-même conquiert le Moghreb central et l'Ifrikia. De Tanger à Barka, dans toutes les mosquées on dit la prière en son nom, on se soumit à ses ordres.

Administration d'Abd-el-Moumen

Ce fils d'un humble artisan fait donc grande figure dans l'histoire. « On ne saurait le comparer » qu'à Charlemagne, dit un historien. Comme lui, » justicier, il ne s'empare de l'Afrique septentrionale entière que pour y faire régner l'ordre. » Il renouvelle même les opérations cadastrales » de l'empire romain en faisant arpenter l'Afrique » depuis Sousse jusqu'à Barka ; il crée une flotte ; » il organise l'administration la plus libérale » qu'on ait encore vue (1). » La sécurité est rétablie, les caravanes peuvent partout circuler sans crainte ; un soldat passant dans la campagne n'aurait pas osé arracher un épi de blé. Enfin, ami des lettres, il fonde ces universités fameuses où l'Europe devait venir épeler les sciences. Abd-el-Moumen mourut en 1163 et le pouvoir fut donné à son fils Abou-Yacoub-Youçof.

Abou-Yacoub-Youçof (1163-1184)

Ce prince, qui eut à comprimer quelques révol-

(1) Masqueray, *Alger et l'Algérie*, p. 223.

tes, reçut le titre d'Émir-el-Moumenin et reprit, contre l'Espagne chrétienne, la guerre sainte. Un poème et une épître furent par lui adressés à tous les gouverneurs de ses vastes États, et une foule de soldats accoururent à son appel. Deux fois il passa le détroit et une de ses campagnes ne dura pas moins de cinq années. Il fut presque partout vainqueur ; une de ses flottes alla piller Lisbonne ; lui-même mourut sous les murs de Santarem.

Yacoub-el-Mansor (1184-1198)

Yacoub, surnommé El-Mansor (le victorieux), était en Espagne quand il apprit la mort de son père. Après avoir ravagé le territoire chrétien il partit pour Maroc. Là il commença par remédier aux abus et présider en personne l'administration de la justice, de sorte qu'il fit jouir tout l'empire d'une administration équitable (1).

Une révolte, celle d'Ibn Ghania, interrompit quelque temps la grande œuvre chère aux musulmans, la guerre sainte ; mais, quand les rebelles furent soumis, Yacoub à la tête d'une armée très

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 206.

forte parcourut l'Espagne et tua 30,000 chrétiens dans la bataille d'Alarcon, insulta Tolède, prit Madrid et revint à Séville couvert de gloire. Son nom devint si célèbre dans le monde musulman que Salah-ed-Din, le conquérant de l'Égypte, lui envoya des présents et demanda l'appui de sa flotte pour poursuivre ses entreprises. Si l'on en croit les historiens arabes, Yacoub-el-Mansor envoya à Salah-ed-Din 180 navires, qui empêchèrent les chrétiens d'aborder en Syrie.

En Nacer (1198-1213)

Sous le règne de En Nacer, fils d'El-Mansor, des symptômes d'une décadence prochaine apparaissent. Malgré la prise de possession du royaume de Majorque, on sent que l'empire des Almohades s'affaiblit. Ibn Ghania, toujours révolté, tient plusieurs années l'Ifrikia sous sa domination. Vaincu par En Nacer en personne, il reparait un peu plus tard et ravage la région de Tlemcen, sans qu'on puisse le châtier. En Espagne, En Nacer était plus malheureux encore. Une grande armée musulmane était détruite dans la sanglante bataille de *las Navas de Tolosa* (El Ocab, chez les

historiens arabes), et l'ardeur pour la guerre sainte s'éteignait devant les revers. En Nacer mourait peu après (1213).

Déclin de la dynastie Almohade

Les sept princes qui succédèrent à En Nacer, de 1213 à 1269, ne méritent guère d'être connus. La plupart, oublieux de l'administration, s'adonnaient à l'ivresse et aux plaisirs; leur garde almohade, assez semblable à celle des Janissaires chez les Turcs, se révoltait au moindre motif et égorgait le sultan; les grands officiers qui gouvernaient en Espagne, ou en Ifrikia, se proclamaient indépendants; les tribus se soulevaient; la guerre sainte était suspendue. C'était la décadence. Les Mérinides, tribu nomade du désert, qui avait fréquemment menacé l'empire almohade, quittèrent leurs campements, s'installèrent dans les provinces marocaines et mirent fin à la dynastie d'Abd-el-Moumen. En même temps une autre tribu d'origine zénatienne quittait aussi le désert, s'établissait à Tlemcen et fondait l'empire des Abd-el-Ouad (1269).

Le service des affaires indiennes est placé sous la direction de M. le Ministre des Indes et du Commerce du Nord-Ouest. Le service est divisé en deux sections, l'une pour les affaires générales et l'autre pour les affaires spéciales. (1900)

ANNUAIRE 1900

Le service des affaires indiennes est placé sous la direction de M. le Ministre des Indes et du Commerce du Nord-Ouest. Le service est divisé en deux sections, l'une pour les affaires générales et l'autre pour les affaires spéciales. (1900)

CHAPITRE XVII

LES ROYAUMES DE FEZ, TLEMCEN ET TUNIS AUX XIII^e ET XIV^e SIÈCLES

État de l'Afrique du Nord en 1245

Un des derniers princes almohades, Essaid, réunit ses officiers en 1245 et leur tint ce langage :
« Le fils d'Abou-Hafs nous a enlevé l'Ifrikia ;
» Yaghmoracen Ibn Zian et les Beni Abd-el-Ouad
» détachèrent ensuite de notre royaume la province du Mogreb central et la ville de Tlemcen ; ils y proclamèrent même la souveraineté
» du chef hafside et lui firent espérer qu'avec
» leur appui, il pourrait effectuer la conquête du
» Maroc. Ibn Houd nous arracha une partie de
» l'Espagne pour y faire reconnaître la suprématie
» des Abbacides, et, dans une autre partie du
» même pays, Ibn-el-Ahmer s'est posé comme
» partisan des Hafsides. Voici maintenant les
» Beni-Merin qui ont soumis les campagnes du

» Moghreb et qui aspirent à posséder nos villes.
» Leur Émir, Abou-Yahia, vient de prendre Me-
» quinez, d'y établir l'autorité des Hafsides et de
» s'arroger les insignes de la royauté. Si nous
» souffrons davantage ces humiliations, si nous
» fermons les yeux sur des événements aussi gra-
» ves, c'en est fait de notre empire et peut-être
» même de notre religion. » On ne pouvait mieux
dépeindre le péril qui menaçait l'empire almohade
et la situation de l'Afrique au milieu du XIII^e
siècle.

La dynastie des Hafsides

Cette dynastie tirait son nom de Bou-Hafs, un des premiers disciples du Mahdi; ce Bou-Hafs avait ensuite acquis une grande gloire comme général d'Abd-el-Moumen. Son fils Abou-Zékéria fut nommé gouverneur de l'Ifrikia en 1228; il avait pris Bougie et Constantine, réprimé les révoltes d'Ibn-Ghania. En 1236, voyant la faiblesse des souverains almohades, il se proclama émir indépendant, donna le gouvernement de Bougie à un de ses fils et devint le chef d'une dynastie nouvelle, qui sera longtemps puissante sur l'Ifrikia.

Abou-Zékéria

Le règne d'Abou-Zékéria fut des plus glorieux ; non content d'avoir enlevé l'Ifrikia aux enfants d'Abd-el-Moumen, il voulut encore leur prendre le Maroc et l'Espagne. Plusieurs princes de ce dernier pays acceptèrent sa suzeraineté, puis les villes de Ceuta et de Tanger, même les Mérinides de Fez et les gens de Méquinez, ceux de l'oasis lointaine de Sidjelmassa proclamèrent sa suprématie. Yaguro Razen, prince de Tlemcen, voulut lui résister, mais une nombreuse armée, conduite par Abou-Zékéria, mit son royaume à feu et à sang et le força à reconnaître l'émir Hafsïde de Tunis pour suzerain. Celui-ci mourut en 1249, puissant et respecté ; de nombreux poètes chantèrent ses louanges.

El-Mostancer ; expédition de Saint-Louis

El-Mostancer, fils d'Abou-Zékéria, succéda à son père et régna de 1249 à 1277. Le fait le plus important de ce long règne fut la croisade du roi de France Louis IX sous les murs de Tunis. Les

croisés, au nombre de 6,000 cavaliers et 30,000 fantassins, débarquèrent auprès de l'ancienne ville de Carthage « dont les murailles étaient encore » debout, et campèrent dans l'intérieur de l'enceinte. On ferma les brèches de murailles avec des planches de bois ; on y établit des créneaux et on entoura le tout d'un fossé profond (1). »

Pendant six mois les troupes françaises ne cessèrent de harceler la ville de Tunis et ils la réduisirent aux dernières extrémités. Mais la peste se déclara dans le camp et le roi en fut frappé un des premiers. Il mourut près de l'endroit de Carthage où s'élève aujourd'hui la chapelle Saint-Louis.

Retraite des Français

Philippe le Hardi, fils aîné de Saint-Louis, prit le commandement de l'armée ; mais avant de faire voile avec elle pour la France, il obtint du sultan Hafside qu'il paierait les frais de l'expédition, soit 210,000 onces d'or, dont la moitié comptant. « Malgré cette sorte de capitulation, le sultan fit

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 365.

» annoncer aux divers princes d'Afrique qu'il
» avait sauvé les Musulmans. Ensuite il donna
» l'ordre de ruiner Carthage et d'en renverser les
» édifices jusqu'aux fondations, de sorte que l'em-
» placement de cette ville fut changé en désert et
» n'offrit pas même les traces d'une ruine (1). »

Grandeur d'El-Mostancer

A part le fait que nous venons de rapporter, il y a peu de choses à dire du règne d'El-Mostancer. Il fut à peine troublé par de courtes révoltes de quelques tribus et le souverain put s'adonner tout à loisir à son goût pour les constructions.

A cette époque, Cordoue, Valence, Séville étaient tombées au pouvoir des Chrétiens. Bagdad, la ville des califes, avait été prise d'assaut par les Tartares, Maroc avait été enlevée par les Mérinides. Partout le monde musulman était en décadence; seul l'État des Hafsides était florissant : « puissance étendue, bien-être général, re-
» venus abondants, population nombreuse, patrio-
» tisme, forces militaires, tout contribuait à re-

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 368.

» hausser la splendeur et à diriger vers El-Mos-
 » tancer les regards des peuples voisins, qui tous
 » espéraient trouver en lui un soutien et un ven-
 » geur. Pendant que les opprimés accouraient en
 » foule pour implorer sa protection, la gloire et la
 » majesté brillaient autour de lui, et la renommée
 » portait au loin le bruit de ses exploits. Sous lui,
 » la prospérité de Tunis fut portée au plus haut
 » degré et les habitants jouirent d'une aisance
 » sans exemple. On y rechercha le luxe dans les
 » habillements, les équipages, les maisons, les
 » meubles et les tentes; l'on rivalisa d'efforts
 » pour rebâtir, restaurer et améliorer; on avait
 » même atteint à la dernière limite de la perfec-
 » tion quand on entra dans une nouvelle époque,
 » celle de la décadence (1). »

Grandeur et décadence des Hafsides

De 1279 à 1284 l'Afrique fut troublée par les luttes des frères et des fils d'El-Mostancer, et plus encore par le triomphe passager d'un homme obscur qui se faisait passer pour un nouveau mahdi.

(1) Ibn Khaldoun, t. II, p. 374.

L'émir Abou-Hafs, frère d'El-Mostancer, vainquit ce prétendant et fut proclamé sultan, sous le nom d'El-Mostancer-Billah; mais un de ses neveux, Abou-Zakaria, s'empara de Bougie, d'Alger, de Constantine et se tailla dans l'empire Hafside un royaume indépendant composé de la partie occidentale. Ce royaume ne disparaîtra, pour être réuni à celui de Tunis, que par l'avènement de la postérité d'Abou-Zakaria à ce dernier trône.

En 1295, Abou-Hafs mourut après avoir désigné pour son successeur un petit-fils d'El-Mostancer, Abou-Acida. Celui-ci prit aussi le surnom d'El-Mostancer-Billah et menaça le royaume d'Abou-Zakaria. Il noua des relations avec le prince mérinide Youçof-Ibn-Yacoub, tandis que Zakaria trouvait un allié dans Othman-Ibn-Yagmoracem, roi de Tlemcen. Une longue guerre s'ensuivit qui dura jusqu'en 1307; mais enfin les rois hafside de Tunis et de Bougie signèrent la paix. Un des articles portait que celui des deux monarques qui survivrait à l'autre hériterait du trône vacant et serait reconnu sultan.

Abou-Acida mourut en 1309; conformément au traité, Abou-Baca, roi de Bougie, s'empara des États de Tunis et se fit proclamer sultan sous le nom d'En-Nacer. Mais partout des compétiteurs

s'élevèrent ; il y eut des révoltes nombreuses et le sultan vaincu abdiqua (1311). Son successeur, Ibn-el-Lihyani, ne fut pas plus heureux : il fut chassé de ses États, en 1318, par le roi de Bougie, Abou-Yahya-Abou-Beker. L'autorité de ce dernier fut reconnue par toutes les provinces de l'Ifrikia, ses villes et ses places fortes à l'exception d'El-Mahdia et Tripoli.

Le règne de l'émir Abou-Yahya-Abou-Beker paraît avoir été heureux. Ibn Khaldoun nous dit que la nouvelle de sa mort, en 1346, causa à tout le monde une profonde douleur.

En ce moment, les Mérinides, qui étaient devenus maîtres de Tlemcen et qui, à diverses reprises, avaient envahi le royaume de Bougie, cherchèrent à s'emparer de l'Ifrikia. Leur sultan, Aboul-Hacen, entra dans Tunis, et les princes hafside furent déportés au Mogreb. Mais, en 1348, Aboul-Hacen fut vaincu près de Kairouan et rappelé par les révoltes des Mérinides ; il dut bientôt reprendre la route de Fez. Cependant El-Faid le Hafside rentra en possession de l'Ifrikia, de Constantine et de Bougie (1350).

Abou-Ishac, son frère, régna de 1350 à 1369 ; de perpétuelles révoltes des gouverneurs de province, des coups de main et des entreprises des

Mérinides et des Abd-el-Ouadites le remplirent tout entier; il ne put même laisser le trône à son fils. Ce fut le sultan hafside de Bougie, Aboul-Abbas, qui devint maître de l'Ifrikia. Ce souverain eut un règne glorieux, l'empire recouvra ses anciennes limites; Djerba fut enlevée aux Chrétiens; Bougie, Constantine furent données en gouvernement à ses fils; le Zab fut ravagé; sous son règne l'étendard des Hafsides reparut sur les mers et la course devint une institution d'État. « L'habitude de faire la course contre les Chrétiens, » dit Ibn Khaldoun en 1382, s'établit à Bougie » il y a une trentaine d'années. La course se fait » de la manière suivante : une société plus ou » moins nombreuse de corsaires s'organise; ils » construisent un navire et choisissent pour le » monter des hommes d'une bravoure éprouvée. » Ces guerriers vont faire des descentes sur les » côtes et les îles habitées par les Francs; ils y » arrivent à l'improviste et enlèvent tout ce qui » leur tombe sous la main; ils attaquent aussi les » navires des infidèles, s'en emparent très souvent et rentrent chez eux chargés de butin et » de prisonniers. De cette manière Bougie et les » autres ports occidentaux de l'empire hafside se » remplissent de captifs; les rues de ces villes

» retentissent du bruit de leurs chaînes, surtout
» quand ces malheureux, chargés de fers et de
» carcans, se répandent de tous côtés pour tra-
» vailler à leur tâche journalière. On fixe le prix
» de leur rachat à un taux si élevé qu'il leur est
» très difficile et souvent même impossible de
» l'acquitter. » Les Chrétiens faisaient de sem-
blables expéditions de pillage sur les côtes d'Afri-
que. En 1285, Roger Doria débarqua dans l'île de
Gerba, fit un immense butin, et emmena plus de
2,000 captifs qu'il vendit en Europe. Des incur-
sions de ce genre remplissent toute l'histoire des
peuples méditerranéens au XIII^e et XIV^e siècle.

Les Abd-el-Ouadites, de Tlemcen, ou Beni-Zian

Tandis que la dynastie des Hafsides régnait à Tunis avec un certain éclat, les Abd-el-Ouadites ou Beni-Zian étaient maîtres de Tlemcen et de tout le Moghreb central. Yaghmoracen-Ibn-Zian, le fondateur de leur puissance, régna en réalité de 1236 à 1283; mais il ne prit point le titre de roi et demeura fidèle aux sultans Hafsides, dont il reconnut la suzeraineté; son fils, Ottoman, fit de même; il porta la guerre dans le royaume de Bougie, qui

s'était soulevé contre les sultans de Tunis, puis entreprit quelques conquêtes dans le Moghreb.

Siège de Tlemccen

Le sultan des Mérinides, Youçof, prit bientôt sa revanche et, en 1299, il investit de toutes parts la ville de Tlemccen. Il fit tirer autour de la place une circonvallation dans laquelle il ménagea plusieurs portes, afin de livrer passage aux troupes chargées de l'attaque des remparts. A côté de cette enceinte, il fit bâtir une ville qui devait lui servir de résidence et à laquelle il donna le nom d'El-Mansoura (la triomphante)... Le siège de Tlemccen dura huit ans et trois mois. Jamais aucune population au monde n'eut à souffrir tant de maux que les habitants de Tlemccen. On finit par manger des cadavres, des chats, des rats et même, dit-on, de la chair humaine (1). Sur ces entrefaites Ottoman mourut, laissant le pouvoir à son fils Abou-Zeyan. Celui-ci était sur le point de capituler; mais les femmes le firent rougir de cette

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 376-377.

pensée et demandèrent à être frappées de mort plutôt que de se rendre. Le même jour, le sultan Mérinide était assassiné par un de ses eunuques; ses frères, ses fils, ses petits-fils se disputèrent le pouvoir; Tlemcen fut sauvé. Depuis lors les rois Beni-Zian firent inscrire sur leurs monnaies : *Combien est proche le secours de Dieu*. Ils s'étaient, depuis l'an 1300, déclarés indépendants des sultans Hafsides.

Abou-Hammou Mouça I^{er}, frère d'Abou-Zian, régna de 1307 à 1318. C'est lui qui établit à la cour l'étiquette royale. Il fut très heureux dans ses campagnes contre le Moghreb central, prit les villes de Ouancherich, Médéa, Alger, et menaça même Bougie; il fut assassiné au milieu de ses conquêtes, et le pouvoir passa à son fils Abou-Tachefin. Celui-ci reprit les entreprises de son père contre le royaume de Bougie, et ses soldats le dévastèrent en tous sens; mais il s'occupa plus encore d'embellir sa capitale. « Il encouragea ses » grands officiers à se construire des hôtels, à » former des parcs et planter des jardins; aussi » parvint-il à terminer et à surpasser les plans » que son père avait adoptés pour l'embellissement de la capitale. Les palais et les autres » grands édifices de cette époque se firent admirer

» par leur beauté (1). » Mais la guerre éclata de nouveau entre les Mérinides et les Beni-Zian. Le sultan de Fez, Aboul-Hacen, mit le siège devant Tlemccen, en 1337, l'emporta d'assaut et la livra au pillage. Abou-Tachefin périt les armes à la main, et la puissance Zianide disparut pour un temps. Aboul-Hacen était maître de tout le Moghreb central et il attaquait même l'Ifrikia; mais il éprouva un revers près de Kairouan; ses fils se disputèrent le pouvoir et, après vingt ans de domination étrangère et de luttes, Tlemccen revint sous l'autorité d'un prince Zianide de la branche cadette, nommé Abou-Hammou Mouça II.

Ce prince, qui régna plus de trente ans, de 1359 à 1389, eut une vie des plus agitées; il fut plusieurs fois chassé de sa capitale par des armées Mérinides ou par des bandes de rebelles; il eut à combattre ses fils et fut tué dans une bataille. Pourtant il ne semble pas que ce fût un prince belliqueux; on lui a au contraire reproché sa poltronnerie. « Protecteur éclairé des hommes qui » se faisaient un renom dans la science, il s'adonna » nait lui-même aux lettres qu'il aimait, com- » posait des vers et trouvait des poètes pour

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 402.

» célébrer ses louanges. » Il construisit aussi un grand nombre de beaux monuments qui font encore aujourd'hui l'ornement de la ville de Tlemcen (1389).

Des six fils d'Abou-Hammou, qui lui succédèrent (1389-1411), trois périrent assassinés, un autre mourut dans une campagne contre le Moghreb. La décadence est venue pour le royaume des Beni-Zian, comme pour celui des Hafsides. C'est le moment de jeter un coup d'œil sur sa grandeur passée. Voici ce que dit Ibn Khaldoun, parlant de Tlemcen, sa patrie : « Tlemcen, au » contraire, a toujours vu sa prospérité augmen- » ter, ses quartiers s'étendre, ses maisons, soli- » dement construites en-tuiles, s'élever et s'agran- » dir. Les enfants de Yaghmoracen Ibn Zian » l'ayant pris pour siège de leur empire, y bâtirent » de beaux palais et des caravansérails pour les » voyageurs; ils y plantèrent des jardins et des » parcs où les ruisseaux habilement dirigés entre- » tenaient la fraîcheur. Devenue ainsi la ville la » plus importante du Moghreb, Tlemcen attira » des visiteurs même des pays les plus éloignés, » on y cultiva avec succès les sciences et les arts; » on y vit naître des savants et des hommes illus- » tres dont la réputation s'étendit aux autres

» pays; en un mot, il prit l'aspect d'une vraie
» capitale musulmane, siège d'un califat (1). »

Les sultans Mérinides de Fez

Les Beni-Mer'in eurent une fortune et des destinées presque semblables à celles des tribus Abd-el-Ouadites. Habitant d'abord le désert entre Figuig et Laghouat, ils en sortirent peu après leurs voisins de l'Est et se jetèrent comme eux sur l'empire Almohade alors à son déclin. Sous la conduite d'Abou-Yahia, ils conquièrent Fez, Mequinez, Salé, Rabath, Sidjelmassa (1248-1258).

Ils furent à l'apogée de leur puissance sous leur second roi Abou-^{Yacoub}~~Youçof~~; ils prirent Maroc, soumièrent Ceuta et Tanger, menacèrent Tlemcen, contractèrent alliance avec El-Mostancer, sultan Hafside de Tunis. Pendant douze années, ils reprirent, avec une ardeur sauvage, la guerre sainte contre les chrétiens d'Espagne; Abou-Youçof passa quatre fois le détroit et fut vainqueur dans plusieurs grandes batailles; mais il fut enfin repoussé par Don Sanche et mourut en 1286.

(1) Ibn Khaldoun, t. III, p. 339.

Abou ^{Yacoub} Yacoub, son fils, lui succéda ; il eut d'abord à combattre de nombreuses révoltes et son règne fut assez troublé ; enfin il triompha de ses ennemis et songea comme son père à conquérir le Moghreb central. Laisant une forte armée assiéger Tlemcen pendant neuf ans (voir plus haut), il soumit Ténès, Mazouna, Cherchell, la plaine du Chélif, puis revint dans son camp sous Tlemcen, appelé la ville neuve d'El-Mansoura (la triomphante). Il était si puissant alors que les princes de Tunis et de Bougie, ceux même de l'Égypte et de l'Orient, cherchèrent à gagner son amitié (1). Il périt en 1307, assassiné par un de ses serviteurs.

Abou-Thabet et Abou-Rebia ne firent que paraître sur le trône ; mais Abou Saïd Othman régna plus longtemps (1310-1331). Il s'appliqua surtout à doter ses États d'une marine puissante, eut de beaux chantiers de construction et une flotte. Les Moghrebins commencèrent sur mer le *djowhad* ou guerre sainte, et leurs corsaires portèrent la terreur sur les côtes des royaumes chrétiens. En même temps Saïd Othman embellissait

(1) Néanmoins les princes Mérinides firent toujours dire la prière au nom des sultans de Tunis.

les principales villes de son empire, notamment Fez la Neuve, qui avait été bâtie par Abou Yacoub, et il augmentait son influence par une alliance de famille avec les Hafsides de Tunis.

Abou-Hacen, son fils, fut un des souverains les plus actifs et les plus puissants de cette époque. Les révoltes furent partout comprimées, le royaume de Tlemcen fut conquis et occupé par les Mérinides; en Espagne ils essuyèrent quelques échecs, mais les succès sur mer et les beaux résultats de la course consolèrent facilement Abou Hacén. Il reçut des ambassadeurs des pays les plus éloignés, vit son autorité respectée et ses louanges chantées par tous les poètes musulmans. Mais un rêve plus grand hantait son imagination; il voulait reconstruire le grand empire d'Abd-el-Moumen, et en 1347, profitant des discordes qui affaiblissaient l'Ifrikia, il conquiert ce pays, conquête aussi éphémère que facile. Un frère d'Abou Hacén se révolta dans le Moghreb; plusieurs seigneurs suivirent cet exemple; les rois de la famille d'Abd-el-Ouad reparurent dans Tlemcen et reconstituèrent leurs royaumes; les princes de Bougie et de Constantine firent de même; des compétiteurs au trône s'élevèrent dans l'Ifrikia, et Abou Hacén fut bientôt un monarque sans États. Suivi de

quelques amis fidèles, il quitta Tunis par mer, fit naufrage sur la côte de Bougie et arriva à Alger sans ressources. Il chercha en vain à reconquérir son royaume, et, après une courte occupation de Sidjelmassa, il mourut au milieu des montagnes de l'Atlas, en 1349.

Son fils, Abou Einan, garda une année durant la plus grande part de l'empire qu'avait fondé son père; il reprit même Constantine et Tunis. Mais les royaumes Hafside et Abd-el-Ouadite se reconstituèrent bientôt; les princes de la famille d'Abou Hacén ne firent que paraître et disparaître sur le trône de Fez; ils ne surent ni comprimer les révoltes au dedans du Maroc, ni maintenir leur puissance au dehors. Abd-el-Azziz, qui régna de 1366 à 1372, eut seul un peu de gloire; il occupa quelque temps le royaume de Tlemcen, soutint les musulmans d'Espagne et eut une cour très brillante. Après lui le désordre recommence; l'anarchie est partout dans le Moghreb; les émirs se déclarent indépendants; chaque jour voit un nouveau souverain. Ainsi, à la fin du XIV^e siècle, le royaume des Mérinides est en pleine décadence comme sont ceux des Beni-Zian et des Hafsides.

CHAPITRE XVIII
DÉCADENCE DES ÉTATS ARABES
ET BERBÈRES
LES PORTUGAIS ET LES ESPAGNOLS

**Caractère général de l'histoire de l'Afrique
mineure**

L'histoire de l'Afrique pendant les six siècles que nous venons de parcourir est bien triste, bien monotone, bien ennuyeuse. Une agitation perpétuelle sans but et sans résultat, des bouleversements et des déplacements de peuples, des révolutions sans portée, voilà tout ce qu'elle contient; une tribu sort de ses frontières, établit une éphémère domination sur les tribus voisines, puis retombe dans l'obscurité d'où elle avait émergé un instant; une dynastie s'élève sur les ruines d'une autre pour être renversée à son tour. Nul lien ne rattache ces histoires particulières, et l'on

n'aperçoit pas pourquoi tout ce mouvement et tous ces troubles. Le monde musulman est alors comme une sorte de féodalité qui n'aboutit pas, qui demeure dans les hésitations du premier âge et n'en peut sortir. Deux fois seulement, par les Almoravides et les Almohades, il y a comme une tendance à la création d'un empire berbère ; puis, en dernier lieu, trois royaumes s'établissent : celui des Mérinides à Fez, des Zianides à Tlemcen, des Hafsides à Tunis ; mais des royaumes mal délimités et dont la singulière organisation appelle une prompte décadence ; et, au travers de ces deux faits saillants, mille incidents, mille détails et l'incessant mélange des ambitions et des luttes de ces Berbères et de ces Arabes qui ne peuvent arriver à constituer une société. Que les anciens aient raison de dire que l'Africain aime le changement, et comme la malheureuse conformation de l'Afrique mineure explique cette misérable histoire ! De l'absence d'unité géographique est né le manque d'unité dans l'histoire. Poursuivons, toutefois, le récit de ces vicissitudes et de ces perturbations. Il sera très sommaire, car après Ibn Khaldoun, aucun historien de quelque mérite n'a pris la peine de raconter ces événements.

Revanche des Zianides sur les Mérinides

Les souverains Mérinides, dans les dernières années du XIV^e siècle, nous avaient paru capables de réduire au rang de vassaux les rois de Tlemcen, les renversant à leur gré, suscitant de continuelles révoltes parmi les membres de la dynastie régnante; mais ces succès n'étaient point de ceux qui pouvaient augmenter leur puissance. Les Mérinides s'affaiblissaient au contraire par ces guerres sans cesse répétées, et bientôt d'ailleurs occupés au Maroc par des querelles intestines, ils vont à leur tour subir le sort qu'ils ont tant de fois infligé aux Zianides. En 1410, Abou-Malek-Abd-El-Ouahad, « étant monté sur le trône de Tlemcen, » vengea sa dynastie des humiliations qu'elle avait » reçues de la part de ceux de l'Occident; il alla » attaquer leurs rois dans leurs propres foyers; il » envoya contre eux des armées qui fouillèrent » l'intérieur de leur palais, et se reposèrent de » leur fatigue à l'ombre de leur toit; par ses exploits » il affermit sa puissance et consolida sa dynastie; » avec lui l'empire s'agrandit et s'illustra; par lui » il crût en force et en étendue (1). » Il avait reçu à

(1) « Histoire des Beni-Ziane. »

sa cour un prince Mérinide, Mohamed, petit-fils d'Abou-Einam, exilé en Espagne ; il soutint ses prétentions au trône de Fez, lui donna de l'argent, des vivres et une armée avec laquelle le prétendant s'empara de tout le Moghreb-El-Acsa. Mais cette grandeur de Abou-Malek-Abd-El-Ouahad ne fut pas de longue durée ; en 1423 il fut obligé de chercher un asile au Maroc.

Puissance d'Abou-Farès le Hafside

Un certain Mouley-Abd-Allah-Mohamed, fils d'Abou-Tachfin II, neveu d'Abou-Malek, s'était révolté contre lui, et avait demandé aide au sultan de Tunis, Abou-Farès, alors le plus puissant monarque de l'Afrique. Celui-ci vint avec une armée qui comptait, dit-on, 50,000 hommes, s'empara de Tlemcen et établit son protégé sur le trône, puis il marcha contre le souverain de Fez, qui pour éviter le sort d'Abou-Malek, offrit de se reconnaître tributaire. Abou-Farès regagna ses États avec un riche butin, et ayant pour vassaux les rois de Tlemcen et de Fez. Bientôt quelques difficultés survinrent entre Abd-Allah et son puissant protecteur, et Abou-Malek,

qui avait essayé en vain de reprendre son royaume par la force, songea à le recouvrer en gagnant l'amitié d'Abou-Farès ; il envoya d'abord à Tunis un de ses fils, puis vint lui-même, fut traité avec distinction et obtint le commandement d'une armée pour aller reconquérir son royaume. Comme il ne réussit pas, Abou-Farès embrassa chaleureusement son parti et marcha en personne contre Tlemcen, qu'il prit pour la deuxième fois, 1427. Abou-Malek remonta sur le trône, tandis que Mouley-Abd-Allah s'enfuyait dans les montagnes entre Ténès et Cherchell. Mais deux ans après, ayant vu grossir le nombre de ses partisans, celui-ci vint prendre Tlemcen ; fit mettre à mort Abou-Malek, et redevint roi. Abou-Farès, à ces nouvelles, entra dans une grande fureur, quitta ses États pour la troisième fois avec une forte armée, marcha sur Tlemcen dont le souverain ne l'attendit pas, le poursuivit jusque dans le pays des Beni-Snassen où il s'était réfugié et le força de se rendre. Quelques jours après il le fit jeter dans les fers avec ses partisans, puis ordonna de les mettre à mort (1). Quand, après sept mois de séjour dans le Moghreb, le sultan de Tunis se disposa à

(1) Suivant une autre version, il serait mort en prison.

reprendre le chemin de l'Orient, on vint lui demander à qui il laissait le gouvernement du royaume de Tlemcen : « Au sage Ahmed, répondit-il, car je ne connais personne de plus digne du trône que lui. » Et ainsi fut proclamé Aboul-Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Hammou II, mars 1430. Quant à Abou-Farès, il mourut en 1432, plein de gloire et de puissance.

**Révoltes et désordres dans le Moghreb
et l'Ifrikia, de 1452 à la fin du XV^e siècle**

Les successeurs d'Abou-Farès en Ifrikia ne purent faire de grandes choses, parce que les Arabes nomades s'empressèrent après la mort du puissant monarque de relever la tête et de commettre toutes sortes d'excès. Abou-Abdallah les combattit pendant son court règne, puis Abou-Omer-Othman les battit en plusieurs rencontres, les repoussa des abords de la capitale et les refoula dans l'intérieur du pays. Plus tard les tribus des Oulad-Bellil et des Saïd eurent encore l'audace de venir assiéger Tunis à plusieurs reprises, et la contrée ne fut pacifiée qu'après de sanglantes ex-

péditions, dont les plus importantes sont celles des années 1488 et 1494.

Le royaume de Tlemcen était le théâtre d'autres désordres; le roi Aboul-Abbas-Ahmed, après quelques années d'un règne qui paraît avoir été assez heureux, se vit menacé par l'ambition de son frère Abou-Yahia, qui vint l'attaquer avec une armée d'Arabes; repoussé de Tlemcen (1437), celui-ci put se maintenir dans Oran, et malgré les efforts d'Aboul-Abbas, eut là une espèce de royaume. En même temps un prince Abd-El-Ouadite, Abou-Zian-Mohamed, parti de Tunis, recrutait une armée d'Arabes et de Berbères, s'emparait d'Alger après un long siège (1438), soumettait la Mitidja, Miliana, Ténès, prenait les insignes de la royauté avec le nom d'El-Mostaïm-Billah, et dominait sur toute la partie orientale du royaume de Tlemcen; il fut mis à mort peu après par les habitants d'Alger, irrités de ses rigueurs, mais son fils El-Motawakel put régner encore sur Ténès et toute la vallée du Chélif. Alger cependant se gouvernait elle-même, et un grand nombre de chefs berbères étaient réellement indépendants. Le souverain Zianide qui voyait son royaume ainsi réduit, se sentait même menacé dans sa capitale par d'autres révoltes; aussi il l'entoura d'une enceinte

fortifiée, probablement le Méchouar. Vers le mois d'octobre 1447, il fut pourtant assez fort pour prendre Oran, et se trouva débarrassé de son frère, Abou Yahia, qui s'enfuit par mer à Tunis, où il mourut en 1462. Dans la suite il fut moins heureux; le roi de Ténès, El-Motawakel, lui enleva Mostaganem, puis Oran, enfin Tlemcen, et l'exila en Espagne. Le souverain Abd-El-Ouadite qui réunissait ainsi les principales fractions du royaume de ses ancêtres eut à combattre de nombreuses révoltes; il put cependant se maintenir à Tlemcen et dans tout l'Ouest de l'Algérie. Les populations orientales au contraire lui échappèrent et pendant cinquante années vécurent dans une complète anarchie.

Le royaume de Fez était encore plus troublé et plus menacé que les précédents; les souverains ne faisaient que passer sur le trône : les uns étaient renversés par des princes de leur famille, les autres par leurs sujets irrités de leur mollesse; des notables parties de leur empire, en Espagne et en Afrique, se détachaient d'elles-mêmes de leur domination : il y avait à la fois des rois à Fez, à Maroc, à Sidjelmassa, tous de la famille des Mérinides, mais ennemis les uns des autres, et se faisant presque toujours la guerre. Profitant de

ces discordes de leurs anciens maîtres et ennemis, les chrétiens du Portugal et de l'Espagne achèvent de les chasser de la Péninsule, et vont même porter la guerre en Afrique, au cœur du pays d'où étaient accourus les envahisseurs Berbères.

Succès des Portugais et des Espagnols en Afrique

Dès les premières années du XV^e siècle, les chrétiens de la Péninsule dirigèrent des entreprises contre ces ports d'Afrique d'où partaient tant de Berbères pour porter secours à leurs frères d'Espagne, et qui étaient en même temps des nids de pirates. En 1400, Henri III de Transtamare, roi de Castille, envoya une flotte contre Tétouan, et une partie des habitants de cette ville fut emmenée en esclavage. En 1415, Jean I^{er} de Portugal attaqua Ceuta avec une flotte de 230 navires, et dit-on, plus de 50,000 hommes; il enleva la place, la fortifia et y laissa une nombreuse garnison; en vain les Maures aidés des Espagnols de Grenade cherchèrent à la reprendre. Les Portugais furent moins heureux en 1437, dans deux tentatives contre Tanger: ils éprouvèrent une grande défaite

et ne purent s'embarquer qu'en promettant de rentrer à Ceuta et en laissant l'infant Don Ferdinand en otage pour garantir l'exécution du traité. Comme il ne fut pas ratifié par les Cortès, l'infant mourut en captivité, considéré comme un saint et un martyr par l'Église. En 1458, les Portugais prirent Ksar-Es-Serir ou Ksar-Masmouda, mais malgré l'aide des Espagnols ils échouèrent encore devant Tanger en 1464. Ils prirent leur revanche en 1468, car l'infant Don Ferdinand s'empara d'Anfa (où se trouve aujourd'hui Casablanca), ville de corsaires, et la ruina complètement en 1471 ; ils enlevèrent Arzilla, puis occupèrent Tanger qui fut abandonnée de ses habitants. Les Espagnols, de leur côté, n'étaient pas moins heureux : après avoir détruit le royaume de Grenade (1492), les souverains Ferdinand et Isabelle envoyèrent une flotte qui prit Melilla (1), et aux conférences de Tordesillas (1494), qui réglèrent les dif-

(1) Date incertaine : l'abbé Godard donne 1481 (Description et histoire du Maroc). — Mercier (Établiss. des Arabes dans l'Afrique du Nord) croit que c'est une erreur et indique la date de 1496, j'ignore d'après quelle source. Il semble que la prise de Melilla doit être, en tout cas, antérieure aux conférences de Tordesillas, c'est-à-dire à l'année 1494.

férends entre les Portugais et les Espagnols au sujet des Indes, il fut convenu que les premiers ne seraient pas entravés dans leurs entreprises contre le royaume de Fez, les autres dans leurs entreprises contre le royaume de Tlemcen. Ainsi les deux puissances chrétiennes se partageaient l'action contre l'Afrique musulmane.

Entreprises d'Emmanuel de Portugal

Emmanuel II, de Portugal, reconnut tout d'abord que l'occupation restreinte à quelques ports du littoral serait toujours peu efficace; les garnisons étaient constamment exposées à quelque surprise de la part des Indigènes du voisinage, et leur action était en réalité bornée par les murs mêmes, derrière lesquels elles étaient retranchées. Il résolut d'occuper et de soumettre l'intérieur du pays, mais d'abord d'avoir un plus grand nombre de points sur la côte. Il fonda Mazagran en 1506; Safi et Santa-Cruz furent prises en 1507; Azemour en 1508 fut attaquée, mais ne put être enlevée qu'en 1513. En ce moment la domination portugaise avait pris au Maroc un développement considérable; un grand nombre de tribus indi-

gènes étaient tributaires et soumises, et il semblait que l'occupation définitive de cette partie du pays par les Européens fût préparée. Deux choses empêchèrent cet événement : d'une part, la fondation de la dynastie des Chérif, qui s'emparèrent bientôt de tout le pays et donnèrent à la défense marocaine une unité qu'elle n'avait jamais eue ; d'autre part, la fondation de l'empire des Indes qui appela ailleurs l'attention et les forces des Portugais. Avant un siècle ils auront perdu tout ce qu'ils occupaient au Maroc (1).

Les Espagnols au XVI^e siècle ; Ximénès

Les entreprises des Espagnols sur la côte d'Algérie sont marquées aussi par des succès rapides, suivis de revers inattendus ; aux espérances chimériques du début succèdent de même un prompt découragement, l'abandon presque et

(1) Comme l'histoire du Maroc devient ici très distincte de celle de l'Algérie, nous n'aurons plus à nous en occuper. Nous renvoyons à ce sujet les lecteurs au livre de l'abbé Godard : *Description et histoire du Maroc*, in-8°, Paris, 1860 ; le moins incomplet qu'il y ait sur cette matière.

L'oubli des projets formés. L'Espagne était alors à ce point culminant de son histoire ou mieux à cette époque de première et vigoureuse jeunesse des nations, qui, par malheur pour elle, devait être si courte. Maîtresse pour la première fois de son vrai domaine, d'où elle venait d'expulser les Maures ; composée de provinces réunies par la communauté des croyances, des passions, des intérêts et qui présentaient en même temps une heureuse diversité de génies et comme une émulation d'ardeur et de bravoure ; habitée par des populations les unes enthousiastes et gaies, les autres graves et fières, mais toutes également sobres et vaillantes, elle disposait encore de richesses suffisantes, d'une marine nombreuse, et, ce qui vaut mieux, elle avait beaucoup de ces hommes énergiques qui ne se rencontrent en masse que dans les époques de jeunesse et d'expansion ; elle avait par centaines ces *conquistadores* qui bientôt vont lui donner les immenses possessions du Nouveau-Monde. Or, avant de se tourner vers ces lointaines régions, les aspirations et les rêves dorés des Espagnols se portèrent vers l'Afrique.

Parmi ces hommes, il en est un dont le nom est justement célèbre, le cardinal Ximénès de

Cisneros (1). Homme d'État, il regardait la conquête de l'Algérie comme nécessaire à l'expansion du peuple espagnol; prêtre, il voulait châtier les pirates infidèles et faire refleurir la religion chrétienne sur la terre d'Afrique. Il avait un plan de colonisation en même temps que des projets de conversion. Mais pour décider à le suivre en cette voie le froid Ferdinand, alors seul roi d'Espagne, il lui fallut une remarquable énergie de caractère, une ténacité indomptable, et quand, enfin, il fut parvenu à convaincre son maître, comme l'argent manquait, il offrit d'avancer la somme nécessaire pour entretenir pendant deux mois l'armée chargée d'opérer en Afrique. Il prépara lui-même l'expédition qui fut dirigée contre Mers-el-Kébir et commandée par Fernand de Cardona (2).

Occupation de Mers-el-Kébir (1505)

On s'était décidé à attaquer d'abord ce point parce qu'il est le meilleur port de la côte algé-

(1) Les Espagnols l'appellent toujours par son titre, *Cisneros*, comme nous faisons pour Duplessis que nous nommons *Richelieu*.

(2) Ximénès avait été renseigné sur la situation de Mers-

rienne et commande la cité importante d'Oran, alors la seconde ville du royaume de Tlemcen. Le 3 septembre 1505, la flotte partit de Malaga et arriva le 9 en vue de la place; le débarquement se fit heureusement malgré les essaims de cavaliers maures qui étaient sur le rivage, et on fit un camp le lendemain. Ensuite, on s'empara d'une colline qui dominait le fort, on y amena de l'artillerie et on commença le siège; la flotte participait à l'opération, en canonnant le fort. Pendant plus d'un mois, les Maures firent des pertes nombreuses dans des luttes sans trêve avec les Arabes, envoyés au secours de la place par le roi de Tlemcen. Enfin, la garnison, après la mort du gouverneur tué par un boulet, parlementa et promit de rendre le fort, si, dans un délai convenu, il n'était pas secouru. Au jour marqué, le 23 octobre, l'armée espagnole y entra avec un ordre admirable et dans les trois jours la population maure quitta la ville. La joie fut grande en Espagne, d'autant plus que pendant deux mois on n'y avait reçu aucune nou-

el-Kébir et sur la côte en général par le Vénitien Jérôme Vianelle, marchand, qui avait beaucoup fréquenté ces parages, et par Lorenzo de Padilla qui avait été envoyé dans le royaume de Tlemcen par la reine Isabelle et y avait séjourné un an déguisé en marchand.

velle de l'armée et qu'on la considérait déjà comme perdue. Pendant huit jours des prières publiques et des actions de grâces retentirent dans toutes les églises.

Prise d'Oran (1509)

L'occupation de Mers-el-Kébir n'eut pas de suite les effets qu'on en avait d'abord espérés; Fernand de Cordoue, nommé gouverneur de la place qu'il avait prise, n'eut avec lui qu'une assez petite armée, et, d'ailleurs, d'autres préoccupations avaient fait oublier au roi la guerre d'Afrique. L'attention y fut rappelée par deux faits : le massacre de la population d'un village d'Espagne par des pirates barbaresques; puis, la nouvelle qu'une bonne partie de la garnison de Mers-el-Kébir, ayant fait une sortie et s'étant avancée trop loin, avait été massacrée. Ximénès ranima la haine de Ferdinand contre les infidèles et, malgré les intrigues et les agissements de ses ennemis qui exagéraient les dangers de l'entreprise (1), il

(1) Voir le récit de ces intrigues dans Rotalier: *Histoire d'Alger*, I, p. 43-49.

obtint, après deux ans d'efforts, l'envoi d'une flotte considérable et d'une armée à Mers-el-Kébir. Pour être plus sûr du succès, il s'y embarqua lui-même malgré son grand âge, avec de pleins pouvoirs du roi pour commander l'armée et donner tous les ordres nécessaires (mai 1509). Le débarquement se fit à Mers-el-Kébir; Ximénès voulait marcher à la tête de l'armée contre Oran; mais on le retint, et ce fut Pierre de Navarre qui conduisit l'attaque. Il gagna d'abord les hauteurs qui dominent la ville à l'ouest; de là les Espagnols se ruèrent impétueusement sur l'armée arabe qui était en avant des murs de la place et la mirent en fuite; puis, au moyen de leurs lances, ils escaladèrent les murs avec une incroyable audace et devinrent maîtres d'Oran en quelques heures. Ils massacrèrent plus de 4,000 personnes, firent 8,000 prisonniers et prirent un grand butin. Ximénès fit déblayer la ville encombrée de cadavres, consacra deux mosquées au culte catholique, fonda un hôpital et, ce qui était moins utile, deux couvents, nomma un inquisiteur (!); puis, redoutant les manœuvres de ses ennemis auprès du roi, que son absence favorisait, il rentra en Espagne, tandis que Pierre de Navarre se retirait à Fromentera avec la flotte.

Prise de Bougie et de Tripoli

Pierre de Navarre reçut bientôt ordre de faire voile vers Bougie; il avait avec lui une flotte de 15 vaisseaux portant 14,000 hommes. Il s'empara de la ville presque sans coup férir (1) et le roi Abder-Rhaman s'enfuit avec presque tous les habitants. Quelque temps après, celui-ci demanda l'appui des Espagnols contre un compétiteur, Muley-Abdallah, qui, de son côté, invoquait le même secours. Pierre de Navarre se décida pour l'alliance du premier, qui alla régner sur quelques tribus kabyles. Dans Bougie les Espagnols construisirent des défenses importantes. Pierre de Navarre, y laissant une forte garnison, cingla vers Tripoli qu'il enleva après un combat très sanglant, au commencement de l'année 1510.

Ces succès si rapides jetèrent le découragement et l'effroi parmi les indigènes de l'Algérie; bon nombre de tribus, telles que les Beni-Amer et les Hamyan mécontents d'ailleurs de leurs rois, s'em-

(1) Voir sur la prétendue résistance des Bougiotes, telle que la raconte un document indigène employé par M. Féraud, les observations de M. de Grammont, *Histoire d'Alger sous la domination turque*, p. 14.

pressèrent de reconnaître l'autorité des Espagnols. Ténès, Cherchell, Dellys, puis Alger se soumirent de même et promirent de payer un tribut annuel et de refuser l'entrée de leurs ports aux navires hostiles à l'Espagne. Même Alger laissa fortifier et occuper par une garnison espagnole l'îlot qui barrait son port et qui s'appela depuis le Peñon d'Alger.

Incurie du gouvernement espagnol

Ainsi l'Espagne, maîtresse d'une grande partie des côtes de l'Algérie, ayant jeté sur ce littoral des troupes vaillantes et disciplinées, voyant les chefs indigènes demander un secours contre leurs compétiteurs, l'Espagne pouvait profiter de la faiblesse et de l'anarchie du pays et semblait devoir l'occuper tout entier. C'était, d'ailleurs, le projet de Ximénès. Diego de Verra avait été nommé *capitaine général de la ville d'Oran, de la place de Mers-el-Kébir et du royaume de Tlemcen*, ce qui indique bien le dessein de conquêtes ultérieures; d'autres faits le montrent aussi. Mais bientôt la cour d'Espagne parut oublier ses possessions d'Afrique, laissa ses garnisons d'Oran, de

Bône, de Bougie, du Peñon, sans poudre et sans vivres. Une administration déplorable, des conflits perpétuels entre les autorités civiles et militaires (1), et, il faut le dire aussi, le mouvement qui entraînait alors les Espagnols vers les Indes, tout cela contribua à rendre leur position précaire en Afrique. Ils demeurèrent comme cantonnés dans les quelques points du littoral qu'ils avaient pris, et les indigènes, quant il leur vint un renfort inattendu, celui de quelques corsaires turcs, reprirent courage et peu à peu chassèrent les Espagnols. Les Barberousse, avec quelques milliers de janissaires, allaient se rendre maîtres de toute l'Algérie.

(1) Voir, pour plus de détails, de Grammont, ouvrage cité, p. 15-18.

CHAPITRE XIX

L'ALGÉRIE SOUS BEGLIERBEYS (1)

(1512-1587)

Le Corsaire Aroudj

Au commencement du XVI^e siècle il y avait, parmi les Corsaires fameux de l'Archipel, quatre frères : Aroudj, Khair-ed-Din, Élias et Isaac. Commandés par le premier, bien qu'il ne fût pas l'aîné, ils avaient longtemps combattu contre les chevaliers de Rhodes; un d'eux, Élias, avait été tué et Aroudj avait été fait prisonnier. S'étant échappé d'une manière presque miraculeuse, celui-ci reprit la mer avec ses deux frères, et ses succès dans la course amenèrent sous ses ordres un grand nombre d'aventuriers; en 1512, il disposait

(1) Pour tout ce chapitre et les deux suivants nous avons constamment suivi M. de Grammont dont le bel ouvrage : *Histoire d'Alger sous la domination turque*, fait autorité.

d'une petite flotte de 12 navires et fut chargé par le sultan de Tunis du gouvernement des îles Gelves, îles très bien placées pour être un refuge de pirates. C'est là que vinrent le trouver des Kabyles, désireux d'expulser les Espagnols de Bougie; ils demandaient le secours du fameux Aroudj. Il vint avec quelques centaines de Turcs et plusieurs milliers de Kabyles attaquer vivement la citadelle au mois d'août 1512; mais il eut un bras emporté par un boulet et dut lever le siège. Il revint en 1514 et attaqua de nouveau avec vigueur; la garnison, qui se défendait héroïquement, était même réduite aux abois, quand une flottille espagnole apparut dans le port; Aroudj dut, encore une fois, battre en retraite. Il fixa alors sa résidence à Djidjelli dont les habitants, intrépides corsaires, le reçurent avec joie et le choisirent pour chef. Durant ces quelques années, il avait pu constater la faiblesse réelle et l'anarchie de l'Algérie, et d'ambitieux desseins durent dès lors hanter son esprit. Il n'avait, sans doute, que peu d'hommes avec lui, un millier environ, mais c'étaient des Turcs, incomparables de discipline et de bravoure, qui devaient avoir facilement raison d'indigènes désunis et sans discipline. Ceux-ci, d'ailleurs, étaient mécontents de leurs

chefs et tout disposés à suivre la fortune du premier aventurier qui leur promettait de mener vigoureusement la guerre contre les Chrétiens, la guerre sainte, principalement la course (1).

Aroudj à Alger

L'autorité d'Aroudj s'étendit bientôt aux alentours de Djidjelli; sa réputation de bravoure se répandit au loin et les habitants d'Alger, qui désiraient beaucoup enlever aux Espagnols le Peñon, lui demandèrent de les appuyer. « Aroudj, dit un » chroniqueur espagnol, reçut leur ambassade » avec beaucoup de contentement et non pas tant » en raison des promesses et de l'argent que la » cité d'Alger lui faisait offrir, que parce qu'il » sentait parfaitement que rien ne venait plus à » propos pour qu'il fût un jour souverain maître » de la Barbarie, événement qu'il cherchait à » réaliser avec tant de sollicitude et qui devait » résulter pour lui de la domination sur Alger, » ville si importante, si riche et de telle commo-

(1) La course contre les navires chrétiens était, à cette époque, une des formes du *Djihad* bien plus encore qu'une entreprise de piraterie.

» dité pour son métier de corsaire. » Aroudj vint donc à Alger avec quelques centaines de Turcs et quelques milliers d'Arabes ou de Berbères. Il commença par détruire à Cherchell une sorte de toute petite principauté qu'un pirate nommé Car-Hassan venait d'y établir; il fit égorger son rival et prit à son service les Turcs qui l'avaient servi. Rentré dans Alger, il fit mine d'attaquer le Peñon et établit quelques batteries en face de cette île, mais ses canons étaient de si petit calibre qu'ils ne firent aucun dommage sérieux et, au bout de vingt jours, il dut abandonner son entreprise. Ainsi, le Peñon, « cette épine plantée dans le cœur des Algériens, » demeura aux Espagnols, et les habitants de la ville commencèrent à se repentir d'avoir appelé au milieu d'eux un homme aussi redoutable qu'Aroudj. Celui-ci, ayant reçu des renforts de son frère Khair-ed-Din, qui était demeuré à Djidjelli, ne craignit pas de faire égorger le cheik Salem-ben-Teumi et s'empara du pouvoir. Les Turcs le promenèrent par la ville, sur un cheval, et le proclamèrent roi. Les principaux habitants, gagnés par ses promesses, le reconnurent en cette qualité; il occupa la Casbah qu'il fit bastionner et les Turcs obtinrent tous les emplois et tous les honneurs.

Cependant le roi d'Espagne espérait prendre Alger, grâce à la forte position que les Espagnols occupaient au Peñon, et il envoya contre la ville une petite armée de 6,000 hommes, commandée par don Diego de Vera (1516). Mais les Turcs, aidés par les Arabes, la repoussèrent facilement, et la moitié à peine des Chrétiens, regagnant leurs vaisseaux, purent s'enfuir.

Occupation de Tlemcen; mort d'Aroudj

Dans l'Ouest, le royaume de Tlemcen était affaibli et ensanglanté par les querelles de la famille régnante; tous les princes zianides étaient ennemis les uns des autres et se renversaient mutuellement du trône avec l'appui des Espagnols d'Oran. Aroudj intervint dans ces querelles; son frère Khair-ed-Din s'empara de Ténès, lui-même marcha sur Tlemcen et fut bien accueilli par la population. Il commença par rétablir le vieux roi Abou-Zian; puis, pour rester seul maître, il le fit massacrer avec tous ses enfants et un grand nombre d'habitants. Pendant ce temps, le sultan dépossédé avait trouvé un appui chez les Espagnols d'Oran. Ceux-ci, avec une forte armée, vinrent

assiéger Aroudj dans le Méchouar de Tlemcen. La famine se mit bientôt dans la ville; Aroudj essaya de fuir et jeta tous ses trésors pour ralentir la poursuite des Espagnols; il fut atteint près du Rio-Salado et, quoique n'ayant qu'un bras, il se défendit comme un lion; mais il tomba frappé d'un coup de feu. « Ainsi, dit le chroniqueur Haédo, » périt le premier Barberousse avec ses grands » projets; il fut le premier qui amena les Turcs » en Barbarie et qui leur apprit à goûter les » richesses de l'Occident; doué d'une incroyable » astuce et d'un caractère incontestablement » valeureux, il commença la grande puissance » d'Alger et de la Barbarie (1518). »

Succès et revers de Khair-ed-Din . .

Khair-ed-Din (1), qui était resté à Alger, fut un instant découragé, quand il apprit la mort de son frère; mais les Espagnols n'ayant pas poursuivi leur succès, il reprit bientôt le sang-froid, qui

(1) Khair-ed-Din est l'amiral Barberousse de nos chroniques. M. de Grammont a démontré l'inexactitude de l'étymologie qu'on avait voulu faire prévaloir, à savoir que Barberousse n'était qu'une corruption de Baba-Aroudj.

était le trait dominant de son caractère. Reconnu pour chef par tous les Turcs d'Algérie, il songea à offrir à son maître, le sultan Selim, la souveraineté des pays conquis par son frère. Le sultan accepta cet hommage, nomma Khair-ed-Din pacha et beglierbey (1), lui envoya de l'artillerie, un corps de 2,000 janissaires et autorisa 4,000 Turcs à aller servir sous ses drapeaux. Khair-ed-Din, par cette habile politique, se ménageait une puissante protection et voyait augmenter ses forces. Il put ainsi comprimer une révolte des Algériens et repousser une descente des Espagnols commandés par Hugo de Moncade (1519). L'armée de ce dernier fut complètement battue et un grand nombre de ses vaisseaux furent ensuite jetés à la côte par une tempête. Ce péril était à peine dissipé que Khair-ed-Din se vit menacé d'un autre côté; le roi de Tunis, considérant les Barberousse comme des vassaux révoltés, voulut reprendre Alger. Il excita contre Khair-ed-Din le chef kabyle de Kouko, Ahmed-ben-el-Kadi, et leurs forces réunies battirent Barberousse. Ne pouvant rentrer à Alger, qui

(1) Ce mot, qui veut dire bey des beys, indique le pouvoir étendu dont était revêtu le titulaire; il avait sous ses ordres les pachas d'Alger, de Tunis et de Tripoli, et même le plus souvent c'était lui qui les désignait au choix du sultan.

s'était soulevé à la nouvelle de sa défaite, celui-ci se retira à Djidjelli, puis aux îles Gelves et reprit sa vie de corsaire, tandis que le chef de Kouko régnait à Alger.

Khair-ed-Din à Alger ; prise du Peñon

De 1520 à 1525 Khair-ed-Din fit sur mer des prises nombreuses et sema la terreur sur les côtes d'Espagne et d'Italie. Il recruta, grâce à ces succès, une foule d'aventuriers; puis, se sentant en mesure de prendre l'offensive en Algérie, il occupa Collo, Bône et Constantine, et marcha contre Ahmed-ben-el-Kadi qui s'était rendu populaire à Alger; il le battit en deux rencontres et rentra victorieux en sa capitale. Il eut encore à châtier quelques révoltés dans la Kabylie, le Hodna, à Cherchell, à Ténès et à Constantine; son impitoyable rigueur terrifia les indigènes; enfin, pour terminer la reconquête de son royaume, il attaqua en 1529 le Peñon espagnol qui barrait toujours le port d'Alger. Il canonna pendant vingt jours la petite forteresse; la garnison, commandée par un héroïque vieillard, Martin de Vargas, se défendit avec une bravoure surhumaine; sur

150 soldats qui la composaient, pas un seul n'était sans blessures; quand, le 27 mai, après une journée entière de lutte désespérée, Khair-ed-Din entra par la brèche, il ne trouva que 25 hommes vivants, tous hors de combat. Il eut la cruauté de faire mourir sous le bâton Vargas qui était couvert de blessures, ensuite il rasa le Peñon, fit construire un môle et créa ainsi le port d'Alger, qui devint bientôt le repaire préféré des corsaires barbaresques et l'effroi des nations chrétiennes. La Régence, fondée par les efforts d'Aroudj et de Khair-ed-Din, avait désormais sa capitale.

Khair-ed-Din maître de Tunis

La prise du Peñon avait causé une grande joie dans le monde musulman, une grande douleur chez les Espagnols; aussi, des 1530, la cour d'Espagne résolut une expédition contre Alger. Charles-Quint voulut s'assurer d'abord un point de débarquement à proximité de cette ville, mais une tentative faite par André Doria à Cherchell, en 1531, réussit mal et l'ardeur première des préparatifs tomba; le gouvernement espagnol parut oublier son dessein de détruire la capitale naissante.

Cependant, Khair-ed-Din poursuivait le cours de ses ambitieuses entreprises. Voyant les Tunisiens mécontents de leur roi, Mouley-Hassan, il partit avec une armée assez forte, en 1534; au nom du sultan, il soumit presque sans coup férir la Tunisie. C'était un de ses projets favoris d'établir son autorité sur toute l'Afrique septentrionale et d'en faire une grande puissance maritime musulmane. Le roi d'Espagne, l'empereur Charles-Quint, après ce coup d'audace menaçant, dut se décider à agir. Avec une flotte imposante il vint à la Goulette, en 1535, puis, aidé par 12,000 captifs chrétiens qui avaient brisé leurs fers, il entra à Tunis. Khair-ed-Din craignit d'être enveloppé; gagna Bône et répara en partie, par quelques courses heureuses dans la Méditerranée, ce dernier revers. En 1536, il fut rappelé par le sultan à Constantinople en qualité de grand amiral, mais il ne cessa point de s'occuper de la Régence; il conservait le titre et les prérogatives de beglierbey d'Afrique. Nous empruntons à un écrivain compétent, M. de Grammont, le jugement qu'il a porté sur ce grand homme :

« Khair-ed-Din peut être considéré comme le
» véritable fondateur de la Régence d'Alger ; son

» frère Aroudj avait compris le premier que le
» conquérant de la côte ne peut y régner effecti-
» vement qu'à la condition absolue d'être le maître
» incontesté de l'intérieur. Cette tradition resta
» celle du second Barberousse, qui consacra sa vie
» tout entière à assurer l'unité du pouvoir. Il y
» employa ses grandes facultés, son courage, sa
» finesse et surtout l'indomptable fermeté qui lui
» permit de résister à tant d'ennemis dans des
» circonstances si difficiles. Le rêve de toute sa
» vie fut la fondation d'un vaste empire composé
» de toutes les provinces de l'Afrique du Nord.
» Cet État fût devenu une puissance maritime de
» premier ordre, et eût assuré la suprématie de
» l'Islam sur la Méditerranée. Il était parvenu à
» convaincre le sultan Soliman, qui avait pour lui
» une affection toute particulière ; mais la méfiance
» jalouse du divan et la diplomatie de nos ambas-
» sadeurs vinrent entraver à plusieurs reprises
» ses commencements d'exécution (1). »

Hassen-Agha; expédition de Charles-Quint

Khair-ed-Din avait désigné pour exercer le

(1) M. de Grammont. Histoire d'Alger, p. 40.

commandement à Alger, un de ses officiers, Hassen-Agha. Son administration, de 1536 à 1543, est mal connue, mais c'est sous lui qu'eut lieu l'échec éprouvé par Charles-Quint devant Alger. L'empereur, dès le lendemain de la conquête de Tunis, s'était proposé une vigoureuse entreprise contre la capitale de la Régence; elle fut longuement préparée. Il chercha par sa diplomatie à gagner Khair-ed-Din, puis Hassen-Agha, en leur proposant la souveraineté des États barbaresques, qui seraient devenus indépendants de la Porte. Le premier, pendant deux ans, parut d'abord écouter les propositions des émissaires de Charles-Quint, puis, un beau jour, il les livra au sultan. Mais l'empereur semble avoir compté qu'Hassen-Agha lui livrerait Alger, et c'est ce qui le décida peut-être à exécuter son projet d'expédition. Le grand amiral André Doria devait conduire la flotte; Charles-Quint commanderait l'armée en personne. Doria avait indiqué les mois de juin, juillet et août comme étant les seuls où une descente sur les côtes d'Afrique fût possible. Les préparatifs, en dépit de cet avis autorisé, ne furent terminés qu'à la fin de septembre 1541, et la flotte n'arriva en rade d'Alger que le 20 octobre. C'était le plus grand armement qu'on eût vu en ce siècle;

600 voiles portant 13,000 marins et 24,000 soldats choisis parmi les meilleures troupes d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne. Les jeunes nobles de ces différents pays étaient accourus en foule comme volontaires, et l'ordre de Malte était représenté à cette croisade par 150 chevaliers et 400 hommes d'armes. Le débarquement se fit presque sans coup férir, sur la rive gauche de l'Harrach, le 23. Pendant la nuit les Algériens harcelèrent les troupes européennes et les empêchèrent de prendre le repos qui leur était nécessaire après une longue traversée. Pourtant, le lendemain 24, dès le point du jour, l'armée en très bon ordre marcha vers la ville. Après plusieurs brillants engagements, elle s'empara des hauteurs voisines, notamment de celle où fut élevé plus tard le fort l'Empereur, et elle campa sur les positions conquises. A 10 heures du soir, la pluie commença à tomber avec force et les soldats, comme on n'avait pu encore débarquer les tentes, furent obligés de coucher dans la boue. Fatigués par deux nuits sans sommeil, engourdis par la pluie et le froid, ils furent au petit jour attaqués vigoureusement par les Turcs et les Algériens. Les troupes italiennes cédèrent au premier choc, se débandèrent et semèrent la déroute et l'effroi dans le reste du camp. Quelques

volontaires, les chevaliers de Malte et l'empereur en personne essayèrent vainement de rallier les fuyards; ils ne purent que protéger la retraite. Quoique bien inférieurs en nombre, ils repoussèrent les Algériens; les chevaliers de Malte les poursuivirent jusqu'au pied des murailles, et leur porte-étendard, le français Savignac, planta sa dague dans la porte Bab-Azoun, qui venait de se fermer devant lui. En même temps, une tempête violente se déchaîna dans la rade et menaçait la flotte d'une destruction totale. Dans la nuit fatale qui suivit, 25 au 26 octobre, l'empereur, dans sa tente percée par la pluie, écoutait avec inquiétude les rafales de vent et encourageait son entourage. Le lendemain matin on vit que 150 bâtiments avaient été jetés à la côte, que presque tout le matériel, vivres, munitions, tentes, artillerie, était perdu. C'était un irréparable désastre; sur l'avis de Doria, l'empereur résolut de conduire son armée vers le cap Matifou où la flotte serait un peu abritée et pourrait peut-être débarquer les vivres et les munitions qui avaient échappé au naufrage. Il fit d'abord abattre ses chevaux pour donner quelque nourriture aux hommes, puis commandant en personne l'arrière-garde, il dirigea le passage difficile des rivières Harrach et Hamise. Il

fallut trois jours pour arriver au cap Matifou ; le temps était toujours mauvais, les terres défoncées, les rivières grossies par les pluies ; les hommes privés de nourriture et de sommeil, glacés par le froid, jetaient leurs armes qu'ils n'avaient plus la force de porter et se couchaient dans la boue, s'abandonnant au couteau des Algériens. Ces tristes restes d'une belle armée eurent, enfin, un peu de repos au cap Matifou. Là Charles-Quint assembla un conseil de guerre ; tous les capitaines pensaient qu'il était nécessaire d'abandonner l'entreprise ; seuls, le comte d'Alcaudete, qui avait commandé les Espagnols de la province d'Oran, et l'héroïque Fernand Cortez, le conquérant du Mexique, furent d'une opinion contraire. Ce dernier s'offrait à prendre Alger avec quelques milliers d'hommes. L'empereur, sur l'avis de Doria que le temps pouvait encore être longtemps mauvais et que la flotte serait perdue si on ne partait de suite, commanda le rembarquement des troupes. Il monta sur sa galère un des derniers, le 3 novembre, et les débris de la flotte, après avoir encore beaucoup souffert dans le port de Bougie, regagnèrent à grand'peine l'Espagne. Alger passa pour invincible et le souvenir de l'expédition de Charles-Quint empêcha plus d'une fois les puissances

européennes de tenter une entreprise contre cette ville.

Hassen-Pacha (1544-1552)

Hassen-Agha paraît avoir été déposé vers 1543, à cause de l'attitude douteuse qu'il avait eue lors de l'attaque de Charles-Quint, et, en sa place, après un court intérim de Hadj-Bécher, Khair-ed-Din fit nommer son fils Hassen-Pacha au gouvernement d'Alger. Celui-ci rétablit un peu d'ordre dans la capitale, comprima quelques tribus de la région de Miliana et partit pour l'ouest de la Régence. Il poursuivait les desseins de ses prédécesseurs sur la ville de Tlemcen; mais, lorsqu'il était sur le point de combattre les Espagnols qui y marchaient de leur côté, il apprit que son père venait de mourir, et, craignant une révolte à Alger, il y revint en hâte. Là, il reçut le titre de beglierbey d'Afrique en remplacement de son père (1546). En 1550, il reprit ses projets contre Tlemcen, de concert avec le sultan de Fez, Abd-el-Kader. Trompé par les fils de celui-ci, qui avaient pris Tlemcen pour eux-mêmes, il les en chassa et laissa dans la ville une garnison de

1,500 janissaires. Les Turcs avaient dès lors un poste important pour lutter contre les Espagnols dans cette partie de l'Algérie. Hassen à Alger avait embelli la ville et fait construire le bordj Mouley-Hassen ou fort l'Empereur, quand, en 1551, il fut rappelé à Constantinople. Le sultan, dont l'ambassadeur français d'Aramon avait excité les soupçons, craignait que Hassen-Pacha ne voulût se rendre indépendant en Afrique et avait mis en sa place comme beglierbey le caïd Sala-Reïs.

Sala-Reïs

Ce corsaire, qui avait été un des plus fidèles compagnons de Khair-ed-Din, fut presque constamment en guerre et promena ses soldats du nord au sud et de l'est à l'ouest de l'Algérie. La première expédition fut contre les villes lointaines de Touggourt et d'Ouargla, dont les caïds avaient cru pouvoir refuser le tribut qu'ils avaient promis autrefois à Khair-ed-Din. Sala-Reïs, avec quelques milliers de Turcs, prit leurs villes d'assaut, soumit tout le Sud et revint chargé d'un énorme butin. Il fut moins heureux l'année suivante contre les Kabyles, commandés par Abd-el-Aziz, et après

avoir vu deux de ses armées anéanties par les rebelles il dut laisser à la Kabylie son indépendance. En 1553 Sala-Reïs fit une course sur les côtes d'Espagne et enleva une dizaine de bâtiments espagnols ; sur l'un d'eux était un ancien souverain de Fez, Muley-bou-Azoun, qui gagna les bonnes grâces de Sala et lui promit d'être son vassal, s'il voulait l'aider à reconquérir son royaume. Le beglierbey trouva l'occasion favorable ; avec une petite troupe il battit une grande armée marocaine commandée par le chérif, Muley-Mohamed, et installa son prisonnier Bou-Azoun sur le trône de Fez. Tranquille désormais du côté de l'Ouest, il revint à Alger et pressa les préparatifs d'une expédition contre Bougie, qu'il méditait depuis longtemps. Elle ne fut ni longue, ni difficile ; les Espagnols, qui n'avaient ni vivres, ni munitions, furent obligés de se rendre. Les Turcs entrèrent dans Bougie et l'occupèrent définitivement. L'Espagne ne put se consoler de cette perte qu'en faisant décapiter le malheureux gouverneur, Alonzo de Peralta, en 1555. L'infatigable Sala-Reïs était en route pour une grande expédition dirigée à la fois contre Oran et le Maroc (où le chérif avait vaincu et tué Bou-Azoun), quand il mourut de la peste en 1556.

Hassen-Corso et Tekelerli

Son khalifa, Hassen-Corso, prit de lui-même l'autorité et poursuivit la marche sur Oran ; il avait installé ses batteries devant cette place, emporté un de ses ouvrages avancés et serré la garnison de très près, lorsqu'il reçut du sultan l'ordre de lever le siège et d'envoyer ses galères vers l'Archipel. Peut-être le vrai motif de cet ordre était-il que le sultan était mécontent de l'usurpation d'Hassen-Corso ; il avait nommé au gouvernement d'Alger Tekelerli. Hassen-Corso, soutenu par la milice, fit refuser à son rival l'entrée des ports de Bône, Bougie et Alger. Tekelerli dut se réfugier au cap Matifou, mais, de là, il ourdit un complot avec les corsaires ou Reïs, ennemis de la milice, et, grâce à leur aide, il put entrer dans la ville et s'en rendre maître. Hassen-Corso et ses principaux partisans furent empalés ; mais, quelques jours après, les janissaires, revenus de leur première surprise, se réunirent en assez grand nombre et massacrèrent Tekelerli et ses amis. Pendant plusieurs jours la ville fut pleine de désordres et ce n'est qu'avec beaucoup de peine que le caïd Yahia, aidé par les reïs, put maintenir un peu de tranquillité, en

attendant l'arrivée du beglierbey nommé par la Porte.

Deuxième gouvernement d'Hassen-Pacha

Le désordre qui régnait dans la Régence d'Alger avait décidé le sultan à nommer Hassen-ben-Khair-ed-Din pour la seconde fois beglierbey d'Afrique. Aimé des Algériens parce qu'il était de leur race (sa mère étant une moresque), soutenu par les reïs, anciens compagnons de son père, il n'eut pas de peine à faire rentrer les janissaires dans le devoir; puis, il reprit les desseins de ses prédécesseurs sur la région de Tlemcen que le chérif Mohamed avait envahie, à la faveur du désordre qui pendant un an avait régné dans la Régence. Il marcha au secours du caïd Saffa, qui, avec 500 Turcs, soutenait un siège opiniâtre dans le Méchouar contre 40,000 Marocains; le beglierbey, avec une petite armée, vint le débloquent et poursuivit les assiégeants l'épée dans les reins jusqu'aux environs de Fez. Là, une bataille sanglante fut livrée entre les Marocains et les Turcs; le résultat en fut indécis, mais Hassen, apprenant que les Espagnols se préparaient à l'attaquer par

derrière, jugea prudent de regagner le bord de la mer où les galères l'attendaient pour le ramener à Alger (1557). L'année suivante, il projeta d'expulser d'abord les Espagnols de la province d'Oran, car il ne pouvait s'engager à fond contre le Maroc, en laissant derrière lui des ennemis si redoutables. Une campagne habilement menée, à la fois par terre et par mer, dans la région entre Arzeu et Mostaganem, lui donna l'occasion de surprendre et d'envelopper l'armée espagnole commandée par le vaillant comte d'Alcaudete. Près de Mostaganem il la défit complètement; plus de 10,000 Espagnols, un grand nombre d'officiers furent pris ou tués. Le général lui-même fut foulé aux pieds par ses soldats qui fuyaient en désordre. Depuis cette désastreuse journée les Espagnols n'eurent plus aucune influence dans la région de Tlemcen et ne purent presque plus sortir des places d'Oran et de Mers-el-Kebir (1558).

Pendant les deux années qui suivirent, Hassen organisa à Alger des corps indigènes et un régiment de renégats, capables de tenir en bride la turbulente milice des janissaires; puis il soumit la Kabylie, après une longue lutte pleine de vicissitudes (1560). Tranquille de ce côté, n'ayant plus à craindre la flotte du duc de Médina-Celi, qui

avait été détruite par Piali-Pacha, il reprit ses projets pour donner à la Régence sa frontière naturelle du côté de l'Ouest et soumettre même le Chérif. Pour ne pas avoir à redouter une révolte des janissaires pendant qu'il serait en expédition, il augmentait le nombre des Kabyles chargés en partie de la garde d'Alger; mais une nuit, en juin 1561, les Turcs irrités forcèrent l'entrée de son palais, l'enchaînèrent ainsi que plusieurs de ses amis et les envoyèrent à Constantinople. Ils voulaient faire passer leur mutinerie pour un acte de fidélité envers le sultan, et « ils accusaient Hassen d'avoir voulu se rendre indépendant, d'avoir cherché à supprimer la milice et à la remplacer par une armée indigène pour fonder à son profit l'empire de l'Afrique du Nord (1). »

Troisième gouvernement d'Hassen-Pacha

Les chefs du complot furent maîtres d'Alger pendant trois mois; mais, au bout de ce temps, arriva de Constantinople le capidji Ahmed-Pacha qui s'employa activement à poursuivre les cou-

(1) De Grammont, p. 94.

pables et à rétablir l'ordre. Il mourut, dès le mois de mai 1562, peut-être empoisonné, et, après un intérim de trois mois, rempli par le vieux caïd Yahia, le fils de Khair-ed-Din vint pour la troisième fois exercer le commandement. Il avait avec lui dix grandes galères, et, soutenu par les reïs et les coulourlis qui sentaient le besoin d'un gouvernement énergique, il n'eut pas de peine à dominer les troubles. Dès le commencement de l'année 1563 il voulut achever son œuvre d'expulsion des Espagnols par la prise d'Oran et de Mers-el-Kebir. La flotte des reïs et une armée turque très forte parurent bientôt devant ces placés; le siège de l'une et de l'autre fut mené avec une incroyable vigueur; mais les Espagnols résistèrent héroïquement; ils donnèrent à la flotte de Doria le temps d'arriver à leurs secours et Hassen, après avoir payé de sa personne comme le plus brave soldat de son armée, dut se retirer la rage dans le cœur, ayant perdu la moitié de ses troupes. Deux ans plus tard, nous le voyons assister au siège de Malte avec le contingent algérien, y montrer une incroyable bravoure et être nommé ensuite, en 1567, capitaine-pacha ou grand amiral.

Mohammed-ben-Sala-Reïs

Mohammed-ben-Sala-Reïs fut nommé au gouvernement d'Alger avec le simple titre de pacha; il remit un peu d'ordre dans la Régence dévastée depuis bientôt quatre ans par la peste, par la famine et par les émeutes, fit construire le fort Bab-el-Oued, réprima une révolte des habitants de Constantine qui s'étaient soulevés à l'instigation du souverain de Tunis, et, au mois de mars 1568, céda le pouvoir à Euldj-Ali pour aller prendre possession d'un autre pachalik de l'empire turc.

Euldj-Ali

Euldj-Ali, à qui était réservée la fonction de beglierbey depuis la mort du fils de Khair-ed-Din, vint prendre possession de son gouvernement en 1568. Ce personnage fut le dernier des beglierbeys d'Afrique et le plus remarquable de tous. Pris dès son enfance sur les côtes de Sicile, il avait longtemps ramé comme esclave sur les galères turques, sans vouloir embrasser l'islamisme pour

améliorer sa situation. Mais un jour, ayant été souffleté par un Turc, il se fit renégat pour pouvoir se venger. Il devint bientôt un corsaire redoutable, fut lieutenant d'Hassan-Pacha, se distingua par une bravoure incroyable au siège de Malte et succéda à Dragut dans ses principales dignités, notamment dans le pachalik de Tripoli. C'est de là que cet homme, qui avait été esclave et raillé même par ses compagnons d'infortune sous le nom de teigneux, fut appelé à la haute dignité de beglierbey d'Afrique. Dès son arrivée, il entreprit de grandes choses, et, d'accord avec la France, il soutint contre l'Espagne les Morisques révoltés; il fit même quelques descentes sur les côtes de la Péninsule (1568-1571). En même temps, comprenant l'importance de la position de Tunis pour la campagne maritime qui allait s'ouvrir entre l'Espagne et la Turquie, il s'empara de cette position par une expédition rapide que don Juan d'Autriche ne put empêcher. De là, il voulait s'emparer de la Goulette qu'occupaient les Espagnols et demanda des renforts à la Porte. En attendant, il avait notablement augmenté et amélioré la marine algérienne. C'est sous lui que se formèrent les plus hardis corsaires, qui, pendant un demi-siècle, détruisirent le commerce de

l'Espagne, les Morat-Reïs, Mami et Mustapha Arnaute, le Dieppois Jaffer, Dali-Mami, Hassan-Vénéziano, et, enfin, tous les fondateurs de la Taïffe des Reïs.

**Euldj-Ali, capitaine-pacha ; Arab-Ahmed, pacha
d'Alger**

La Porte, loin de pouvoir soutenir Euldj-Ali dans ses grands projets, fut obligée d'avoir recours à lui pour la lutte contre l'armada de don Juan d'Autriche ; il dut partir avec toutes ses galères pour l'Orient. A la bataille de Lépante, en 1571, il soutint seul sans faiblir le choc de la flotte chrétienne à l'aile gauche, puis, quand le capitaine-pacha fut frappé à mort, il prit le commandement ; l'aile droite et le centre de la flotte turque étant rompus et en fuite, il traversa audacieusement toute la flotte ennemie, se jeta sur les galères de Malte qu'il couvrit de feu et leur prit la Capitane avec l'étendard de la religion qu'il rapporta triomphalement à Constantinople. A dater de ce jour, le sobriquet injurieux de teigneux fut remplacé par le surnom glorieux de l'Épée des Croyants.

En récompense de ses grands services (1), Euldj-Ali fut nommé capitaine-pacha, en même temps qu'il conservait le titre de beglierbey; il alla à Constantinople créer en quelques mois une nouvelle marine, bien supérieure à celle que la Turquie avait perdue, tandis qu'il confiait le commandement d'Alger à un de ses capitaines, Arab-Ahmed.

Ce mulâtre exerça une justice sévère et s'employa énergiquement à réprimer les désordres d'Alger; mais, pendant ce temps, don Juan d'Autriche, profita d'une occasion favorable, put s'emparer de Tunis presque sans défense. Euldj-Ali, qu'on voulait rendre injustement responsable de cette perte, s'attacha à reconquérir cette place. Il réunit une grande flotte, appela à lui les galères algériennes d'Arab-Ahmed et leurs efforts réunis enlevèrent à la fois Tunis et la Goulette (1574). Le grand vizir de Constantinople pouvait dire à un ambassadeur chrétien : « Vous » nous avez rasé la barbe à Lépante, nous vous » avons coupé le bras à Tunis; la barbe repousse, » mais jamais le bras. » Quant à Arab-Ahmed, comme il n'avait pu malgré tous ses efforts forcer les reïs à des réparations vis-à-vis de la France,

(1) De Grammont, p. 108.

dont quelques vaisseaux avaient été saisis par ces corsaires, il fut appelé au pachalik de Chypre et remplacé à Alger par le caïd Ramdan (1574).

Ramdan (1574-1577)

Euldj-Ali, dans ses grands projets pour l'établissement de la puissance turque dans le nord de l'Afrique, s'était occupé à plusieurs reprises du Maroc. Il résolut de soutenir Muley-Maluch, chérif de Fez, à condition qu'une fois sur le trône il serait un vassal fidèle et aiderait les Turcs à chasser les Espagnols. Ramdan reçut ordre d'aller soutenir le prétendant avec une assez forte armée; le chérif fut vaincu et abandonné par tous les siens (1575). Muley-Maluch récompensa généreusement ses auxiliaires, assit fortement sa domination, mais fut tué deux ans après à la bataille d'Alcazar-Kébir, au moment où il allait accomplir ses promesses et aider les Turcs à chasser les Espagnols. Ceux-ci très inquiets demandaient la paix à la Porte, mais Euldj-Ali la leur faisait impitoyablement refuser, en disant qu'il était impossible de traiter tant qu'un de ces infidèles demeurerait sur le territoire de l'Afrique. C'était la guerre

acharnée et sans trêve qu'il voulait, d'accord en cela avec la diplomatie française, et, pour la mener à bien, il fit remplacer Ramdan dans le gouvernement d'Alger par l'énergique capitaine Hassan-Vénéziano.

Hassan-Vénéziano (1577-1580)

Hassan-Vénéziano était, d'après Cervantès, qui fut son esclave, un homme grand, maigre, pâle, la barbe rare et rousse, les yeux brillants et sanglants, l'air hautain et cruel; avec cela une bravoure à toute épreuve et une énergie impitoyable. Il fit une guerre terrible à l'Espagne, en ravagea plusieurs fois les côtes, en même temps que par des travaux considérables il assurait Alger contre toute tentative de la part des ennemis. Il terrorisa la milice par de rudes châtimens, se fit obéir des reïs et souleva tout le monde à Alger et dans les campagnes par ses rigueurs et ses exactions. Soit que les plaintes des Algériens eussent ému le divan, soit que Euldj-Ali eût besoin de son énergique lieutenant en Géorgie, Hassan-Vénéziano fut remplacé dans le commandement d'Alger par Djafer-Pacha.

Djafer-Pacha (1580-1582)

Celui-ci, qui avait occupé plusieurs postes importants dans l'empire ture, remit un peu d'ordre dans Alger, assura le recouvrement des impôts, mais ce ne fut pas sans difficultés. Les janissaires ourdirent même un complot contre lui. Ils projetaient de l'assassiner et d'élire leur agha à sa place. Djafer, qui connaissait tout le détail du complot, surprit les conspirateurs pendant une nuit et leur fit trancher la tête. Un mois après, Euldj-Ali arrivait avec ses galères, et, pendant près d'un an de séjour à Alger, il prépara la conquête définitive de l'Afrique du Nord. Au moment où il touchait à la réalisation de ses grands projets, il dut partir pour réprimer une révolte inquiétante de l'Arabie; il emmena avec lui Djafer et réinstalla Ramdan comme pacha d'Alger.

Ramdan et Hassan-Vénéziano (1582-1588)

Ramdan avait ordre de faire restituer à la France deux galères qui avaient été prises par Morat-Reïs; mais, quand il fit mine de sévir contre ce personnage très populaire, il y eut une émeute

qui le força à fuir et le chef de la Taïffe des reïs, Mami-Arnaute, s'empara du pouvoir. A cette nouvelle, Hassan-Vénéziano, qui croisait avec ses galères dans la Méditerranée, cingla vers Alger, s'établit à la Jénina et prit l'autorité. Sans doute il avait l'assentiment de la Porte, car celle-ci ne s'émut point de cette apparente usurpation et le laissa en possession du pachalik jusqu'en 1588, époque où il fut nommé grand amiral. Son administration se fit surtout remarquer par l'extension très grande donnée à la course. Il en prit lui-même la direction, mit à feu et à sang toutes les îles de la Méditerranée, prit une petite ville située à deux lieues de Gênes, sans que Doria osât lui porter secours, saccagea les environs de Barcelone et maint autre point de la côte espagnole. En 1587, Euldj-Ali mourut, âgé de 80 ans, après avoir tenté d'établir la puissance turque dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, tandis qu'il commençait le creusement du canal de Suez pour faire communiquer le bassin occidental de la Méditerranée avec la mer Rouge, et fonder ainsi la puissance maritime des Turcs dans l'Orient et dans les Indes. On voit, par ce seul exposé, que c'est un des plus grands hommes de l'histoire. Hassan-Vénéziano, nommé capitain-pacha en sa place, quitta le

gouvernement d'Alger qui ne sera désormais plus confié qu'à de simples pachas triennaux.

Administration des Beglierbeys

Depuis qu'Aroudj et Khair-ed-Din avaient fondé la Régence d'Alger ou, comme on disait, l'Odgeac, nous avons vu passer au pouvoir quatre grands personnages revêtus de la dignité de beglierbey : Khair-ed-Din, Hassan-ben-Khair-ed-Din, Sala-Reïs et Euldj-Ali. Ceux-ci avaient tantôt exercé eux-mêmes les fonctions de pacha, tantôt les avaient confiées à leurs lieutenants ; les uns et les autres avaient été des hommes remarquables par leur bravoure, leur énergie et leur sens politique. Tous avaient voulu établir un pouvoir despotique et sans contrôle, pouvoir nécessaire à l'accomplissement de leurs desseins sur l'Afrique du Nord et la Méditerranée occidentale. Ils voulaient fonder là une grande puissance maritime et, pour cela, utiliser toutes les forces des populations africaines. Ils se montraient, par suite, assez justes quoique rigoureux vis-à-vis de ceux-ci, se faisaient obéir des reïs et de la milice, s'entouraient d'éléments divers pour

constituer une armée fidèle et soumise et étaient eux-mêmes de fidèles vice-rois vis-à-vis du sultan. Leur administration donna à la ville d'Alger une extension et une merveilleuse prospérité, une marine puissante capable de faire non seulement la piraterie, mais même la grande guerre, un gouvernement qui valait après tout beaucoup mieux que l'anarchie et le désordre qui existaient autrefois. Mais ces fondateurs de la puissance barbaresque ne purent se faire illusion sur la vitalité de leur œuvre. Des révoltes nombreuses leur apprirent quel danger permanent c'était que cette turbulente milice avide d'argent et de désordres; ils se virent forcés de compter avec elle pour gouverner et d'admettre leurs principaux chefs dans le divan, qui ne fut d'abord que leur conseil privé, mais qui bientôt, envahi par la foule des officiers de janissaires, sera le seul pouvoir d'Alger sous les pachas triennaux.

La Taïffe des Reïs

A côté des beglierbeys et presque toujours d'accord avec eux, nous voyons la puissante corporation des capitaines corsaires ou la Taïffe des reïs.

Ceux-ci, presque tous d'une incroyable audace, faisaient sur mer de colossales fortunes et enrichissaient de leurs largesses et de leurs aumônes toute la population d'Alger; cela leur valait une popularité et une considération très grande. Ils la faisaient servir à appuyer les beglierbeys, leurs anciens chefs, car beaucoup avaient servi sous Khair-ed-Din, sous son fils, sous Salah-Reïs, sous Euldj-Ali et les autres capitain-pachas de l'empire turc; il gardaient, par suite, un assez grand respect pour la Porte et pour ses envoyés. Ils furent donc un point d'appui pour l'autorité des beglierbeys jusque vers 1587, et leurs galères étaient toujours prêtes aux ordres du sultan. Tout cela changea vers la fin du XVI^e siècle; les reïs ne se recrutèrent plus parmi les marins de l'empire turc, mais dans ce milieu de renégats qui affluaient à Alger en nombre toujours croissant. Ces nouveaux corsaires furent plus âpres à la curée et au gain, plus cruels que leurs prédécesseurs. Ils ne firent plus la course comme une guerre sainte à l'infidèle, mais comme une piraterie sans vergogne. Ils n'eurent pour les ordres du sultan que du mépris, et, comme seuls ils faisaient régner l'abondance dans la ville, ils en furent, à maintes reprises, les maîtres véritables.

Les Janissaires

Un autre corps redoutable était celui des janissaires. Cette milice, qui n'avait d'abord compté que 2,000, puis 6,000 individus, devint par la suite plus nombreuse. Elle se recrutait exclusivement de Turcs, principalement des hordes sauvages de l'Asie-Mineure, et dans ses rangs tout était dû à l'ancienneté et à l'élection, ce qui faisait arriver aux grades élevés des soldats grossiers et des agitateurs. Ils étaient administrés par le divan des janissaires, composé des officiers du corps, et qu'il ne faut pas confondre avec le divan du pacha, au moins pour la période des beglierbeys; ils jouissaient de droits et de privilèges très étendus. C'était une réunion d'hommes d'une bravoure extrême, mais brutaux, arrogants, soumettant les indigènes à toutes sortes de vexations. Ils prétendirent avoir leur part des prises faites à la course, et il fallut en admettre un certain nombre sur les navires pour qu'ils pussent participer aux bénéfices, ce qui occasionna de nombreux conflits entre eux et les reïs. Puis, ils obtinrent que leurs principaux officiers entreraient au divan du pacha; ils y dominèrent bientôt et dès lors ce fut la solda-

tesque qui fut maîtresse du pouvoir, comme on le verra dans les chapitres suivants.

Les Indigènes

Les indigènes de l'Algérie, Kabyles ou Arabes, furent soumis par les beglierbeys et traités en ennemis avec une grande rigueur, tant que la guerre dura. Mais quand ils parurent soumis, on usa vis-à-vis d'eux de quelques ménagements. Ils eurent à payer les impôts auxquels ils étaient accoutumés depuis longtemps. Quelques tribus, sous le nom de Maghzen, en étaient exemptes à condition d'aider les Turcs à recouvrer ce qui était dû par les autres indigènes. Bien des tribus de la montagne, notamment les Kabyles, n'eurent à donner chaque année que quelques présents. Même les beglierbeys avaient cherché chez les indigènes un appui contre la turbulente milice des janissaires, en essayant de créer certains corps réguliers comme ceux des zouaoua. Quant aux habitants des villes, sans droits politiques, ils avaient l'avantage de s'enrichir par de petites industries ou mieux encore par le commerce des esclaves et des objets provenant de la course. Enfin, les Coulourlis, fils de

Turcs et de femmes moresques, étaient encore en petit nombre ; les janissaires les redoutaient et les tenaient à l'écart du métier des armes, mais sans pouvoir toujours leur ôter leur influence qui était grande. La situation des indigènes ne va pas tarder à devenir plus fâcheuse ; on les pressurera davantage, à mesure que les bénéfices de la course deviendront moindres et que les revenus de l'État seront insuffisants à assouvir la cupidité des janissaires.

Rapports avec la France ; les Concessions

Sous les beglierbeys, tant que le pouvoir fut solidement assis, les rapports de la Régence avec la France furent très amicaux. C'était le moment où nous étions alliés avec le sultan, et les ordres de celui-ci faisaient respecter nos navires et nos côtes par les corsaires barbaresques. Souvent même, ceux-ci voguaient de concert avec nos marins contre les Espagnols. C'est de cette époque, en 1561, que date l'établissement des *Concessions* au Bastion de France, à La Calle, au cap Nègre, à Bône, au cap Rose, à Collo. D'anciens comptoirs provençaux ou languedociens y firent place à

des établissements permanents qu'occupa une compagnie dirigée par Carlin Didier et Tomaso Lincio, sieur de Moissac. Elle faisait la pêche du corail et l'échange des marchandises françaises contre le blé, la cire et les cuirs du pays, échange qui lui procurait des bénéfices considérables. C'est aussi de cette époque, 1564, que date l'arrivée du premier consul français à Alger. Mais quand les ordres de Constantinople cessèrent d'être écoutés, quand la guerre sainte fut remplacée par la piraterie, les rapports entre la Régence et la France furent très tendus; nos navires de commerce furent considérés par les corsaires et le divan comme de bonne prise, nos établissements furent plusieurs fois saccagés, et cet état d'hostilité durera pendant presque tout le XVII^e siècle, sauf quelques courtes trêves.

CHAPITRE XX
LES PACHAS TRIENNAUX
(1586-1659)

Les premiers pachas triennaux

L'empire turc, qui avait fait une guerre si redoutable à la chrétienté, était bien affaibli. Déjà commençait sa longue décadence. Aussi la Porte, renonçant au grand projet des beglierbeys, à savoir la création d'un empire musulman d'Afrique, cessa de lutter contre l'Espagne. Dès lors, elle considéra les Régences d'Alger, de Tunis, de Tripoli comme de simples provinces qu'il suffisait d'administrer comme celles de l'Asie-Mineure et de la Turquie d'Europe. Elle envoya donc à Alger des pachas qui ne gardaient l'autorité que pendant trois ans; mais ceux-ci avaient affaire à des populations autrement indociles que celles du reste de l'empire. Ils n'eurent jamais qu'un pouvoir très

contesté sur les janissaires de l'Odjac et sur les reïs ; ils se préoccupèrent surtout d'amasser des richesses pendant leur courte administration, et, pour ne pas être troublés par des révoltes, ils durent laisser à la soldatesque et aux corsaires une entière impunité. On cessa d'obéir aux ordres de la Porte ; la piraterie et le désordre sont désormais les seuls faits qui marquent l'histoire d'Algérie.

Les premiers pachas triennaux, Dely-Ahmed (1586-1589), Kheder (1589-1592), donnèrent une extension formidable à la course et furent surtout occupés de comprimer quelques révoltes en Kabylie. Chaban (1592-1595) fut défait par les Kabyles et ne put les empêcher d'aller bloquer Médéa. Son khalifa, Mustapha, qui exerça le pouvoir pendant quatre mois, fonda, dit-on, Sourer-Rozlan (Aumale), pour contenir les tribus toujours rebelles de cette région. Kheder, qui avait pu se disculper d'une accusation de concussion, revint comme pacha en 1595. Il voulut dominer les janissaires qui l'avaient accusé, et, en s'appuyant sur les Coulourlis ainsi que sur les Arabes de la campagne, il excita de sanglantes émeutes dans la ville. Sur les plaintes d'un ambassadeur français, qui se joignirent à celles des

Turcs, il fut remplacé par son prédécesseur intérimaire, Mustapha. Celui-ci ne put rétablir l'ordre, ni empêcher les Kabyles de ravager la Mitidja; aussi, en 1599, il fut emprisonné à Constantinople et remplacé par Dely-Hassan-bou-Richa.

Difficultés avec la France (1603-1628)

Sous les pachas que nous venons de nommer, les reïs avaient à plusieurs reprises enlevé des navires français; mais, en somme, la paix entre les deux pays n'avait pas été troublée sérieusement. Henri IV montrait une grande patience vis-à-vis des corsaires algériens, parce qu'il avait besoin d'eux pour aider au soulèvement des Morisques contre l'Espagne, soulèvement qu'il encourageait et appuyait. Mais, en 1603, quand Kheder, revenu à Alger pour la troisième fois, eut maltraité notre consul, M. de Vias, et fait piller le Bastion de France, Henri IV indigné exigea une réparation éclatante. Mohammed-Kouça arriva de Constantinople, fit étrangler Kheder et confisqua les biens énormes que ce gouverneur cupide avait amassés. Mais le nouveau pacha ne put faire donner à la France les satisfactions demandées.

Le divan s'obstina à garder les Français pris au Bastion, et même déclara que quiconque parlerait de rétablir le Bastion serait puni de mort. Un capidji, envoyé par la Porte, ne put non plus rien obtenir. Il fut hué, menacé de mort. On braqua les canons de la marine sur le vaisseau de M. de Brèves, notre ambassadeur, qui était venu avec le capidji. Une émeute éclata dans la ville, mais elle fut apaisée par le vieux Morat-Reïs, ami de M. de Brèves. Pourtant, celui-ci ne put rien obtenir; une décision du divan dit : « que ce qui avait été déjà résolu ne se rétractait point; que le Bastion ne serait point rétabli, et que, pour ce qui regardait les captifs d'origine française, on ne les rendrait qu'après la mise en liberté des Turcs prisonniers à Marseille. » Quand cette dernière condition fut remplie, les prisonniers français furent, en effet, délivrés, et une sorte d'apaisement eut lieu de 1605 à 1609. A cette époque, un incident fit renaître la guerre pour longtemps. Un Flamand, Simon Dansa, qui était venu se faire corsaire à Alger et avait acquis de grandes richesses par la piraterie, sollicita du roi de France l'autorisation de s'établir à Marseille, où il avait pris femme quelques années auparavant. Il l'obtint, en rachetant et libérant quelques jésuites espa-

gnols qui avaient été pris par des corsaires barbaresques, puis il s'enfuit d'Alger, vint à Marseille avec son navire, emportant même deux canons de bronze que le pacha lui avait autrefois prêtés. Le divan aussitôt demanda leur restitution et le châtement de Simon Dansa; mais celui-ci, en offrant les deux canons au duc de Guise, s'était fait un puissant protecteur, et la cour ne prêta aucune attention aux réclamations des Algériens. Aussitôt les reïs de profiter de la circonstance, de courir sus à tous les navires français qui naviguaient sur la foi des traités, et de faire des prises très importantes. Cette rupture va durer près de vingt années et coûter des millions au commerce français. En vain, la Porte et les pachas se montraient bien disposés pour la France; ils ne pouvaient rien obtenir de la milice et des reïs, qui étaient les vrais maîtres d'Alger. Le consul, M. de Vias, fut emprisonné trois fois, et son successeur, M. Chaix, fut aussi maltraité. En 1620, pour mettre fin à un état de choses qui nuisait à leur commerce, les négociants marseillais se décidèrent à racheter les deux canons au duc de Guise et à les offrir au pacha d'Alger. Les négociations furent conduites sur ces bases par M. Chaix; mais un nouvel incident vint les rompre tout à coup.

Un corsaire algérien prit un petit navire marseillais avec une riche cargaison, et fit massacrer l'équipage composé de trente-six personnes. Deux matelots purent se cacher à fond de cale du petit navire qui avait été sabordé, boucher les voies d'eau après le départ des corsaires et aller débarquer en Sardaigne. De là, ils gagnèrent Marseille et racontèrent le massacre dont ils avaient été témoins. La population furieuse courut à l'hôtel où étaient les ambassadeurs algériens et où se trouvaient aussi une quarantaine de Turcs délivrés de captivité. La plupart furent massacrés, malgré les efforts des consuls et de toutes les autorités. Le parlement eut beau condamner les meurtriers; quand, à Alger, on apprit le massacre des ambassadeurs, on traîna en prison le consul et les résidents français et on parla de les brûler vifs. Les reïs partirent de nouveau en course et enlevèrent un grand nombre de vaisseaux qui étaient sortis des ports sur la foi des nouveaux traités. Les autres nations ne furent pas non plus épargnées. Les corsaires avec leurs 70 navires de 30 à 40 canons firent des prises d'une richesse inouïe. Les Provençaux, les Génois et les Toscans, même les Hollandais, leur firent la guerre quelquefois avec succès; mais le mal causé au commerce fut irréparable.

Sanson Napollon

Pour mettre un terme à une situation si fâcheuse, le cardinal de Richelieu chargea un gentilhomme de la maison du roi, le capitaine corse Sanson Napollon, de négocier la paix avec la Régence. Cet homme, d'une grande habileté, va réussir au delà de toute espérance dans une mission extraordinairement difficile. En 1626, il se rendit d'abord à Constantinople pour y obtenir un firman du sultan, puis à Alger. Là il vit qu'il fallait surtout gagner les reïs, et, malgré mille chicanes que lui suscitèrent les Anglais, les Hollandais et même des commerçants marseillais, il parvint à se faire un parti dans la ville. Il tint table ouverte pour les principaux d'entre les corsaires, leur plut par ses manières franches et son audace aventureuse; il leur rappelait quelquefois ce dicton populaire : « Le Français peut cuire sa soupe chez lui et venir la manger chaude à Alger. » Il gagna aussi par des présents l'agha et les principaux officiers des janissaires, sans oublier le pacha. Sanson revint en France au mois de mai 1627, obtint du roi un ordre pour la libération de tous les Algériens esclaves, de l'argent des communes dont étaient

natifs les Français esclaves en Algérie, de Marseille, le rachat des deux canons de Simon Dansa, et vint à Alger en septembre 1628 avec trois navires chargés de présents et d'esclaves musulmans qu'on remettait gracieusement en liberté. Il distribua 50,000 livres aux personnages les plus influents, et, le surlendemain, il assista au grand divan où la paix perpétuelle fut votée par acclamation, le traité signé et publié à l'instant même; quiconque le violerait, fut-il dit, serait puni de mort. Les Algériens s'engageaient à respecter le littoral et les navires de la France, à ne pas tolérer dans leurs ports la vente de marchandises prises sur des Français, permettaient à nos vaisseaux battus par la tempête de chercher un abri et ce qui pouvait leur être nécessaire dans les refuges d'Algérie, sans être soumis à aucun droit de prise ou autres; les marchands établis à Alger seraient garantis dans leur personne et dans leurs biens, sous la juridiction du consul français. Les établissements du Bastion et autres seraient rétablis, et le commerce des cuirs, des cires et des blés était formellement reconnu. La redevance à payer était fixée à 26,000 doubles; 16,000 pour la paie de la milice, 10,000 pour le trésor de la Casbah. Un article particulier du traité, qui montre bien la

grande influence acquise par le négociateur français, était ainsi conçu : « Pour récompense des services rendus par le capitaine Sanson, il en sera le chef (des établissements) et commandera les dites places sans que l'on en puisse mettre aucun autre en sa place. Néanmoins, après son décès, le roi y pourra pourvoir à d'autres personnes. »

Ce traité était plus avantageux qu'aucun de ceux obtenus jusqu'alors par la France. En somme, tout le monde avait lieu d'être satisfait. Marseille n'avait plus à trembler pour son commerce du Levant ; le pacha ne se trouvait plus exposé, d'un côté aux fureurs de l'émeute, et de l'autre au châtement de sa désobéissance (vis-à-vis du sultan qui ordonnait de respecter les vaisseaux français) ; la milice voyait avec plaisir s'accroître le trésor qui assurait sa solde ; enfin, les reïs, qu'avait complètement séduits le capitaine, songeaient que bien des mers leur restaient ouvertes ; que les galions espagnols et hollandais leur offraient une abondante et riche proie, et, qu'en fin de compte, on était parfois bien aise, en un jour de tempête ou à la suite d'un combat malheureux, de trouver un refuge dans les ports français de la Méditerranée. Ils n'ignoraient pas, du reste, et plusieurs d'entre eux l'avaient appris

à leurs dépens, que la marine de nos ports venait d'être presque doublée, et que l'amiral de Mantin avait reçu l'ordre de châtier vigoureusement les délinquants (1).

Sanson Napollon, gouverneur des établissements

Ayant ainsi mené à bien une négociation si difficile, Sanson Napollon partit aussitôt pour le Bastion de France, installa les bateaux corailleurs et ouvrit de grands marchés. Sa prodigieuse activité donna aux établissements français, de 1628 à 1633, une prospérité qu'ils n'avaient jamais eue. L'exportation se composait surtout de corail, de blés, de cires, de cuirs, de laines et de chèvres; on importait du drap et des objets manufacturés. Ce commerce était très avantageux, car les Maures vendaient à bas prix les productions de leur sol, tandis qu'ils payaient cher les objets sortant de nos fabriques. Sanson eut à lutter contre toute sorte de difficultés et d'intrigues; il les tourna ou

(1) De Grammont, *Histoire d'Alger*, p. 164-165.

les déjoua avec son habileté ordinaire, et fut soutenu contre les menées de quelques négociants de Marseille par l'autorité royale. En 1631, il était accusé de vouloir se rendre indépendant, et les termes du traité de 1628 donnaient quelque apparence de fondement à ce dire; aussi Richelieu envoyait dès 1631 un commissaire, M. de l'Isle, pour visiter les établissements et examiner la gestion du capitaine. Ce fut pour celui-ci une justification éclatante; le commissaire, après avoir achevé son enquête, réunit la garnison et les employés et fit solennellement reconnaître Sanson Napollon comme *commandant pour le roi de France* du Bastion et des forteresses du cap Rose et de La Calle. Jusqu'alors il avait été presque un particulier agissant pour son compte et pour celui du duc de Guise, simplement autorisé et soutenu par le roi; désormais il était le représentant direct de celui-ci, un vrai gouverneur. Cette situation lui donnait plus d'autorité et plus d'action; il crut, en 1633, pouvoir surprendre les Génois établis dans l'île de Tabarka, et qui depuis longtemps intriguaient contre nous. Par une nuit obscure, il mena une expédition contre leur forteresse; mais ceux-ci avertis à temps se tenaient sous les armes, et Sanson Napollon mourut héroïquement avec un

grand nombre des siens (1). « La cour de France s'affligea de la perte d'un bon et fidèle serviteur, et s'occupa de combler le vide que laissait sa mort; les Turcs d'Alger y virent une sorte de fatalité qui les privait des dernières espérances qu'ils avaient pu concevoir pour le maintien de la paix (2). »

Extension de la course; révolte des Coulourlis

Du vivant de Sanson Napollon, la paix entre la France et la Régence n'avait guère été observée. D'une part, les capitaines des galères de France ne se souciaient pas beaucoup de hâter la libération des Turcs qui composaient leur chiourme, et

(1) Depuis 1534, les Génois étaient établis dans l'île de Tabarka, qui était comme un fief de la puissante famille des Lomellini; ils payaient une redevance annuelle de 6,000 doubles et soldaient une garnison de Turcs sur la terre ferme, chargés de les surveiller. Pour eux, ils avaient dans l'île une assez bonne forteresse munie d'artillerie et environ 200 soldats. Ils eurent de nombreux démêlés avec les établissements français d'Afrique, et ne restèrent étrangers à aucune des entreprises que les Turcs ou les indigènes dirigèrent contre nous.

(2) De Grammont, *Histoire d'Alger*, p. 175.

même quelques commandants de navires ne se gênaient point pour capturer des corsaires algériens ou pour favoriser la fuite des chrétiens esclaves en Algérie; d'autre part, les reïs saisisaient avec empressement toutes ces occasions de courir sus aux navires marchands. Le Père Dan estime que, de 1629 à 1634, les Algériens prirent 80 vaisseaux français, 1,331 marins ou passagers et firent subir à notre commerce une perte de plus de 5,000,000 de livres. Encore faut-il ajouter que la France fut la moins éprouvée de toutes les nations européennes. Les corsaires, devenus de plus en plus nombreux et puissants, ravageaient régulièrement chaque année les côtes de l'Espagne et surtout de l'Italie. Ils s'aventuraient aussi dans l'Océan et l'Angleterre; l'Irlande, l'Islande même les virent paraître sur leurs rivages. Pendant l'absence des reïs, partis en course en 1633, les coulourlis, unis aux Kabyles, surprirent les janissaires et furent un instant maîtres d'Alger. La milice parvint peu à peu à les chasser, mais à ce moment le pouvoir tomba fatalement entre les mains des reïs. Un d'entre eux, Ali-Bitchnin, s'entoura d'une garde, acquit des richesses énormes et fut bientôt plus puissant que le pacha.

Youssouf; Sanson Le Page (1634)

La Porte, à la nouvelle des événements qui s'étaient accomplis à Alger, envoya comme pacha, en place du vieil Hosseïn, un homme cupide et artificieux nommé Youssouf. Celui-ci eut d'abord à s'occuper des négociations avec la France. Richelieu, après la mort de Sanson Napollon, avait un instant hésité sur l'attitude à garder vis-à-vis de la Régence; un parti assez puissant à la cour était d'avis qu'il fallait poursuivre les corsaires avec la dernière rigueur et châtier leur insolence; un autre préconisait la paix comme profitable à notre commerce. Ce dernier parti l'emporta et Sanson Le Page fut nommé gouverneur des établissements en remplacement de Sanson Napollon; en même temps, il était chargé de négocier à Alger la restitution d'un certain nombre de captifs français et la modification de quelques articles du traité de 1628. Celui-ci trouva tout le monde à Alger bien disposé vis-à-vis de la France; mais le pacha Youssouf intrigua si bien qu'il fit échouer toutes les demandes de notre ambassadeur, en même temps qu'il l'accablait de compliments et de témoignages d'amitié.

Guerre avec la France (1636-1643)

A la cour de France, quand on apprit l'insuccès de Le Page, on revint à l'idée de faire des croisières contre les corsaires algériens. En 1636, MM. de Sourdis et d'Arcourt prirent cinq bâtiments ennemis, et cette démonstration força les pirates à s'écarter du littoral français. En 1637, le commandeur de Mantin vint devant Alger avec deux vaisseaux, et ne fut détourné de canonner vigoureusement la place que par les lettres du vice-consul, qui avait été prévenu qu'au premier coup de canon tous les Français prisonniers seraient massacrés. A la fin de la même année, M. de Chastelux vint en qualité d'ambassadeur, mais comme en route il avait pris deux bâtiments algériens, le divan s'assembla en hâte, fit incarcérer le consul et le vice-consul de France, décida que la paix était rompue et chargea Ali-Bitchnin d'aller détruire les établissements français. Celui-ci ravagea tout et ramena 317 Français prisonniers; la marine française, alors fort occupée contre l'Espagne, ne put venger cette injure. Pendant l'année 1638, les Algériens furent empêchés de se livrer à la course parce que la Kabylie tout entière se

souleva, ainsi que la plus grande partie de la province de Constantine; en même temps ils perdirent une vingtaine de leurs galères à la bataille de la Velone, gagnée par les Vénitiens sur les reïs, alors qu'ils allaient rejoindre l'armée navale du sultan. Dans l'année 1639, les révoltés de l'Est remportèrent un grand succès sur les Turcs et ne leur accordèrent la paix qu'à une condition assez curieuse : c'est que les Turcs rebâtiraient le Bastion de France. Les indigènes de la province de Constantine ne gagnaient d'argent que grâce au commerce qu'ils faisaient avec nous, et ils disaient avec raison qu'ils étaient incapables de payer l'impôt quand les établissements étaient supprimés. Les Turcs le comprirent si bien que, dès 1640, ils accordèrent l'autorisation de les relever à Jean-Baptiste du Coquiel, gentilhomme de la chambre du roi, aidé dans ses négociations par un négociant de Lyon, Thomas Picquet. Les Algériens voulurent se lier pour l'avenir; ils décidèrent que les établissements seraient respectés, même en cas de guerre avec la France, et que celui qui parlerait de les supprimer serait tenu de payer les 34,000 doubles par an que rapportait la redevance au pacha et au trésor. Ce traité ne fut pas approuvé par Richelieu complètement, et les ami-

raux français continuèrent à faire des croisières, d'ailleurs sans résultat, sur les côtes d'Algérie (1640-1643); cependant les établissements subsistèrent et Thomas Picquet, l'agent du Bastion, remplit en même temps les fonctions de vice-consul à Alger (1640-1646). Quant à la Régence elle-même, elle était le théâtre de révoltes et d'émeutes continuelles; les reis refusaient d'obéir aux ordres du sultan, et Ali-Bitchnin s'empara du pouvoir. Il ne put pourtant obtenir le titre de pacha et mourut subitement, peut-être empoisonné par ordre d'Ahmed qui avait été appelé à cette fonction en remplacement de Mohamed-Boursali (1645).

Les derniers pachas triennaux (1644-1659)

La France avait été la première nation européenne qui eût essayé de châtier les pirateries des Barbaresques. Son exemple fut bientôt suivi: dans le cours du XVII^e siècle nous voyons tour à tour les Hollandais, les Anglais, les Vénitiens, les chevaliers de Malte, les Génois et les Napolitains faire la guerre aux corsaires; mais ceux-ci redoublaient d'ardeur et leur marine admirable-

ment entretenue faisait face à tous ces ennemis. Ils avaient, d'ailleurs, des complices receleurs parmi les marchands de Rotterdam, d'Amsterdam, de Gênes et de Livourne; même ils n'étaient pas seuls à faire le métier de pirates; des Anglais, des Hollandais, des gens de toutes nations faisaient la course avec encore plus de cupidité et de barbarie, de sorte que la Méditerranée était devenue un véritable repaire de bandits. Nous n'insisterons pas sur les détails de ces désordres; il nous suffira de constater que l'insécurité était partout, et que le nombre des esclaves chrétiens en Algérie était devenu énorme. Des ordres religieux s'étaient formés pour le rachat de ces prisonniers, notamment l'ordre de la Merci, puis l'œuvre des esclaves dont Saint Vincent-de-Paul fut le créateur. Ce grand homme de bien s'occupa beaucoup de la misérable situation où se trouvaient les chrétiens captifs à Alger, et il obtint même qu'un prêtre lazariste fût chargé du consulat de France. Cette attribution des fonctions de consul à un prêtre pouvait servir les intérêts de la religion. Mais un prêtre, dont la principale vertu est l'humilité, n'était peut-être pas l'homme qui convenait pour représenter dignement la France. M. Barreau, le premier consul lazariste, se débattit vainement

au milieu de toutes sortes de difficultés, provenant de son immixtion dans les affaires commerciales auxquelles il aurait dû rester étranger. Il mécontenta presque tous les résidents français et, d'autre part, le pacha le fit plusieurs fois mettre aux fers.

Cependant la course continuait toujours. Ahmed-Ali (1644-1647), Youssouf-Pacha (1647-1650), Mohammed (1650-1653), Ahmed (1653-1655), donnèrent aux expéditions maritimes un développement sans précédents. A cette époque l'anarchie, qui était comme l'état habituel de la Régence, devint encore plus grande que jamais. Les pachas sont de moins en moins respectés et obéis, et on voit un certain Ibrahim remplacer Ahmed, être renversé par celui-ci, puis le renverser à son tour. « Il semble ressortir des faits, dit M. de Grammont, qu'Ahmed et Ibrahim conspirent l'un contre l'autre et se succèdent au pouvoir, à la faveur d'émeutes de la Taïffe ou de la milice; on est au prélude de la débâcle de 1659 (1). » A cette date Ibrahim, apprenant qu'il allait être remplacé par Ali-Pacha, voulut prélever la dîme sur l'argent que le sultan avait envoyé aux reïs pour les décider

(1) De Grammont, *Histoire d'Alger*, p. 204.

à joindre leurs vaisseaux à la flotte ottomane. Cette prétention excita une émeute terrible, pendant laquelle le pacha fût emprisonné; puis, les janissaires, réunis en divan, décidèrent que le pacha envoyé de Constantinople n'aurait plus désormais le pouvoir exécutif. Celui-ci devait être exercé par les aghas ou chefs de la milice, assistés du divan, tandis que les envoyés de la Porte n'auraient plus qu'un titre honorifique avec quelques droits régaliens. C'était une véritable révolution; la soldatesque devenait, en réalité, maîtresse du pouvoir, et la séparation entre la Régence et la Porte s'accroissait davantage.

Gouvernement des Aghas

L'agha ou chef de milice ne gardait ces fonctions que pendant deux mois, et ainsi la révolution qui venait de s'accomplir avait pour singulier résultat d'amener tous les deux mois un nouveau chef du pouvoir exécutif; un grand nombre de soldats pouvaient ainsi espérer tour à tour le rang suprême. Mais il était naturel qu'après avoir goûté les charmes du pouvoir, ceux qui en avaient été une fois revêtus voudraient le conserver. Le premier

agha, le Boulouk-bachi-Khalil, qui s'efforça de garder l'autorité, fut massacré par les officiers de la milice. Son successeur, Ramdan, se montra assez habile pour se faire proroger continuellement dans ses fonctions, sut contenter la milice par des présents et les reïs par l'extension de la course; il fut pourtant assassiné en 1661 et remplacé par un renégat portugais, Chaban-Agha. Celui-ci fut massacré à son tour dans une émeute de la milice en 1665 et remplacé par Ali-Agha; enfin, ce dernier périt également dans une révolte suscitée par les reïs et à laquelle la milice avait prêté son concours. Ce fut le dernier des aghas (1). Les reïs, qui avaient fait cette révolution, donnèrent le pouvoir à un d'entre eux qui porta le titre de dey. Quant aux pachas revêtus du caftan d'honneur par le sultan, ils demeurèrent comme par le passé complètement oubliés et sans aucune influence dans la marche des affaires.

(1) On voit combien grande avait été l'anarchie pendant cette période de 1659 à 1671. Tous les aghas sans exception avaient péri de mort violente, sous les coups de la soldatesque, tandis que de 1515 à 1659, on avait du moins respecté la vie des pachas; un seul, Tekelerli, avait été tué, et encore par suite d'une vengeance privée. (Observation de M. de Grammont).

Expédition de Beaufort contre Djidjelli

Pendant le gouvernement des aghas, les rapports entre la Régence et la France furent très tendus. Sous le pacha Ibrahim, le gouverneur des établissements, Thomas Picquet, apprenant qu'une expédition allait être dirigée contre lui, s'était enfui emmenant une cinquantaine de Turcs ou d'indigènes en esclavage ; de là surgirent des difficultés qui durèrent plusieurs années. Par représailles nos résidents furent maltraités. Ces injures, jointes à tant d'autres restées impunies, avaient excité depuis longtemps l'indignation à la cour de France, et si aucune expédition importante n'avait été encore faite contre Alger, c'est que l'état du royaume ne le permettait pas. Mais Colbert arrivant au pouvoir réorganisa les finances, et un de ses projets fut d'assurer la sécurité de notre commerce dans la Méditerranée, en châtiant une bonne fois les Barbaresques. La guerre avec ceux-ci lui présentait aussi l'occasion de réduire en esclavage des Turcs et des indigènes, c'est-à-dire des hommes forts, capables de fournir une bonne chiourme aux nombreuses galères qu'il faisait construire ; aussi il voulait, non pas une

simple croisière, mais l'occupation permanente d'un port sur le littoral, et, dès 1661, l'ingénieur de Clerville avait été chargé d'étudier les points de la côte les plus favorables à un débarquement. Il avait désigné Stora; plus tard, on pensa aussi à Bougie; enfin, on se décida pour Djidjelli qui était moins avantageux que l'un ou l'autre des deux premiers points. Le 2 juillet 1664, le duc de Beaufort partit de Toulon avec 60 bâtiments et une armée de 7,000 hommes, commandés par Gadagne. Le 23 juillet l'armée débarqua et s'empara de Djidjelli, malgré une assez vive résistance. Des querelles regrettables nous empêchèrent de poursuivre ce premier succès. Gadagne était jaloux de Beaufort; le maréchal de camp de la Guillotière commandait comme s'il eût été général en chef; l'ingénieur de Clerville intriguait auprès des uns et des autres et brouillait tout. Les Turcs bientôt arrivèrent en grand nombre et établirent des batteries en face de notre camp; les Kabyles ne cessèrent de nous harceler, et nos soldats manquant de vivres et d'eau périrent en assez grand nombre. Quelques secours qui arrivèrent de France améliorèrent un peu la situation; mais malheureusement Beaufort recevait en même temps l'ordre de reprendre la mer avec ses navires

et de laisser le commandement des troupes de terre à Gadagne. Celui-ci tint bon pendant quelques jours; mais le feu des batteries turques eut bientôt démoli les retranchements insuffisants que Clerville avait élevés. 1,400 de nos soldats périrent, soit dans les combats, soit de maladies; le découragement se mit parmi eux et il fallut se décider à rembarquer ce qui restait de troupes par une mer houleuse. On abandonna une centaine de canons et les Turcs furent enflés d'orgueil par ce succès. Pour comble de malheur, un des vaisseaux qui ramenait nos soldats, le vaisseau la *Lune*, périt en vue des côtes de Provence, et 1,200 hommes trouvèrent la mort au milieu des flots.

L'émoi fut grand dans toute la France, et Beaufort, qui venait de faire une croisière assez heureuse, reçut l'ordre de tenir la mer jusqu'au moment où les corsaires seraient tous réduits. En avril 1665, il battit les Tunisiens et brûla leurs navires dans le port même de la Goulette; en mai, il canonna le môle d'Alger qui n'osa point lui répondre; en août, il brûla deux vaisseaux corsaires devant Cherchell et en prit trois avec 113 pièces de canon. Cette rude leçon rendit les corsaires de Tunis et d'Alger mieux disposés à traiter.

CHAPITRE XXI
LES DEYS AU XVII^e SIÈCLE

Gouvernement des Deys

La révolte dont nous avons parlé plus haut était une véritable révolution. Les aghas ou chefs de la milice n'auront plus désormais le pouvoir, et celui-ci sera attribué à des personnages portant le titre de dey. Ce changement fut principalement l'œuvre des reïs; aussi purent-ils porter successivement quatre d'entre eux au pouvoir suprême : Hadj-Mohammed, Baba-Hassen, Hadj-Hussein (Mezzomorto) et Ibrahim. Les deys nommés à vie restreignirent tout d'abord les droits politiques de la milice; ils ne convoquèrent que rarement le divan et tinrent peu de compte de ses résolutions. Tout le pouvoir fut exercé en réalité par le dey assisté d'un conseil privé; dans celui-ci avaient accès seulement les principaux fonctionnaires ou puis-

sances, c'est-à-dire le *khaznadji* (trésorier), l'agha des spahis, l'*oukil-el-hardj* (ou chef de la marine), le *beït-el-mal* (chargé du domaine et de l'enregistrement), le *khodjet-el-kheïl* (ou receveur des contributions); il y avait au-dessous d'eux toute une hiérarchie de fonctionnaires. Trois beys, gouverneurs des provinces, Oran, Titteri et Constantine, versaient le tribut deux fois par an au trésor, au printemps et à l'automne; ils étaient tenus de faire au moins le premier versement en personne et recevaient ainsi les ordres des deys.

Dans cette organisation on voit que tout était soumis à un seul maître : le dey. Mais si son autorité était absolue, elle était aussi souvent très menacée. Les janissaires s'étaient bien désintéressés des droits politiques qu'ils avaient autrefois, mais leur tourbe vénale et cupide était fort exigeante des choses matérielles; il lui fallait non seulement une paye régulière et élevée, mais aussi des faveurs et des largesses. Le moindre retard dans le paiement, une insulte ou une injustice qu'on disait faite à un d'entre eux, la moindre chose était un motif de soulèvement. Ils emportaient leurs marmites renversées devant le palais de la Jénina, et comme ils avaient presque toujours des complices dans la place, une révolution s'opérait et le dey

était mis à mort. On comprend par ce fait la politique que vont devoir suivre les deys : ils chercheront par tous les moyens à amasser de l'argent pour contenter la soldatesque ; ils donneront l'extension la plus grande possible à la course qui deviendra une piraterie organisée par l'État et pour son compte ; ils accableront de vexations les marchands étrangers, ruinant parfois pour un mince bénéfice présent les revenus de l'avenir. Le besoin d'argent également les fera avoir recours aux juifs qui deviendront riches et méprisés. Malgré tout cela ce n'est qu'à quelques-uns d'entre eux qu'il arrivera de pouvoir mourir de leur mort naturelle, tandis que la vie de presque tous les pachas avait été respectée. Il résultera encore de cette situation deux autres conséquences : d'abord les rapports entre la Régence et la Sublime Porte deviendront presque nuls, et si quelques deys cherchent à obtenir à prix d'argent le caftan de pacha, d'autres ne s'en soucieront même pas, sachant que l'inviolabilité attachée à ce titre n'était plus du tout respectée des janissaires ; d'autre part, les deys, par suite de l'extension donnée à la course, seront souvent en guerre avec les grands États comme la France, l'Angleterre et l'Espagne. Alger sera plusieurs fois bombardée.

Mais le dey et les janissaires s'en soucient peu; ce sont les propriétaires algériens qui en souffrent seuls, et en revanche le dey reçoit des tributs des petits États comme le Danemark, la Hollande, les principautés italiennes, pour ménager leurs navires. D'un mot on peut dire que le besoin d'argent sera le principal mobile de la politique des deys; ces personnages armés d'un despotisme absolu seront en même temps toujours tremblants et toujours surveillés comme des esclaves (1).

Hadj-Mohammed (1671-1681); le P. Le Vacher

Le premier dey fut un vieux reïs, qui laissa tous les soins du gouvernement à son gendre Baba-Hassan; celui-ci réprima les révoltes avec une cruauté extrême et donna une grande extension à la course. Les côtes d'Italie, d'Espagne et de Portugal furent dévastées par les pirates algériens, tandis que l'Angleterre achetait, en 1671, par un traité la sécurité de ses navires; la crainte

(1) Voir, pour plus de détails sur l'organisation financière de la Régence et sur l'existence si misérable des deys, un intéressant chapitre de l'ouvrage de M. de Grammont intitulé : *Alger sous les deys*, p. 231 à 241.

d'une guerre et de représailles protégeait ceux de la France. En 1673 d'Almeiras ayant mouillé dans la rade d'Alger avec huit vaisseaux, quelques esclaves algériens s'enfuirent à son bord; le dey les fit réclamer par le consul de France, Dubourdieu, en disant à celui-ci de ne pas revenir sans les captifs. D'Almeiras refusa de les rendre et emmena malgré lui le consul. A Alger, on craignit que ce fût une déclaration de guerre. Hadj-Mohammed pria le P. Le Vacher, qui depuis vingt-cinq ans habitait le pays, de se charger de l'intérim du consulat, et écrivit à Louis XIV une lettre pleine de modération où, tout en se plaignant des procédés de d'Almeiras, il manifestait le plus vif désir de maintenir la paix. D'Arvieux fut envoyé à Alger comme consul; mais ce personnage, fat et ignorant, qui irrita tout le monde, fut bientôt obligé de partir, voyant qu'il n'obtenait rien, et le P. Le Vacher, malgré son âge et ses infirmités, dut accepter la charge de consul titulaire. Cet homme de cœur, qui fut frappé de la peste en 1677 et vit l'éléphantiasis s'ajouter à ses autres souffrances, déploya les plus grands efforts pour le maintien de la paix. Mais à Versailles on avait à cœur de se venger de l'échec de Djidjelli; on ne donnait aucune satisfaction aux demandes les plus

légitimes du gouvernement de la Régence, en dépit des objurgations du consul et de Denis Dussault, directeur des Établissements ; on se préparait à la guerre. Le Divan qui avait accueilli Tourville avec les plus grands honneurs et lui avait rendu les captifs français d'origine, s'irrita de ce que Louis XIV, malgré le traité, s'obstinât à garder les esclaves algériens sur ses galères ; il envoya un ultimatum, qui fut dédaigneusement accueilli à Versailles, et à cette nouvelle, dans la séance du 18 octobre 1681, à l'unanimité, il déclara la guerre.

Guerre avec la France. — Expéditions de Duquesne

Elle fut tout d'abord fâcheuse pour notre commerce ; en un mois les corsaires algériens nous prirent 29 navires et réduisirent en esclavage 300 de nos nationaux. Louis XIV donna l'ordre à Duquesne d'aller avec les galiotes à bombes récemment construites par Renau d'Elicagaray, incendier Alger et la ruiner de fond en comble. Le dey Hadj-Mohammed, effrayé, se retira à Tripoli, laissant le pouvoir à son gendre, Baba-Hassen. Celui-

ci eut à peine le temps de vaincre les Marocains qui avaient marché sur Tlemcen avant que Duquesne arrivât. Le 29 juillet 1682, après avoir pris deux navires devant Cherchell et canonné la ville, la flotte française, forte d'une centaine de voiles, était en ordre de bataille devant Alger. Le bombardement qui dura du 20 août au 20 septembre eut pour effet d'écraser 50 maisons et 500 habitants, mais n'amena point les Algériens à se soumettre aux conditions qu'imposait Duquesne. Une croisière d'hiver fut laissée à De Lhéry ; déjà l'expédition de 1683 était résolue. Duquesne revint donc, au milieu de juin, et commença contre la ville un feu plus terrible que la première fois. Le P. Le Vacher fut envoyé en parlementaire à l'amiral, qui le reçut fort peu civilement, et exigea d'abord la reddition de tous les captifs. Cette condition fut immédiatement exécutée. Duquesne alors réclama aux envoyés du dey une somme d'un million et demi d'indemnité. Baba-Hassen demanda seulement un peu de temps pour réunir cette somme qu'il n'avait pas. Cependant la ville était divisée en deux partis : celui de la paix dont étaient les Algériens et la milice ; celui de la guerre soutenu par les reïs. Le plus influent de ceux-ci, Hadj-Hussein ou Mezzomorto, avait été

compris parmi les otages et livré à Duquesne. Il dit un jour à l'amiral que « si on le débarquait, il ferait plus en une heure que Baba-Hassein en quinze jours. » L'amiral le crut; aussitôt à terre, Mezzomorto s'entoura de ses partisans, monta à la Kasba où il fit massacrer le dey, fit arborer le drapeau rouge en signe de la reprise des hostilités et prévint Duquesne que pour chaque bombe qu'il enverrait sur la ville, un des chrétiens captifs serait mis à la bouche des canons. La flotte française commença le feu; aussitôt le P. Le Vacher fut attaché à la bouche d'un canon dont la décharge dispersa ses membres; vingt autres résidents français subirent le même sort, et bientôt la mauvaise saison força Duquesne à partir sans avoir pu triompher de la résistance des Algériens.

Paix avec la France

En présence des résultats médiocres produits par les coûteuses expéditions de Duquesne, on revint aux idées de paix, qu'avaient si fort conseillées le P. Le Vacher et Dussaut. Celui-ci ouvrit des négociations en même temps qu'il réorganisait

le personnel des Établissements. Le dey Hadj-Hussein, refusant de recevoir comme plénipotentiaire Duquesne, qu'il traitait d'homme sans parole, on lui envoya Tourville avec une grosse escadre et accompagné d'un capidji de la Porte. Il fut bien reçu, et signa un traité avantageux en 1684; le dey envoya à deux reprises des ambassadeurs à Versailles porter des présents à Louis XIV; nos navires furent respectés tandis que les reis couraient sus à ceux de l'Angleterre et de la Hollande. Cependant Hadj-Hussein avait occupé la régence de Tunis, puis obtenu de la Porte le titre de pacha. En 1686 il avait fait nommer dey son séide Ibrahim Khodja, mais il ne lui laissa aucune part du gouvernement.

Nouvelle guerre avec la France ; déposition d'Hadj-Hussein

Hadj-Hussein, malgré tous ses efforts; ne put contenir les reis qui, dès l'hiver de 1686, enlevèrent des bâtiments français. Louis XIV donna ordre à la flotte de la Méditerranée de châtier les Barbaresques, et délivra aux navires marchands des lettres de marque, leur promettant une prime pour

chaque capture faite sur les Algériens. Le dey, irrité, fit saisir tous les Français et les envoya travailler aux carrières, puis il se prépara à soutenir la guerre tout en faisant faire des offres de paix. Elles arrivèrent trop tard; le maréchal d'Estrées fut devant Alger le 26 juin 1688, avec 31 vaisseaux et 10 galiotes à bombes. Il prévint le dey que si les horreurs de 1683 recommençaient, pour chaque chrétien qui serait attaché aux canons, il ferait pendre un des nombreux Turcs qui étaient prisonniers sur ses galères. Hadj-Hussein répondit que quand même son père serait parmi eux, il n'hésiterait pas dès les premières bombes à faire massacrer les chrétiens; car il jugeait le bombardement une guerre digne de sauvages; que si, au contraire, l'amiral voulait descendre à terre pour combattre, il prendrait lui-même les esclaves sous sa protection. Le bombardement commença; une quarantaine de Français, divisés en escouades, furent successivement attachés aux canons; le maréchal riposta en faisant pendre autant de Turcs et en ouvrant sur la ville un feu épouvantable. Dix mille bombes furent lancées en 16 jours, mais une fois encore la flotte française fut obligée de se retirer. Suivant un témoin oculaire: « La ville a été absolument

» écrasée, les cinq vaisseaux qui étaient dans le
» port sont coulés; le fort de Matifou, avec ses
» quinze pièces de canon, entièrement rasé; Alger
» n'est qu'une ruine; les mosquées et la maison
» du dey sont à terre. Les bombes ont dépassé la
» ville haute et brisé les aqueducs. Le fanal, le
» môle et le chantier de construction sont fort
» endommagés; Mezzomorto a été blessé deux
» fois; les habitants, s'étant d'abord retirés à la
» campagne, ont peu souffert.» Il fallut encore
traiter, et, en 1689, des négociations furent enta-
mées. Sur ces entrefaites les janissaires se révol-
tèrent; Hadj-Hussein (Mezzomorto) fut obligé de
s'enfuir à Tunis, d'où plus tard il gagna Constan-
tinople. Chaban lui succéda.

Chaban (1689-1695); guerres avec Tunis et le Maroc

Chaban était assez mal disposé pour la France; pourtant il fut amené à confirmer le traité dont les négociations avaient commencé sous son prédé-
cesseur, grâce à l'habileté de l'envoyé français
Marcel. Le consul de France qui fut alors nommé,
Lemaire, montra un grand soin pour maintenir

la paix entre les deux pays ; il y réussit en dépit de l'insuffisance des ressources dont il disposait. Chaban, prince guerrier, marcha contre les Tunisiens qui avaient envahi la province de Constantine, les battit et installa un de ses favoris comme bey à Tunis ; il reçut dans cette ville le caftan d'honneur de pacha en 1691. L'année suivante, il battit les Marocains sur la Moulouya et il avait assuré ainsi, pour quelque temps, le respect des frontières orientale et occidentale de la Régence. Pendant son absence les émeutes à Alger éclataient ; Chaban les étouffa dans le sang, puis, comme le bey qu'il avait installé à Tunis avait été chassé, il partit avec une forte armée pour le rétablir. Après avoir obtenu un succès complet, il revint dans la capitale en 1695. Cependant ses soldats avaient été gagnés par les présents du bey de Tunis, qu'il avait détrôné ; ils se révoltèrent contre lui, le mirent à la torture pendant dix jours pour lui faire révéler où étaient ses trésors, puis, comme il ne répondait pas, ils l'étranglèrent après lui avoir donné 800 coups de bâton.

Hadj-Ahmed (1695-1698); Hassan-Chaouch (1698-1701); Hadj-Mustapha (1700-1705); Hassen-Khodja (1705-1707); Mohamed-Bagdach (1707-1710).

La soldatesque proclama un vieux janissaire, qu'elle avait rencontré sur le seuil de sa porte raccommodant ses babouches, Hadj-Ahmed ; il fut reconnu par le divan après avoir accepté toutes les conditions qu'on lui fit, et s'occupa de donner une grande extension à la course afin de pouvoir contenter la milice. Au surplus cet homme, qui avait déjà une certaine bizarrerie de caractère, devint presque fou et féroce sous l'empire de la terreur perpétuelle dans laquelle il vivait. Il mourut en 1698 et eut pour successeur Hassan-Chaouch. Celui-ci paraissait homme de bien, plein de modération, mais il ne put contenir la milice; elle se souleva en apprenant l'invasion de la Régence par une armée tunisienne. Hassan-Chaouch, devant l'effervescence des soldats, demanda d'être remplacé et put se retirer à Tripoli. On proclama bey Hadj-Mustapha qui vainquit les Tunisiens dans une grande bataille livrée près de Sétif, puis partit pour la province de Tlemcen que le sultan du

Maroc, allié du bey de Tunis, avait aussi envahie. Il fut vainqueur encore dans une grande bataille, en 1701. En 1705 il voulut mettre fin à ces guerres sans cesse renaissantes en conquérant d'une manière définitive la Tunisie. Mais il ne réussit pas et au retour à Alger, il fut accueilli par une émeute, mis à mort et remplacé par Hassen-Khodja, 1705. Celui-ci ne régna que 2 ans et fut déposé en 1707 par les janissaires qu'il ne pouvait payer. Mohamed-Bagdach, qui fut alors reconnu pour dey, envoya une forte armée s'emparer d'Oran et de Mers-el-Kébir sur les Espagnols.

CHAPITRE XXII
LE DERNIER SIÈCLE DE LA
DOMINATION TURQUE

État de la Régence au XVIII^e siècle

Jusqu'à ce jour l'histoire de la Régence, quoique pleine de désordres et d'événements isolés, quoique sans politique suivie, n'avait pas laissé d'avoir une certaine grandeur. Les beglierbeys avaient rêvé et entrepris la conquête de toute l'Afrique septentrionale. Les pachas et les deys avaient donné une grande extension à la course. Ils avaient su non seulement inspirer de l'effroi aux peuples méditerranéens par la piraterie, mais aussi soutenir sans faiblesse de véritables guerres régulières contre la Hollande, l'Angleterre et même la France. Enfin les dernières places qu'avaient conservées les Espagnols sur le sol de la Régence, Oran et Mers-el-Kébir, avaient été prises par les janissaires de

Bagdach. Le XVIII^e siècle verra peu de ces grands événements ou de ces grands projets; la raison dominante de toute la politique sera le besoin d'argent. Les juifs deviendront chaque jour plus puissants; les croisières par contre deviendront moins nombreuses, et on peut dire que la décadence de l'Odgeac est commencée. La population va être décimée par des pestes et des famines presque périodiques, suivies presque toujours du refus de l'impôt; les expéditions de Tunis, que l'on cherche à soumettre au tribut, ne paieront pas toujours les frais d'armements; le port d'Alger, d'où sortaient autrefois plus de 300 reïs, n'en compte plus que 24 en 1725. Dans les bagnes où il y avait autrefois de 20 à 30,000 esclaves il n'y en aura plus que 3 ou 4,000. Enfin, la milice qui avait été forte quelquefois de 22,000 hommes, n'en comptera plus que la moitié. Ce sont là les présages avant-coureurs de la ruine.

Ali-Chaouch (1710-1718)

Ce dey était, au dire du consul de France, un homme fort honnête et raisonnable. Deux faits marquent son administration. D'abord il refusa

de recevoir à Alger les personnages que le sultan envoyait revêtus du titre de pacha; quoique n'ayant pas d'autorité, ils étaient quelquefois des auteurs de désordres et Ali-Chaouch n'eut pas de peine, avec quelques présents, à décider le grand seigneur de réunir toujours le titre de pacha à la fonction de dey. Ensuite il consacra tout son temps à réprimer des révoltes et à rendre une sévère justice. Dès les premiers mois il avait été obligé de faire tomber 1,700 têtes; il dut à ces rigueurs de pouvoir gouverner en paix et il put aussi donner une grande extension à la course; les côtes de la Méditerranée et du Portugal furent ravagées par les reïs et le commerce des Anglais et des Hollandais fit des pertes énormes. Ali-Chaouch mourut de la fièvre en 1718.

Mohammed-ben-Hassan (1718-1724)

Mohammed-ben-Hassan, qui lui succéda, eut à lutter contre les mêmes difficultés : émeutes de la milice, révoltes des tribus que la famine empêchait de payer l'impôt, etc. La course, toujours le seul moyen pour les deys de payer les janissaires, fut très active. La France, grâce à l'habileté du

consul M. Durand, vit ses vaisseaux préservés; il n'en fut pas de même de la Hollande qui eut recours à la Porte pour obtenir la paix. Un capidji vint donc de Constantinople à Alger pour appuyer la demande des ambassadeurs hollandais. Mohammed-ben-Hassan se déclara prêt à observer la paix avec toute l'Europe, si le sultan voulait bien se charger de la solde de la milice, et comme le capidji insistait, menaçant d'empêcher le recrutement des janissaires en Asie Mineure, le dey répliqua : « Il entre tous les jours dans Alger par la porte Bab-Azoun autant de bons soldats qu'on en peut recruter à Smyrne en un an, » et il congédia les ambassadeurs sans leur rien accorder. En 1724 il fut tué dans une révolte suscitée par les reïs.

Cur-Abdi (1724-1732)

Les conjurés, quand ils se rendirent à la Jénina, trouvèrent que Cur-Abdi, agha des spahis, venait d'être proclamé; ils furent reçus à coups de fusil, dispersés, puis massacrés. Le nouveau dey, vieux soldat d'un bon caractère et d'une grande finesse, avait par moments des accès de folie furieuse, causés par l'usage de l'opium. Il continua la poli-

tique de son prédécesseur, refusa de traiter avec la Hollande ou avec l'Empire, et tout en montrant une certaine déférence à la Porte, n'accéda en rien aux demandes du sultan. Ce n'est que plus tard que les Hollandais et les Suédois obtinrent la paix à prix d'argent. La Porte, en 1730, parut vouloir détruire l'autorité des deys ; un vaisseau ottoman, portant un capidji et 45 personnages qui devaient être les principaux fonctionnaires, vint en rade d'Alger. On lui intima l'ordre de se retirer à Matifou et de s'abstenir de toute communication avec la terre, s'il ne voulait pas qu'on ouvrît le feu sur lui. Il dut repartir quelques jours après. Cependant l'Espagne ne se consolait point de la perte d'Oran et de Mers-el-Kébir et faisait des armements considérables pour réoccuper ces deux postes. En 1732 une armée de 28,000 hommes débarqua dans la plaine des Andalouses près d'Oran ; cette ville et Mers-el-Kébir, privées de défenseurs par suite d'une grande défaite qu'essuya le bey d'Oran, tombèrent au pouvoir des Espagnols. Cur-Abdi, attristé par ces nouvelles, refusa de prendre aucune nourriture, fuma pendant quelques jours de l'opium et mourut le 3 septembre 1732 à l'âge de 88 ans. Son beau-frère, le Khaznadar, lui succéda sans opposition.

Ibrahim (1732-1745)

Le dey Ibrahim était un personnage brutal et capricieux, et son règne, relativement long, ne présente que peu d'événements importants. Tout le souci du souverain fut d'abord de se procurer de l'argent pour la solde de la milice; mais la course était devenue beaucoup moins productive qu'autrefois; une expédition contre Tunis, qu'il voulait soumettre au tribut, ne rapporta que peu de chose; une famine, puis une peste de trois années appauvrirent le pays. Le dey, dans des accès de colère, traitait mal nos consuls, Lemaire, Taitbout, de Jonville, envoyait même tous les Français enchaînés travailler aux carrières, et la guerre fut plus d'une fois sur le point d'éclater entre les deux pays. Mais le gouvernement français d'alors, le ministère Fleury, n'avait point de dispositions belliqueuses. Cependant, en 1742, comme les Algériens unis aux Tunisiens avaient pris quelques vaisseaux français, ruiné notre établissement du cap Nègre, massacré bon nombre de nos nationaux, qui négociaient l'achat de Tabarca aux Lomellini, on se décida à envoyer six vaisseaux pour les châtier; une épidémie qui sévit sur les

équipages empêcha d'agir. Une tentative du gouverneur des Concessions pour reprendre Tabarca échoua et un grand nombre de Français furent tués ou faits prisonniers. Le bey de Tunis, redoutant toutefois une guerre avec la France, les rendit peu après par un traité de paix. En 1744, nouvel attentat contre l'établissement du cap Nègre. Le consul à Alger, Thomas, eut beau demander au dey, suzerain du bey de Tunis, des réparations ; il n'obtint rien, et la Cour de Versailles ne parut pas s'en préoccuper autrement. Quant à Ibrahim, sentant ses forces s'en aller, il abdiqua, fit proclamer son neveu le khaznadji Ibrahim-Koutschouk et mourut peu après en 1745.

Ibrahim-Koutschouk (1745-1748)

Le nouveau dey trouvait une situation assez embarrassée : le bey de Tunis s'était soustrait au tribut et il fallut plusieurs campagnes pour le décider à se soumettre ; à l'Ouest, les Coulourlis s'étaient révoltés et essayaient de reconstituer l'ancien royaume de Tlemcen. Ibrahim-Koutschouk tourna toutes ses forces de ce côté et anéantit les rebelles. Le dey avait ordonné le

massacre général des Coulourlis d'Alger, complices de ceux de Tlemcen, pour le jour du Beiram, lorsqu'il mourut subitement, très probablement empoisonné.

Mohammed-ben-Beker (1748-1754)

Mohammed-ben-Beker, qui lui succéda, commença par rétablir l'ordre et par rendre une sévère justice ; il augmenta aussi les armements et exigea des tributs en nature (canons, munitions, goudron, mâts) de la Suède, du Danemark et de la Hollande. Il redoutait alors une croisade prêchée contre les Barbaresques par le pape Benoît XIV et à laquelle les nations européennes, qui avaient toutes des injures à venger, semblaient devoir s'associer. Les ennemis de la Régence ne s'entendirent pas et le péril se dissipa ; mais la course avait subi un ralentissement et rapportait peu de chose ; les émeutes éclatèrent comme toujours ; le dey qui jusqu'alors s'était montré sage et habile devint soupçonneux et cruel.

Un jour les reïs lui demandèrent la tête d'un capitaine français, Prépond, qui avait été pris après avoir attaqué un corsaire algérien. Il con-

sentit, mais l'assassinat commis, ils craignirent une rude vengeance de la part de la France et résolurent de sacrifier le dey comme victime expiatoire. Il fut tué à la Jénina d'un coup de pistolet, puis il y eut une horrible boucherie ; et cinq deys, si l'on en croit la légende, furent élus et massacrés en un jour. L'émeute lassée s'apaisa enfin et l'agha des spahis, Baba-Ali-Melmouli, fut proclamé dey du consentement de tous.

Ali-Melmouli (1754-1766)

Celui-ci était un ancien ânier, ignorant et brutal. Aux réclamations des consuls contre les déprédations des reïs, il répondait : « Je suis le chef d'une bande de voleurs et par conséquent mon métier est de prendre, non de rendre. » Après avoir réprimé durement quelques émeutes, il s'occupa d'étendre la course et dans ce but déclara la guerre à l'Empire, la Hollande et la Toscane, tandis que le Danemark et la Suède étaient forcés de lui acheter la paix. La France était alors en bons termes avec la Régence, ainsi que l'Angleterre ; pourtant notre consul, Lemaire, fut plus d'une fois victime des caprices et des violences du dey ; il

en fut ainsi de ses successeurs, Péron et Vallière. La cour envoya quelques vaisseaux, et la ferme attitude du chef d'escadre, de Faby, en 1768, amena Baba-Ali à toutes les réparations nécessaires. Cependant la Régence devenait de plus en plus pauvre; la famine, la peste, une guerre longue et acharnée contre les Kabyles, des émeutes incessantes, voilà le tableau qu'elle présente sous ce règne. Ali qui ne sortait plus de chez lui, de peur d'être assassiné, mourut de maladie en 1766. Le khaznadji Mohamed-ben-Oman lui succéda.

**Mohammed-ben-Oman (1766); reprise
de la course**

Le nouveau dey, qu'un caprice de son prédécesseur avait tiré des rangs inférieurs de la milice, fut le plus remarquable de tous ceux qui régnèrent au XVIII^e siècle; sous sa main vigoureuse l'État à son déclin reprit quelque vitalité et comme une apparence de grandeur. En respectant l'Angleterre et la France à cause de leur puissance, Mohammed, pour équilibrer son budget, déclara la guerre à Venise, à la Hollande, à la Suède et au Danemark. La course reprit comme aux plus beaux jours du

siècle précédent : Venise alarmée acheta la paix, les autres puissances durent bientôt faire de même et l'or emplit les caisses du dey. Le Danemark ne jouit qu'un an de la trêve ; il voulut alors répondre à une provocation des Algériens par l'envoi d'une escadre ; l'amiral de Kaäs vint bombarder Alger, mais comme il se tenait à trop grande distance ses projectiles restèrent sans effet. Les Algériens s'en moquèrent disant qu'il faisait la guerre aux poissons. Les Danois durent bientôt s'éloigner par suite du mauvais temps, 1770. En 1772, découragés, ils traitèrent et payèrent en provisions de guerre un très lourd tribut. A l'intérieur le dey n'était pas moins heureux ; en prenant le pouvoir, il avait trouvé la Kabylie et une partie du Hodna en pleine révolte ; il porta ses armes de ce côté et perdit plusieurs armées ; mais, en 1773, les émeutes étaient partout vaincues et un peu de calme était rendu au pays. En même temps les rançons des nombreux prisonniers faits sur les diverses nations européennes, principalement des Espagnols, rançons très élevées, donnaient au souverain des richesses considérables et par suite une autorité incontestée.

Guerre avec l'Espagne (1776-1786); mort de Mohammed

Peut-être cette situation contribua-t-elle à donner au dey une certaine arrogance ; nous le voyons en 1772 chasser le consul d'Angleterre et refuser de le recevoir pendant plusieurs années, puis il laissa insulter le consul de Suède et, en 1774, il avait à craindre la guerre avec l'Angleterre, la Russie, la Suède et surtout l'Espagne, dont les côtes étaient sans cesse ravagées par les reïs. En vue de ces éventualités il réunit toutes les forces de la Régence, augmenta les fortifications d'Alger. L'Espagne avait armé 400 voiles et 25,000 hommes ; la flotte était commandée par Don Pedro Castejo, et le général O'Reilly était chef de l'armée. Les navires furent en vue d'Alger le 1^{er} juillet ; on trouva la côte hérissée de batteries ; pourtant les soldats abordèrent à l'ouest de l'embouchure de l'Harrach le 8. Mais en moins de vingt-quatre heures les soldats espagnols, placés dans une position désavantageuse, manquant de sommeil, de vivres et de munitions, circonvenus par un ennemi bien supérieur en nombre, furent obligés de se rembarquer après avoir perdu plus de 2,500

d'entre eux. O'Reilly paraît en toute cette affaire avoir manqué d'initiative et de coup d'œil ; l'expédition longuement préparée échoua ainsi misérablement, et l'Afrique musulmane célébra à l'envi la victoire de l'habile et glorieux Mohammed.

L'Espagne espérait bien prendre sa revanche mais il lui fallait du temps et, d'ailleurs, ses forces navales étaient occupées alors dans la guerre contre l'Angleterre. Aussi tandis qu'elle négociait une croisade contre la Régence avec Gênes, Naples, Malte et Livourne, elle offrait aux deys la paix à des conditions avantageuses ; le dey refusa. En vain l'Espagne fit appuyer ses propositions par un envoyé du sultan, Mohammed refusa obstinément la paix, disant : qu'il savait bien que Charles III préparait une armada contre lui et qu'il ne voulait pas paraître en avoir peur. L'amiral espagnol Don Antonio Barcelo, en 1783, partit de Carthagène et bombarda Alger, du 1^{er} au 9 août. Les Algériens répondirent avec vigueur ; une de leurs sorties causa même quelques dommages à la flotte assiégeante ; celle-ci dut se retirer ayant épuisé ses munitions ; elle n'avait guère fait de mal qu'aux maisons. A peine s'était-elle éloignée que Mohammed fit réparer toutes les brèches, construire de nouvelles défenses et amasser

des munitions ; aussi lorsque Barcelo reparut l'année suivante, avec une flotte encore plus forte que la première, Alger ne résista pas moins énergiquement. Dans une série de petits combats, les reïs montrèrent une grande bravoure, et empêchèrent les vaisseaux ennemis d'approcher assez pour faire du tort à la ville. Les Espagnols furent encore obligés de se retirer sans avoir obtenu de résultats. La cour de Madrid dut traiter, accepter les conditions les plus dures et encore n'obtint-elle la paix que grâce aux efforts du consul de France, de Kersy, 1786. Les reïs se dédommagèrent de ne plus porter la guerre sur les côtes de la Péninsule en courant sus aux navires des États Italiens, de Naples, de Venise, des États-Unis, de Hambourg et de la Prusse ; ils firent des prises considérables, 12 millions dans les huit premiers mois de 1786, et l'année suivante ils se distinguèrent dans la lutte que soutinrent les flottes ottomanes contre les Russes. Ce sont là les derniers exploits des corsaires algériens. Quant au dey Mohammed, affaibli par l'âge et les maladies, il laissa tout le pouvoir à son fils adoptif, le khaznadji Hassan, dès 1788 ; quand il mourut, en 1791, son successeur désigné fut proclamé sans opposition.

Baba-Hassan (1791-1798)

Baba-Hassan était déjà le véritable souverain depuis plusieurs années. Il dut d'abord s'occuper de forcer les Espagnols à la cession de Mers-el-Kébir et d'Oran, cession qui était stipulée par le traité de 1786, mais que la Cour de Madrid retardait dans l'espoir d'obtenir pour cet abandon quelques conditions commerciales avantageuses. Un tremblement de terre, qui renversa presque toute la ville, en octobre 1790, donna occasion aux troupes de Mohammed, bey d'Oran, de pénétrer dans la place par les brèches faites aux murailles ; mais les Espagnols les repoussèrent et pendant le printemps et l'été de 1791, il y eut sur ce point des batailles presque journalières. La Cour d'Espagne décida enfin de rendre Oran au bey, mais obtint en revanche l'établissement dans cette ville d'une compagnie espagnole de commerce analogue à la compagnie française ; elle paya ce privilège d'une somme de 120,000 livres par an.

Le bey eut à réprimer plusieurs émeutes et complots, et même à soutenir une guerre contre le Portugal, dont les marins empêchèrent les reïs

de franchir le détroit de Gibraltar ; en revanche il reçut de grosses sommes du Danemark, de Venise, de la Hollande et de la Suède, et se montra très bien disposé pour la France, représentée alors près de lui par M. Vallière, fils de l'ancien consul. Quand la Révolution de 1789 eut éclaté, il refusa de se joindre à nos ennemis ; il résista à toutes les intrigues des Anglais en ce sens, facilita même l'achat de blés par nous dans la Régence et contribua ainsi à sauver la France de la famine (1). Deux juifs influents, Busnach et Bakri, furent les fournisseurs de ces marchés, dont le règlement devait plus tard entraîner de si graves conséquences. Cependant une question de personne, la confiscation des biens d'un émigré, Maïfrun, ami du bey et beau-frère de Vallière, faillit rompre les bons rapports des deux pays. Les victoires de la France et aussi l'habileté du consul Jean-Bon-Saint-André empêchèrent la guerre. Quant au dey Hassan, il mourut après une courte maladie en 1798 ; son neveu, le khasnadji Mustapha, fut proclamé en dépit de sa résistance.

(1) Plus tard il prêtera 5 millions au Directoire, sans intérêts.

Mustapha (1798-1805)

Le nouveau dey, ancien balayeur des rues, ignorant et brutal, devait son élévation à l'influence de Busnach ; aussi les juifs furent-ils les maîtres sous son règne. A leur instigation, il y eut des confiscations sans nombre, des destitutions de beys, des mesures contre les consuls européens pour leur extorquer de l'argent. Ceux de l'Angleterre, de la Suède et du Danemark furent maltraités. Celui de France, au contraire, était fort bien accueilli ; et quand la Porte ordonna au dey de nous déclarer la guerre, à propos de l'expédition d'Égypte, le dey refusa. A une seconde sommation il fit bien enfermer les résidents français ; mais en même temps il les traitait avec beaucoup d'égards, et s'excusait dans une lettre au premier consul sur ce qu'il avait eu la main forcée ; c'était en 1799. Mais le dey, deux ans plus tard, se montra favorable à des reïs qui dévastaient la côte de Provence et même menaça de faire la guerre. Bonaparte irrité envoya une lettre hautaine et pleine de menaces et chargea Dubois Thainville, notre représentant, de parler ferme. Le dey s'humilia de suite, et l'orage se détourna sur l'An-

gleterre qui avait, par ses intrigues, amené ce conflit. Le consul Falcon fut chassé et embarqué de force, et quand Nelson vint croiser devant Alger et demander des satisfactions, il ne put rien obtenir. L'Angleterre était trop occupée ailleurs pour pouvoir pousser les choses à l'extrême.

Cependant la faveur croissante des juifs, leur vanité de parvenus, leur avaient attiré de nombreux ennemis; Busnach et Bakri particulièrement étaient détestés, et le dey qui écoutait leurs conseils était enveloppé dans la même haine. Plusieurs émeutes éclatèrent contre lui; trois fois à diverses reprises il reçut des blessures graves. Une sédition plus sérieuse éclata au mois de juin 1805; un janissaire tua Busnach d'un coup de pistolet en le saluant ironiquement: roi d'Alger. Il fut pour ce fait porté en triomphe par ses camarades, et le dey tremblant pour lui-même dut lui pardonner; mais déjà l'émeute avait gagné le reste de la population: Maures, Kabyles, Biskris, Mozabites se précipitèrent dans les boutiques des juifs qu'ils dévalisèrent et massacrèrent une cinquantaine de personnes. Le dey dut s'incliner devant la rébellion, éloigner un grand nombre de juifs, prendre contre eux des mesures exceptionnelles et répandre l'argent avec profusion; tout cela ne le sauva

point; un mois après, le 30 août 1805, il fut égorgé.

Ahmed (1805-1808)

L'émeute dura tout un mois, et quand le calme fut rétabli on proclama un homme instruit, calme et résolu, nommé Ahmed. La Régence était pleine d'agitation; la Kabylie était en armes à l'appel d'un marabout Derkaoui et il fallut quatre années pour la soumettre. Dans la province d'Oran les Derkaouas s'étaient emparés de toutes les villes de l'intérieur, et quand leur premier chef Ben-Chérif eut été vaincu et tué, son beau-père Bouterfas, par ses intrigues, fit bientôt renaître la sédition. A l'extérieur la situation était assez satisfaisante: l'Espagne, l'Angleterre, les États-Unis, la Hollande, l'Autriche donnèrent au bey des sommes considérables; la France seule ne donna rien; de là quelques mécontentements du dey contre notre consul Dubois-Thainville. Il lui refusa de respecter les pavillons de Gênes et de Naples, et par représailles les Algériens habitant Marseille furent détenus en France. A cette nouvelle le dey accorda aux Anglais la concession des établissements

qu'ils cherchaient depuis si longtemps à nous enlever; d'ailleurs les nouveaux venus furent mal reçus par les populations et firent peu d'affaires. Sur ces entrefaites Napoléon envoya le brick le *Requin* pour réclamer 100 captifs italiens et le dey céda devant la fermeté du capitaine français. Ce fut presque le dernier acte de son administration. Le 7 novembre 1808, il périt dans une émeute qui avait pour motif ou pour prétexte qu'il avait violé les coutumes en installant sa femme dans le palais de la Jénina.

**Ali-er-R'Assal (1808), Hadj-Ali, Mohammed,
Omer-Agha**

Son successeur immédiatement élu fut Ali-er-R'Assal, ancien laveur de cadavres, fanatique et cruel; il régna à peine quelques mois et fut étranglé. Ce fut le kodjet-el-kheil Hadj-Ali qui fut alors proclamé dey. Celui-ci fut le plus cruel de tous les souverains d'Alger: des supplices atroces, la roue, le pal, les ganches étaient journaliers; un grand nombre de juifs étaient mis à mort; des désordres éclataient de nouveau dans les provinces de Constantine et d'Oran; les étrangers furent

aussi maltraités ; le consul de France fut embarqué de force en 1810 et Napoléon, occupé ailleurs, n'exigea point réparation de cet outrage ; il avait d'ailleurs l'intention d'en finir une fois pour toutes en conquérant la Régence, et dès 1808 il avait fait lever, par le commandant du génie Boutin, le plan d'Alger et des environs, travail qui servira beaucoup en 1830. Le dey, qui fut sauvé encore une fois par les dissensions européennes, était en guerre déclarée avec le Portugal et le bey de Tunis, et il fallut les menaces du sultan Mahmoud pour ramener la paix entre les deux Régences. En 1813 la guerre fut déclarée aux États-Unis en même temps que la province de l'Est était entièrement soulevée. La décadence de l'Odjeac s'accroissait rapidement ; la milice était devenue fort peu nombreuse, et avait perdu cette supériorité de bravoure et de discipline militaire qu'elle avait eue jusqu'alors sur les indigènes ; enfin des rumeurs étranges couraient parmi le peuple. Hadj-Ali fut étranglé en 1815 dans son bain ; le khaznadji Mohamed qui fut acclamé, voulant faire recenser la milice, fut jeté en prison au bout de 15 jours et étranglé aussi ; Omer-Agha, qui avait deux fois refusé les redoutables fonctions de dey, se vit contraint de les accepter.

Omer (1815)

Le nouveau dey trouvait une situation singulièrement difficile ; la Régence était en guerre avec toutes les puissances. En 1815 une flotte américaine prenait deux grands vaisseaux algériens et forçait le dey à signer un traité avantageux le 7 juillet, et une flotte anglaise exigeait peu après des conditions semblables. Le 15 mai 1816, l'amiral anglais lord Exmouth revint chargé d'annoncer au dey que l'Europe avait décidé au Congrès de Vienne l'abolition de l'esclavage, et l'invitait à se conformer à cette décision. Il y eut une violente émeute dans la ville ; l'amiral fut insulté par la population, les résidents anglais maltraités. Omer disait au consul de France, qui lui persuadait d'accepter l'abolition de la piraterie : « Alors que veux-tu que je fasse de ma milice ? comment la nourrirais-je ? » En Angleterre l'opinion publique s'émut vivement de l'insulte reçue, et lord Exmouth arriva le 27 août avec 32 vaisseaux de guerre devant la rade d'Alger. Il envoya un parlementaire pour porter ses conditions, et pendant ce temps, à ce qu'il semble, s'approcha à moins d'un mille de la ville, en ligne de bataille.

Puis quand le parlementaire fut revenu avec le refus du dey, les 32 navires instantanément envoyèrent toutes leurs bordées. Un grand nombre de personnes inoffensives furent tuées sur les quais, les canonnières dans le port furent coulées et les batteries furent démontées en un jour. L'escadre avait tiré plus de 50,000 boulets et un million d'obus. Le lendemain Omer demanda à traiter ; les conditions furent l'abolition de l'esclavage, la libération de tous les captifs, la plupart Italiens et Espagnols, une indemnité de 500,000 francs. Omer eut ensuite à calmer une émeute ; une seconde éclata peu après et le dey se laissa tuer sans résistance.

Ali-Khodja

Ali-Khodja, à peine proclamé, s'occupa de se soustraire au joug de la milice ; il quitta la Jénina pour s'enfermer dans la Kasba soigneusement armée, y fit transporter le trésor, et se fit garder par 2,000 Kabyles ; il soutint les Coulourlis et envoya les plus turbulents des Turcs se faire tuer en Kabylie. Comme ils avaient échappé à une embuscade, ils revinrent sur Alger demandant à

grands cris la tête du dey. Celui-ci avait pris ses précautions : à la tête de 6,000 Coulourlis, commandés par des officiers tures qui lui étaient dévoués, il écrasa les janissaires, en tua environ 1,500 et rapatria un grand nombre d'autres à Smyrne et à Constantinople. Peu après cette victoire, il se laissa gagner par cette sorte de folie qu'amène le despotisme : il rendit des décrets bizarres et arbitraires. Le 1^{er} mars 1818 il mourut de la peste, désignant pour son successeur le khodjet-el-kheil Hussein.

Hussein (1818-1830)

Le nouveau dey, qui ne désirait point monter sur le trône, y fut forcé par son entourage. Sa générosité n'empêcha pas les émeutes des soldats et il dut bientôt, comme ses prédécesseurs, se renfermer dans la Kasba. Tout son règne fut occupé par la répression des révoltes dans les beylicks d'Oran et de Constantine. Il y parvint seulement vers 1826 et ces pays jouirent pendant un moment d'une tranquillité qu'ils ne connaissaient pas depuis des siècles. Hussein fut moins heureux dans ses relations avec l'Europe ; il refusa

toujours d'adhérer à l'abolition de la piraterie et on ne poursuit pas les négociations à ce sujet. Mais, en 1824, il chassa le consul anglais O'Donnell, qui avait donné asile à quelques Kabyles appartenant à des tribus révoltées; en même temps il dénonçait le traité signé avec lord Exmouth, disant qu'il n'était plus valable, puisqu'il n'avait été conclu que pour trois ans. A deux reprises, en 1825, une escadre anglaise se présenta devant Alger pour demander des réparations; deux fois le dey répondit avec hauteur. En juin, 16 navires, renforcés plus tard par 6 autres, essayèrent de bombarder la ville, mais ils furent bientôt obligés de s'éloigner sans avoir pu faire de mal ni rien obtenir. Cette sorte de victoire enfla d'orgueil le cœur d'Hussein, qui se crut désormais invincible. Dans cette conviction il va s'entêter dans un conflit avec la France, et le résultat de cette obstination sera la ruine de l'Odjeac et la conquête de l'Algérie par les Français.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. Page v

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS ET LES HABITANTS

L'Afrique Mineure. — Défauts géographiques de l'Afrique Mineure. — Le pays aux époques préhistoriques. — L'homme préhistorique. — Les Berbères, les invasions étrangères. — Les citadins, les montagnards et les nomades. — Caractères généraux de la race. — État social des Berbères. — Agriculture, commerce, industrie. — Monuments mégalithiques. Page 1

CHAPITRE II

PHÉNICIENS ET CARTHAGINOIS

Les navigateurs et marchands phéniciens. — Établissements des Phéniciens en Afrique. — Fondation de Carthage. — Progrès des Carthaginois. — Politique de Carthage. — Faiblesse de Carthage. Page 17

CHAPITRE III

LES GUERRES PUNIQUES, CHUTE DE CARTHAGE

Romains et Carthaginois. — Première guerre punique. — Deuxième guerre punique. — Armée d'Annibal. — Victoires d'Annibal. — Annibal en Italie (216 av. J.-C. — 202). Scipion passe en Afrique (202 av. J.-C.). — Bataille de Zama ; traité de paix (201 av. J.-C.). — Masinissa et Syphax. — La Numidie sous Masinissa. — Troisième guerre punique (149 à 146 av. J.-C.). — Ruine de Carthage. — Influence de Carthage en Afrique. Page 29

CHAPITRE IV

CONQUÊTE DE L'AFRIQUE PAR LES ROMAINS (146 AV. J.-C.
JUSQUE 42 APRÈS)

Politique des Romains. — Organisation de l'Africa. — Micipsa (148 à 128 av. J.-C.). — Jugurtha et les fils de Micipsa (128 av. J.-C.). — Guerre entre Jugurtha et les Romains. — Tactique de Jugurtha, ses succès. — Victoires de Métellus. — Marius ; défaite et mort de Jugurtha. — Nouvelles divisions de l'Afrique. — Rois indigènes. — Juba II, roi de Numidie (an 30 av. J.-C.). — Juba II, roi de Maurétanie (an 25 av. J.-C.). — Règne de Juba II en Maurétanie. — Prospérité de la Numidie, Carthage. — Révolte de Tacfarinas. — Ptolémée ; réduction de la Maurétanie en province romaine. Page 49

CHAPITRE V

ORGANISATION DU PAYS CONQUIS

Administration romaine. — Division en provinces. — Les gouverneurs de provinces. — Les tribus et les municipes. — Condition des terres et des personnes. — Organisation militaire. — Le littoral et les ports. — Villes de l'intérieur. — Ruines. — Routes. — État social. Page 67

CHAPITRE VI

L'AFRIQUE PENDANT LES TROIS PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE

Paix dont jouit l'Afrique (40-235). — L'Afrique sous les Antonins. — Les empereurs africains. — Révolte de la Kabylie (253-260). — Révoltes d'Aradion et des Quinquégentiens. — Nouvelle organisation des provinces d'Afrique. Page 85

CHAPITRE VII

L'AFRIQUE AU IV^e SIÈCLE, LE CHRISTIANISME

Les opprimés en Afrique. — Le christianisme et les Africains. — Progrès du christianisme. — Triomphe du christianisme ; schisme. — Les traditeurs ; les donatistes. — Le donatisme ; les circoncillions. — Révolte de Firmus (373). — Révolte de Gildon (397). — Saint-Augustin Page 95

CHAPITRE VIII

LES VANDALES

Les Vandales viennent en Afrique. — Leurs ravages, leurs pirateries. — Guerre avec l'Empire. — Portrait de Genséric. — Règne de Hunéric. — Gondamond ; Trasemond. — Hildéric ; Gélimer. Page 411

CHAPITRE IX

LES BYZANTINS

Expédition contre les Vandales. — Succès de Bélisaire. — Bataille de Tricamara. — Conquête de l'Afrique par les Grecs ; disparition des Vandales. — Organisation de l'Afrique byzantine. — Salomon. — Deuxième gouvernement de Salomon. — Faiblesse des Byzantins. Page 421

CHAPITRE X

LES ARABES EN AFRIQUE

L'Arabie ; les Arabes. — Guerres et divisions. — Mohammed. — Le Coran. — Revers et succès de Mohammed. — Première incursion des Arabes dans l'Ifrikia. — Okba ben Nafa fonde Kairouan. — Conquêtes d'Okba. — Défaite de Sidi Okba à Téhouda. — Koceila, roi des Berbères. — La Kahina. — L'Afrique devient musulmane. Page 433

CHAPITRE XI

ARABES ET BERBÈRES

Conquête de l'Espagne (711-740). — Mécontentement des Berbères. — Les Kharedjites ou Ouabites. — Les Berbères embrassent le Kharedjisme. — Révoltes des Berbères. — Royautés berbères à Tiharet et Tlemcen. — Victoires des Kharedjites. — Gouvernement de Yezid ben Raten. — Indépendance d'une grande partie de la Berbérie. . Page 147

CHAPITRE XII

DYNASTIES DIVERSES

Confusion et désordre. — Fondation de la dynastie arlebide. — Gouvernement d'Ibrahim Ibn El-Aghleb (800-812). — Succès des Arlebides. — Les derniers Arlebides. — Les Edricides Page 157

CHAPITRE XIII

LES FATEMIDES

Le Mahdi. — Autorité du Mahdi. — Fondation de Mahédia. — Révolte du sofrite Abou Yezid (934). — El-Mansour; défaite d'Abou Yezid. — El-Moezz. — Dynasties diverses. Page 165

CHAPITRE XIV

LA SECONDE INVASION ARABE

Richesse de l'Ifrikia. — El-Moezz Ibn Badis répudie l'autorité fatémide. — Les tribus hilaliennes. — Les tribus hilaliennes partent pour l'Afrique. — Conquête de l'Ifrikia. — Résultats de l'invasion arabe Page 175

CHAPITRE XV

LES ALMORAVIDES

Les tribus du désert. — La guerre sainte des Lemtouna. — Conquêtes d'Abou Beker. — Youçouf Ibn Tachefin, fondateur du Maroc. — Conquête du Moghreb central. — Youçouf Ibn Tachefin en Espagne. Page 185

CHAPITRE XVI

LES ALMOHADES

Le marabout Ibn Toumert. — Ibn Toumert se donne le titre de Mahdi. — Abd-el-Moumen. — Administration d'Abd-el-Moumen. — Abou-Yacoub-Youçouf (1163-1184). — Yacoub-el-Mansor (1184-1198). — El Nacer (1198-1213). — Déclin de la dynastie Almohade. . Page 191

CHAPITRE XVII

LES ROYAUMES DE FEZ, TLEMCCEN ET TUNIS AUX XIII^e ET XIV^e SIÈCLES

État de l'Afrique du Nord en 1245. — La dynastie des Hafside. — Abou Zékéria. — El-Mostancer; expédition de Saint-Louis. — Retraite des Français. — Grandeur d'El-Mostancer. — Grandeur et décadence des Hafside. — Les Abd-el-Ouadites, de Tlemccen, ou Beni-Zian. — Siège de Tlemccen. — Les sultans Mérimides de Fez. . Page 199

CHAPITRE XVIII

DÉCADENCE DES ÉTATS ARABES ET BERBÈRES
LES PORTUGAIS ET LES ESPAGNOLS

Caractère général de l'histoire de l'Afrique mineure. — Revanche des Zianides sur les Mérinides. — Puissance d'Abou-Farès le Hafside. — Révoltes et désordres dans le Moghreb et l'Ifrikia, de 1452 à la fin du XV^e siècle. — Succès des Portugais et des Espagnols en Afrique. — Entreprises d'Emmanuel de Portugal. — Les Espagnols au XVI^e siècle; Ximenès. — Occupation de Mers-el-Kébir (1505). — Prise d'Oran (1509). — Prise de Bougie et de Tripoli. — Incurie du gouvernement espagnol. Page 217

CHAPITRE XIX

L'ALGÉRIE SOUS LES BEGLIERBEYS (1512-1587)

Le corsaire Aroudj. — Aroudj à Alger. — Occupation

de Tlemcen; mort d'Aroudj. — Succès et revers de Khair-ed-Din. — Khair-ed-Din à Alger; prise du Peñon. — Khair-ed-Din maître de Tunis. — Hassen-Agha; expédition de Charles-Quint. — Hassen-Pacha (1544-1552). — Sala-Reïs. — Hassen-Corso et Tekelerli. — Deuxième gouvernement d'Hassen-Pacha. — Troisième gouvernement d'Hassen-Pacha. — Mohammed-ben-Sala-Reïs. — Euldj-Ali. — Euldj-Ali, capitaine pacha; Arab-Ahmed, pacha d'Alger. — Ramdan (1574-1577.) — Hassan-Vénéziano (1577-1580.) — Djafer-Pacha (1580-1582.) — Ramdan et Hassan-Vénéziano (1582-1588.) — Administration des Beglierbeys. — La Taïffe des Reïs. — Les Janissaires. — Les Indigènes. — Rapports avec la France; les Concessions. . . Page 237

CHAPITRE XX

LES PACHAS TRIENNAUX (1586-1659)

Les premiers pachas triennaux. — Difficultés avec la France (1603-1628.) — Sanson Napollon. — Sanson Napollon, gouverneur des Établissements. — Extension de la course; révolte des Coulourlis. — Youssouf; Sanson Le Page (1634.) — Guerre avec la France (1636-1643.) — Les derniers pachas triennaux (1644-1659.) — Gouvernement des aghas. — Expédition de Beaufort contre Djidjelli. Page 275

CHAPITRE XXI

LES DEYS AU XVII^e SIÈCLE

Gouvernement des Deys. — Hadj-Mohammed (1671-1681);

le P. Le Vacher. — Guerre avec la France. — Expéditions de Duquesne. — Paix avec la France. — Nouvelle guerre avec la France; déposition d'Hadj-Hussein. — Chaban (1689-1695); guerres avec Tunis et le Maroc. — Hadj-Ahmed (1695-1698.) — Hassan-Chaouch (1698-1701.) — Hadj-Mustapha (1700-1705.) — Hassen-Khodja (1705-1707.) — Mohamed-Bagdach (1707-1710). . . Page 299

CHAPITRE XXII

LE DERNIER SIÈCLE DE LA DOMINATION TURQUE

État de la Régence au XVIII^e siècle. — Ali-Chaouch (1710-1718.) — Mohammed-ben-Hassan (1718-1724.) — Cur-Abdi (1724-1732.) — Ibrahim (1732-1745.) — Ibrahim-Koutschouk (1745-1748.) — Mohamed-ben-Beker (1748-1754.) — Ali-Melmouli (1754-1766.) — Mohamed-ben-Oman (1766); reprise de la course. — Guerre avec l'Espagne (1776-1786); mort de Mohamed. — Baba-Hassan (1791-1798.) — Mustapha (1798-1805.) — Ahmed (1805-1808.) — Ali-er-R'Assal (1808), Hadj-Ali, Mohammed, Omer-Agha. — Omer (1815.) — Ali-Khodja (1818.) — Hussein (1818-1830). Page 313

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN

LIBRAIRIE UNIVERSELLE

OUVRAGES DE FONDS POUR L'ÉTUDE DE LA LANGUE ARABE

CARTES, PLANS ET OUVRAGES RELATIFS A L'ALGÉRIE

ADOLPHE JOURDAN

IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

— ALGER —

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE

Impressions en tous genres. — Labeurs. — Mémoires, etc.

CARTES DE VISITE A LA MINUTE

COLLECTIONS DE CARACTÈRES ARABES, GRECS, ETC.

IMPRIMERIE LITHOGRAPHIQUE

Factures. — Étiquettes. — Mandats. — Actions, etc.

ATELIER DE RELIURE

Reliures en tous genres. — Cartons de bureau, etc.

EXPÉDITIONS DANS TOUTE L'ALGÉRIE

EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

- BERNARD, o. ✱, chef d'escadron d'artillerie.
 Deux Missions françaises chez les Touareg, en 1880-81,
 avec gravures. 1 vol. in-18. **3 fr. 50**
- BEUDANT, administrateur-adjoint de commune mixte.
 Essai de traduction de morceaux choisis, texte et
 traduction. 1 vol. in-12. **3 fr. 50**
- BRESNIER, ✱, ancien professeur d'arabe.
 Chrestomathie arabe, *Lettres, actes et pièces diverses*,
 avec la traduction française, 1 vol. in-8°. **12 fr.**
 Anthologie arabe élémentaire, choix de maximes et
 de textes variés, 1 vol. in-18. **8 fr.**
- CADOZ, huissier à Mascara.
 Alphabet arabe. In-18. **50 cent.**
 Civilisé musulmane ou *Mœurs, coutumes et usages des*
Arabes. 1 vol. in-18. **1 fr. 50**
 Secrétaire algérien ou le *Secrétaire français-arabe*
de l'Algérie, contenant des modèles de lettre, etc.
 1 vol. in-18. **1 fr. 50**
- DELAPORTE, ✱, ancien chef du bureau arabe.
 Guide de la conversation arabe-française avec le mot à
 mot et la prononciation interlinéaires figurés en caractères
 français; 3^e édition, 1 vol. in-8°, oblong. **7 fr.**
 Cours de versions arabes (idiome d'Alger), divisé en
 deux parties: *Fables de Lokman*, avec le mot à mot et
 la prononciation interlinéaires, 1 vol. in-8° **3 fr.**
- DEPEILLE, ancien directeur de l'école arabe-française.
 Méthode de lecture et de prononciation arabes. **1 fr.**
 Les tableaux de la méthode de lecture et de prononciation
arabes. Sept grands tableaux. **3 fr.**
- DUMONT, ancien interprète de l'état-major général à Alger.
 Guide de la lecture des manuscrits arabes. 1 vol.
 grand in-8° jésus. **3 fr.**

- FATAH, ✱, directeur d'école arabe-française.
 Syllabaire des exercices de langage de la langue arabe, in-8°. 1 fr.
- Méthode directe pour l'enseignement de l'arabe parlé, in-8° cartonné. 2 fr.
- HOUDAS, ✱, et DELPHIN, ✱.
 Recueil de lettres arabes manuscrites. 1 vol. petit in-4°, broché. 3 fr.
- MOTYLINSKI (A. de C.), ✱, A. ✱, interprète militaire au M'zab.
 Le Djebel Nefousa (*ir'asra d'ibriden d' drar n infousen*). 1 vol. petit in-4°, cartonné. 3 fr. 50
- Guerrara depuis sa fondation. Bl. in-8. 2 fr.
- TRUMELET, C. ✱, colonel.
 Bou-Farik. *Une page de l'histoire algérienne*. 2^e édition. 1 vol. in-18. 4 fr.
- Blida. *Récits selon la légende*. 2 vol. in-18. 5 fr.
- L'Algérie légendaire. 1 vol. in-18. 4 fr.
- VILLOT, O. ✱, ancien colonel.
 Mœurs, Coutumes et institutions des Indigènes de l'Algérie. 3^e édition. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- WAHL (MAURICE), ✱, et MOLINER-VIOLE, I. ✱.
 Géographie élémentaire de l'Algérie. 1 vol. in-32, cartonné. 1 fr.
- Atlas de la Géographie. 1 vol. in-8°, oblong. 1 fr.
- Les deux ouvrages ci-dessus ensemble. 1 fr. 50
- WAHL (MAURICE), ✱, professeur agrégé.
 Cent lectures, morceaux choisis sur l'Algérie. 1 vol. in-12, cartonné. 0 fr. 90
- ZEYS (E) O. ✱, ✱, et MOHAMMED OULD SIDI SAID.
 Recueil d'actes judiciaires arabes, avec la traduction française et les notes juridiques. 1 vol. petit in-8°, relié percaline. 7 fr. 50





HISTOIRE



UNIVERSITATIS

ALMA